

# **CHRONIQUES D'UN VOYAGEUR MECONTENT**

Olivier Costa

[o.costa@sciencespobordeaux.fr](mailto:o.costa@sciencespobordeaux.fr)

Octobre 2014

*Ces chroniques sont celles d'un universitaire français voyageant chaque semaine entre ses lieux d'activité et s'affrontant régulièrement aux aléas et désagréments que génèrent ces déplacements. Quand il ne se plaint pas de son sort de voyageur malchanceux, il dénonce les tourments de la modernité.*

*Ces textes forment un bréviaire à l'usage des voyageurs mécontents et incompris, des râleurs impénitents et de tous les lecteurs capables d'un peu de second degré.*

*Ils ont été écrits dans des avions en retard, des chambres d'hôtel déprimantes, des restaurants infects, des trains en panne.*

*Tout n'y est pas authentique, mais rien n'y est complètement inventé.*

## SOMMAIRE

I. LES PLAISIRS DES AEROGARES.....	5
Anatomie d'un croque-monsieur .....	5
L'égo des élus.....	7
Des hommes en armes .....	8
Je suis méchant, mais c'est pour la bonne cause.....	9
Comment empêcher un businessman italien de téléphoner ?.....	9
Du contrôle et de la PAF .....	10
Syntaxe et phonétique chez les cadres à oreillette .....	10
Où j'ai des remords d'avoir eu la critique si facile .....	11
'Michel qui ?' .....	12
'Ça t'apprendra à te mêler des affaires des autres' .....	12
Où je me prends un râteau .....	12
De l'éducation des malotrus .....	13
Boire un expresso dans l'avion.....	14
Du droit de propriété.....	16
L'endroit le plus secret de Bordeaux .....	17
Voyager sans trousse de toilette.....	18
Des privilèges des clients Nespresso .....	19
De l'art de comprendre les sentiments de la foule .....	20
J'ai encore été méchant.....	22
Le travail made in Germany .....	24
Je découvre le terminal Billi .....	24
Des dangers du jus en briquette .....	26
Enfin un peu de justice... ..	26
II. LES JOIES DU TRANSPORT AERIEN.....	28
Une visite impromptue de l'aéroport de Nantes .....	28
Ce que prévoit la convention collective de la PAF.....	29
Air France et l'arithmétique.....	30
Nos aînés dans l'avion .....	31
Du rythme et de la grâce chez Air France.....	32

Se faire traiter comme un Grec par des Finlandais .....	33
Où il sera question de la vie des députés européens, du terminal 2G et d'un lapin .....	33
Quand Air France soigne ses clients .....	36
Allez, Hop ! .....	37
'Now, seat back and relax' .....	40
Des portables, des flingues et des bonnes manières .....	42
Une grève jubilatoire .....	43
J'essaie de téléphoner à Air France .....	46
<b>III. LES TRANSPORTS DES CHEMINS DE FER .....</b>	<b>47</b>
Les trains, la littérature allemande et les harengs .....	47
De la meilleure manière d'éteindre un téléphone .....	49
La vente sur internet selon la SNCB .....	50
Les Belges et le surréalisme .....	51
Je dis encore du mal des cheminots belges .....	52
Où des Marseillais me trouvent l'accent belge .....	54
Le supplément Diabolo .....	56
'PUSH' means 'push' .....	57
Quand la SNCB fait de la publicité .....	58
De l'utilité de parler le flamand quand on voyage en Belgique .....	59
De l'utilité d'une canne .....	62
<b>IV. LES DIVERTISSEMENTS DU VOYAGE .....</b>	<b>64</b>
Les taxis parisiens et l'histoire de France .....	64
L'angoisse du candidat au relooking immobilier .....	64
La caserne d'Ali Baba .....	64
Merci Saint Nicolas .....	65
De la suite à la cellule .....	65
Je fais des statistiques sur la route .....	66
Qu'y a-t-il dans un Snickers canadien ? .....	67
La bière 'prêt à boire' .....	68
'Vous allez où comme ça ?' .....	69
J'aime les taxis romains .....	69
Lasciate Mi Cantare .....	71
Les Français, les Américains et la loi .....	71
Les avions et l'incivilité des conducteurs romains .....	73
Excès de vitesse et <i>bucket list</i> .....	74
Le secret de la sveltesse des Américains .....	75
Les Grecs, le tourisme et la conduite automobile .....	77
Les taxis grecs et la fiabilité tchèque .....	79
Du pessimisme et des taxis .....	79
De la dyslexie chez les taxis .....	81
Courir à côté d'un taxi .....	81
<b>V. LES RAVISSEMENTS DE LA MODERNITE .....</b>	<b>83</b>
La technologie nous rend la vie plus facile .....	83
Je m'amuse avec les démarcheurs téléphoniques .....	83
Un cadeau qui dure .....	84
Le labyrinthe, métaphore de l'Union européenne .....	84
Des joies de l'informatique jetable .....	85
L'art de vendre un téléphone portable .....	85
Du goût pour le vin et des identités régionales .....	86

L'iPhone 5S et le destin de l'humanité .....	86
Les Mayas et la fin du monde .....	87
Du harcèlement téléphonique .....	87
L'informaticien qui n'aimait pas les ordinateurs .....	88
De l'art ou du cochon ?.....	89
Le retour à la machine à écrire.....	90
J'ai eu un point Goodwin.....	90
L'interrogatoire.....	91
Des smartphones et de la convivialité.....	92
'Arrêtez de dire du mal de Bouygues ou je raccroche' .....	92
Le café à couvercle .....	94
La poste se modernise.....	94
Les stagiaires en bac pro.....	95
Des vendeurs de voiture.....	96
VI. LES CHARMES DE LA VIE D'UNIVERSITAIRE .....	98
De la logique des institutions universitaires .....	98
On me prend pour un autre .....	98
Les étudiants sont une inépuisable source d'étonnement. ....	99
Du danger de faire cours aux USA .....	99
Les étudiants prennent-ils les profs pour des idiots ? .....	99
Je bois du Château Pipeau .....	102
Quand on refuse de dire aux journalistes ce qu'ils voudraient entendre.....	102
J'ai failli devenir riche .....	103
Science et coïncidences .....	104
Coca-Cola, la science et le bonheur.....	105
Entreprendre une thèse de doctorat.....	105
La CIA m'appelle .....	105
Soyons francs et professionnels.....	106
VII. LES DELICES DES MEDIAS .....	107
La vie selon Kinder.....	107
Les journalistes télé et la géographie .....	108
Les Américains parlent-ils tous français ? .....	108
Le mal que font les radios à la démocratie.....	109
Le prix d'une vie.....	110
W.A. Mozart et Kurt Cobain .....	110
Le retour des Reagan .....	111
Les filles de la télévision italienne.....	112
VIII. LES AGREMENTS DU RETOUR CHEZ SOI .....	115
L'aventure est au coin du parking.....	115
Nos amis les artisans.....	115
Le complot.....	116
Aux urgences pédiatriques.....	116
Suite de mes aventures avec les artisans.....	117
On se connaît ? .....	119
La maison de Claude .....	120

## I. LES PLAISIRS DES AEROGARES

### Anatomie d'un croque-monsieur

Ce midi, j'ai pris mon premier vol de l'année universitaire pour Bruxelles. Comme à chaque début d'année, je suis plein d'énergie et d'illusions. Alors je tente d'accéder au plus mystérieux endroit que je connaisse : le salon 'des Vignobles' de l'aéroport de Bordeaux. En pure perte, comme d'habitude. Cet endroit n'est pas ouvert aux clients d'Air France, quelle que soit la couleur de leur carte de voyageur fréquent. Pour apaiser leur courroux, l'hôtesse remet aux passagers insistants un bon pour un rafraîchissement, à prendre au bar situé avant le filtre de sécurité.

Pour une fois, le bar est désert. C'est une bonne nouvelle, car on ne peut espérer y être déceimment servi que lorsque le ratio serveurs/clients s'approche de 1. Je me suis souvent assis là, pour repartir vingt minutes après prendre mon avion, sans avoir parlé à personne, ni même réussi à accrocher le regard des serveurs, qui ont une incroyable capacité à traverser la salle en tous sens sans apercevoir les clients et sans repérer les mains qui s'agitent.

En l'occurrence, la serveuse vient droit vers moi, sans mauvaise grâce. Je lui commande un Coca Light et, allez, soyons fous, un croque-monsieur, dont elle me précise tout de suite que je devrai le régler moi-même. Je me dis intérieurement : « t'inquiète pas, poupée, je suis blindé, c'est le début du mois ». Le croque-monsieur, c'est la prise de risque minimale : il n'y a aucune chance que ce soit bon, mais on modère aussi les surprises, ce qui n'est pas le cas avec un sandwich ou une quiche, qui peuvent être franchement bizarres. En plus, c'est plus ou moins cuit, alors on limite aussi les dégâts côté bactéries. Bon, à 4,95 euros, on ne s'attend à rien de gastronomique, mais globalement, un croque-monsieur a toujours une tête de croque-monsieur.

Le croque arrive, avec le Coca, une minute après la commande. C'est jamais bon signe. Personne n'aime attendre dans un restaurant, mais quand le délai de service est vraiment trop court, c'est qu'il y a un problème. Donc, le truc est là, sur la table, devant moi : aspect de croque-monsieur d'aéroport. Rien à dire. L'étonnement naît au moment où je pose ma fourchette dessus : ce n'est même pas flasque, c'est gluant. Le croque a, de toute évidence, été réchauffé ardemment aux micro-ondes, d'où le service éclair. En conséquence de quoi, les tranches de pain de mie ont pris la texture d'une éponge. Pas celle avec laquelle on fait la vaisselle, non : une éponge naturelle, celles que les pharmaciens vendent à prix d'or pour nettoyer les fesses des nourrissons, qui deviennent molles comme des chiques dans le bain et se déchirent dès qu'on essaie de se laver avec. Plus mou que mou, et vaguement élastique. Le fromage gratiné qui recouvre la chose, d'un marron suspect (*a priori*, ce n'est pas grillé, c'est peint), a la même texture fuyante.

J'essaie de couper un morceau. Le problème c'est que le pain est aussi labile que les couverts en plastique : alors, je tâche de détacher un morceau en opérant un mouvement de cisaillement entre le couteau (aux normes antiterroristes) et à la fourchette. Le seul résultat auquel je parviens, c'est d'étirer le croque-

monsieur sur toute la largeur de l'assiette. Au bout d'un moment, je m'aperçois que je n'arrive à rien, et que les rares clients du bar me regardent tous, trop contents d'avoir enfin un motif de distraction. Je relâche mon effort, et tout revient à la situation initiale. Ça m'évoque les expériences de physique avec des ressorts à spires non jointives que je faisais au lycée, où ces matières à mémoire de forme dont on fait des oreillers ergonomiques et des gadgets pour gens stressés. Il me faudrait d'ailleurs un truc du genre, parce que ce croque-monsieur commence à m'énerver, et qu'il est trop chaud et trop gras pour que je m'en serve pour me passer les nerfs.

À la troisième tentative, j'ai gain de cause. Le croque gît, inerte, blessé. À l'intérieur, j'aperçois une béchamel qui a la consistance de la pâte à bois : soit ils n'ont pas lésiné sur la farine, soit ils y ont carrément mis du mastic époxy. Il doit y avoir un phénomène thermodynamique qui fait que, lorsque l'ensemble est chauffé, le pain attire à lui toutes les molécules d'eau, au détriment de la béchamel : il mollit à mesure qu'elle s'assèche. C'est magique : cinq minutes aux micro-ondes, et le pain est dedans (la farine de la béchamel, qui a séché et cuit) et la béchamel autour (le pain qui a compoté). Intéressant. Faudrait breveter. C'est de la cuisine moléculaire, comme chez *El Bulli*.

Puis, creusant la béchamel, j'aperçois le jambon ; y en a, c'est un croque-monsieur, c'est forcé. Je me dis qu'il y a certainement un décret ou une charte du Maître bistrotier qui prévoit ça. Mais elle ne doit pas préciser le genre de jambon qu'il convient d'utiliser. Intrigué par son aspect, je dépiaute un peu plus, pour en avoir le cœur net. La tranche a deux caractéristiques étonnantes. D'une part, elle est joliment irisée bleu-vert, façon hologramme de billet de banque ou de carte de crédit. C'est peut-être un procédé qui m'assure qu'il s'agit bien de jambon, et pas d'épaule ou d'un succédané à base de dinde ou de soja. Il faut que je me renseigne. J'avais déjà vu des irisations de jambon, à l'Ordinaire, pendant mon service militaire, mais là les couleurs sont très vives et évoquent les élytres d'un joli scarabée. Un peu déconcertant. Le deuxième truc, c'est que la tranche est tellement fine qu'elle n'a qu'une face : on la voit bien d'un côté, mais quand on regarde l'envers, on ne la voit plus. Bon, ce n'est pas vrai, mais ça pourrait.

En fait, le croque doit provenir d'un vieux stock de nourriture pour spatonautes : c'est un aliment sans miette (pour ne pas polluer l'atmosphère de la station spatiale), sans rigidité (pour ne blesser personne, dans le cas où il serait violemment projeté à travers la cabine) et indémontable (la béchamel colle le tout ensemble, pour éviter que le croque ne se désorganise en lévitant). Et en cas de pépin, on peut s'en servir comme rustine pour colmater une fuite d'ammoniac ou arrêter une hémorragie (mais gare à la septicémie), ou encore comme silentbloc pour atténuer les vibrations du propulseur (le croque est ignifugé, il n'y a pas de risque).

La dissection du croque-monsieur opérée, je le mange. Dans le concept de croque-monsieur, il y a l'idée de croquer : bon, on ne croque pas un monsieur, mais deux morceaux de pain, du jambon et du fromage, le tout devant être plus ou moins grillé. Dans tous les cas, on doit pouvoir croquer quelque chose, sinon il y a tromperie. Là, on ne peut radicalement pas. Une fois en bouche, on peut l'aplatir, le malaxer, l'écraser, le déglutir si on supporte le goût, mais le croquer, c'est exclu. Même pas le mâcher : mastiquer semble plus proche de la réalité, compte tenu de l'élasticité redoutable du fromage. En plus, j'ai vite confirmation du phénomène thermodynamique dont j'avais eu l'intuition : le pain, très humide, est absolument brûlant, alors que la béchamel est froide, façon crème pâtissière d'éclair de restoroute est-allemand.

Une fois remis de ma brûlure, cautérisée par une bonne rasade de Coca Light glacé, je perçois enfin le goût, ou son absence. Le pain ne sent rien. La saveur de la béchamel me rappelle vaguement quelque chose, mais rien d'alimentaire, alors je n'ose pas trop fouiller dans mes souvenirs de peur de ce que je vais trouver. Le jambon a le même goût que le pain. Le fumet du fromage évoque une chaussette d'adolescent restée collée au fond d'un après-ski pendant toute la belle saison.

C'est tellement mauvais que j'en viens à regretter qu'il n'y ait pas un McDo dans l'aéroport. Le café

Tempus de l'aéroport de Mérignac est d'ailleurs encore plus déprimant que le Quick de la gare Montparnasse, qui constitue pourtant un standard en la matière, avec ses serveurs déprimés, ses SDF et ses pigeons. Il est situé dans un hall propre et récent, tout de marbre, de verre et d'inox revêtu, mais il est dépourvu d'attrait et de fantaisie au-delà de l'imaginable, perdu qu'il est dans un hall immense et froid qui ne sert à rien.

S'ajoute à ça le bruit de l'escalator, qui pour une fois marche. Ça couine avec des sons de caoutchouc meurtri, étonnamment modulés, entre chant de baleine, craie sur un tableau noir et dérapages de Starsky essayant d'épater Hutch avec sa *Grand Torino*. Au bout d'un moment, je me demande si ce ne sont pas mes efforts de mastication qui provoquent le bruit. Machinalement, je finis le croque-monsieur, et je pars, nauséux, vers la salle d'embarquement. Je me dis qu'il faut vraiment que je trouve une combine pour accéder au salon des Vignobles.

## L'égo des élus

Un aéroport est un équipement important pour le développement touristique et économique d'une ville et pour l'image que l'on veut en donner. Ceci explique les trésors d'imagination que déploient les architectes et les donneurs d'ordre pour construire des bâtiments impressionnants, où le verre, l'inox, le béton brut et le marbre dominent systématiquement, et où le registre principal est toujours la grandiloquence. Il n'y a guère que les immeubles abritant les conseils généraux et régionaux qui puissent rivaliser en pompe et en prétention avec un aéroport, et qui mobilisent avec autant de naïveté et de balourdise toute la palette des symboles de la puissance, de la modernité et, pourquoi ne pas le dire, de la virilité. Plus la ville sera petite, plus l'aéroport sera pharaonique et prétentieux, pour flatter l'égo des édiles locaux et des dirigeants de la Chambre de commerce et d'industrie.

Celui de Bordeaux n'échappe pas à la règle. Il s'enorgueillit d'une architecture high-tech qui évoque certains bâtiments de Miami. Il y a même des palmiers géants dans la salle d'embarquement de l'un des halls, que l'on voit par transparence depuis la route qui conduit à l'aéroport. Magique. Seule concession à la culture locale : des rangs de vigne entre les terminaux et la file des taxis, dont la vendange est chaque année un petit événement médiatique. Le vin qu'on en fait doit avoir à la fois le goût de kérosène et de gazole, mais l'idée est amusante.

Comme tout aéroport, ce qui frappe le visiteur c'est le gigantisme du bâti : pourquoi diable les architectes prévoient-ils un hall de 5 000 m<sup>2</sup> avec des plafonds de 25 mètres de haut, alors qu'il n'y aura jamais plus de 200 personnes réunies à cet endroit ? Ils n'ont visiblement pas compris que dans le hall, on ne range pas les avions, mais les passagers. Et que Mérignac ce n'est pas et ce ne sera jamais Heathrow.

À l'usage, il y a comme un décalage entre la rigueur d'une architecture géométrique et emphatique à l'extrême, et l'ergonomie et le confort des lieux.

Tout d'abord, l'organisation générale de l'aéroport présente des aspects surprenants. Il comporte deux halls principaux (A et B) et un terminal low-cost – dont on reparlera. Le voyageur s'étonnera, en premier lieu, qu'une partie des vols partant du hall A aient leurs comptoirs d'enregistrement au hall B, à l'autre bout de l'aéroport. Cette disposition inédite permet aux passagers novices ou retardataires de rater leur vol, même lorsque l'aéroport est désert et qu'ils y arrivent parfaitement à temps. En effet, les voyageurs peu aguerris entrent généralement dans ce qui semble être le hall principal, dit hall B. Là, ils découvrent que tous les vols, sauf ceux à destination de Paris, partent du hall A. Ils s'y rendent, par un long couloir. Une fois là-bas, ils comprennent que, s'ils voyagent avec Air France, les comptoirs d'enregistrement sont dans le hall B,

qu'ils viennent de quitter. Ils y retournent donc, par le même couloir. Une fois nantis de leur carte d'embarquement, ils peuvent revenir dans le hall A pour passer les contrôles de sécurité. Une bonne partie de ces passagers doit ensuite faire le tour de l'aéroport une quatrième fois, c'est-à-dire repasser derrière le hall B, pour rejoindre leur porte d'embarquement, tout à l'opposé.

La configuration de la nouvelle aile qui abrite les portes d'embarquement 40 à 50, et d'où partent la plupart des vols vers la province et l'Europe, est en effet des plus cocasses. Pour s'y rendre, il faut emprunter un interminable dédale de couloirs et d'escaliers, qui laisse inmanquablement penser aux voyageurs qu'ils se sont trompés de direction. On les croise, musardant leur bagage à la main, d'abord rassurés de voir un autre passager emprunter le même corridor défraîchi qu'eux, puis anxieux à l'idée que cette personne puisse appartenir au personnel de l'aéroport et leur reprocher d'évoluer sans autorisation en zone réservée.

Les passagers qui arrivent à ces portes en provenance d'autres destinations doivent se livrer à un parcours encore plus complexe et labyrinthique pour atteindre le hall d'arrivée. Après avoir traversé la piste à pied, ils doivent emprunter une interminable coursive grillagée, ouverte à tous vents, au bruit des réacteurs et aux odeurs écœurantes du kérosène, qui donne inmanquablement aux voyageurs le sentiment d'entrer par erreur dans un centre de rétention administrative. Ils finissent par arriver dans le bâtiment proprement dit et se trouvent alors au pied d'un immense escalator, éternellement en panne. La première panne, intervenue peu après l'inauguration du terminal, était d'une telle ampleur qu'un mur de belle facture a été bâti à chacune de ses extrémités. Le soin apporté à ces cloisons laissait penser que la remise en service n'était pas une priorité des gestionnaires de l'aéroport, et qu'ils avaient préféré investir dans la condamnation de l'escalator plutôt que dans sa réparation. Il a été réparé depuis, mais retombe en panne très régulièrement. Dans ce cas, les passagers n'ont d'autre choix que de monter un très long escalier valise à la main, ou d'attendre patiemment un minuscule ascenseur.

L'aventure se poursuit par une visite de la pinacothèque de la moquette fanée : un impressionnant dédale de couloirs sinistres, peu étanches aux précipitations, et d'escaliers improbables, amenant les passagers à faire le tour complet de l'aéroport, en appréciant toutes sortes de qualités et de coloris de revêtements de sols, qui ont en commun de sembler bien plus anciens que le bâtiment qui les abrite. Les aurait-on récupérés dans un fast-food, une MJC ou la salle d'attente du service des permis de conduire de la préfecture ? On monte, on descend, on tourne, on retourne, on contourne et on se dit que ça commence à bien faire ces travaux.

Mais il n'y a pas de travaux : cette organisation n'a rien de temporaire et a été jugée parfaitement désirable par l'architecte et les exploitants. Son caractère pratique importe peu : seul compte l'aspect extérieur du bâtiment et les photos que l'on peut en faire pour illustrer le site internet de la Chambre de commerce et d'industrie, et vanter la modernité de la cité.

## Des hommes en armes

Aéroport Charles de Gaulle. Une douzaine de militaires, treillis vert, bérets et mitraillettes en bandoulière, barrent le passage qui mène du terminal D au terminal F. Sans explication. Les voyageurs les plus aguerris expliquent aux autres qu'il faut probablement « faire le tour », c'est-à-dire rejoindre le terminal C, dans l'autre aile de l'aérogare, puis passer par le couloir symétrique, vers le terminal E et retraverser enfin vers le terminal F. Ou tenter sa chance par l'extérieur, au niveau du passage des voitures et des navettes, au péril de sa vie.

Mais personne n'est sûr de rien, et les militaires ne sont pas des agents d'accueil. Ils se fichent de savoir si



les gens pourront ou non prendre leur avion et n'ont pas de recommandation à leur faire quant au meilleur moyen de contourner le barrage. Je décide pour ma part de tenter le grand tour. Arrivé dans le terminal F, après une demi-heure de marche, je revois des militaires, toutes mitraillettes sorties, qui barrent là aussi le passage aux voyageurs. Toujours sans explication.

Subitement (il ne peut pas en être autrement, mais ça surprend quand même), un long coup de sifflet retentit, suivi d'une forte détonation. C'est un colis suspect ou un bagage abandonné que les artificiers viennent de faire exploser. Le coup de sifflet, c'est pour prévenir les gens : mais personne ne sait de quoi il s'agit, et seuls les militaires présents lâchent un temps leur arme pour se mettre les doigts dans les oreilles. Ils étaient donc là pour assurer la sécurité des voyageurs.

Il y a néanmoins des chances que quelques cardiaques aient avalé leur bulletin de naissance en voyant l'agitation des militaires-à-Famas qui leur demandaient de ne pas bouger, ou en entendant l'explosion qui a conclu l'épisode, ou même le seul coup de sifflet. Quoi qu'il en soit, personne n'a jugé utile de prévenir les voyageurs de ce qui se passait ou ne leur a suggéré de se boucher les oreilles.

À chaque fois que je rentre en France, je me fais la réflexion : dans quelle autre démocratie l'armée arpente-t-elle en treillis et en armes les aéroports et les gares ?

### **Je suis méchant, mais c'est pour la bonne cause**

Pour aller à Bruxelles, j'ai aujourd'hui un billet via Lyon. Au moment de prendre ma correspondance, je me perds dans l'aéroport Saint Exupéry, un des endroits les plus sinistres que je connaisse. J'étais distrait, j'ai suivi le flot des passagers, et j'ai raté la bifurcation stratégique vers les portes « 22 à 24 ». Il faudra qu'on m'explique un jour pourquoi 80 % des portes d'embarquement à l'aéroport de Lyon sont numérotées de 22 à 24 - avec toutes les lettres de l'alphabet en complément ; j'avais 23J.

Bref, je ne fais pas attention, je franchis une porte, et plus moyen de revenir sur mes pas. Je dois ressortir du bâtiment, rentrer, refaire la queue aux contrôles, me faire fouiller à nouveau, et consentir à un vidage intégral de mon sac. À la fin du contrôle, la préposée, qui n'a pas été spécialement aimable, s'adresse à moi :

- Avant de partir, rangez les boîtes [celles qui servent à mettre les affaires dans la machine à rayons X] sur la pile là-bas...
- Certainement pas. Je ne m'en suis pas servi, et je ne suis pas payé pour ça.

Ce n'était vraiment pas sympathique de ma part, voire franchement condescendant, façon responsable départemental du MEDEF parlant à un gréviste. Mais j'essaie de lutter à mon modeste niveau pour la préservation de l'emploi dans les aéroports. En l'occurrence, il y avait quatre agents pour chaque point de contrôle ; s'ils font faire le rangement par les voyageurs, les gestionnaires de l'aéroport auront vite fait d'en licencier la moitié. Et retrouver un emploi quand on a 50 ans, qu'on n'est pas jolie et pas aimable, ce n'est pas facile.

### **Comment empêcher un businessman italien de téléphoner ?**

L'histoire se passe, une fois encore, dans le salon Air France d'un aéroport. Un monsieur, installé à la table voisine de la mienne, mène une conversation extrêmement mouvementée sur Skype, sans se soucier

aucunement du volume sonore qu'il dégage. Les gens alentours sont exaspérés, et tentent de le signifier de toutes sortes de manière : en soupirant, en fronçant les sourcils, en partant, en manipulant leur journal avec humeur. Cela n'a aucun effet. N'en pouvant plus, je finis par lui hurler « Ça suffit maintenant ! », assez fort et assez près pour qu'il l'entende malgré son casque de DJ.

Ça ne l'arrête pas. Il pense peut-être que moi aussi je téléphone à ma mère au moyen d'une oreillette, ou que je veux me mêler à sa conversation avec la sienne pour la tancer. Les autres gens autour de nous finissent par râler également. C'est toujours amusant de voir comment l'on peut déclencher un mouvement collectif de protestation en capitalisant sur l'agacement poli de personnes bien éduquées.

Le type finit donc par comprendre que ses voisins ne prennent pas fait et cause pour lui dans son conflit avec sa Mama, mais lui demandent de faire moins de bruit. Il n'en déduit pas pour autant qu'il pourrait téléphoner ailleurs ou mettre fin à sa conversation. Bien au contraire, il se lance dans une nouvelle diatribe particulièrement sonore, sur le mode : « Tu es tellement pénible, Mama, que les gens se plaignent autour de moi... »

## Du contrôle et de la PAF

J'ai déjà évoqué les infrastructures de l'aéroport de Bordeaux, et me suis montré assez sévère. À bien y réfléchir, cette focalisation sur le bâti est très injuste, car le personnel au sol est largement aussi nul que l'ergonomie des terminaux.

Si les agents d'accueil aux comptoirs d'enregistrement des compagnies aériennes affichent, comme partout, un sourire et un flegme inoxydables, les préposés au contrôle des passagers semblent pour une bonne part, soit convaincus d'appartenir à la cellule antiterroriste de Jack Bauer, soit persuadés de gérer du fret et non des personnes. Dans les deux cas, ils ne remarquent généralement la présence des passagers que pour leur aboyer des ordres. On admettra que la tâche de ces personnels n'est pas toujours très gratifiante, et qu'ils doivent subir à longueur de journée des voyageurs souvent empotés ou agressifs. Il reste qu'il y a peu de situations où un honnête citoyen est contraint à se plier de manière aussi servile à des procédures aussi grotesques, qu'il s'agisse de l'interdiction des coupe-ongles et des bouteilles d'eau, du retrait des chaussures ou de la fouille au corps. On pourrait se consoler en se disant que c'est notre sécurité qui est en jeu, mais qui peut réellement croire que ce type de contrôle soit de nature à effrayer des kamikazes ?

Si les agents de sécurité se prennent pour des flics de la télé, les gars de la police aux frontières ont une approche très différente de leur métier : doucement le matin, pas trop vite l'après-midi. De retour d'Angleterre, j'ai ainsi attendu une demi-heure avec 200 autres passagers devant les guichets clos de la police. Le personnel au sol était prompt à blaguer sur les raisons de ce retard (sieste ou apéro ?), mais pas un n'a osé déranger les pandores. J'ai finalement appelé le standard de l'aéroport pour les prier de bien vouloir signaler au poste de police notre situation. Les préposés sont arrivés 10 minutes plus tard, sans hâte excessive ; à voir leur mine, je pense que la cause de leur retard était apéro et sieste, dans l'ordre.

## Syntaxe et phonétique chez les cadres à oreillette

À l'aéroport, j'écoute les businessmen qui pérorent dans leur oreillette Bluetooth, avec des airs d'idiot du village parlant seul dans le vide.

Des questions m'assaillent. Que veut dire « au jour d'aujourd'hui » ? J'entends : quelle est la différence avec « aujourd'hui » tout court ? Question subsidiaire : pourquoi est-ce que les gens qui disent « au jour d'aujourd'hui » prononcent aussi le 't' final de « coût », même lorsqu'ils ne sont pas Béarnais ?

## Où j'ai des remords d'avoir eu la critique si facile

Rétrospectivement, je m'en veux d'avoir été si caustique dans mes évocations précédentes de l'aéroport de Bordeaux. Je crains d'avoir été injuste et, à bien y réfléchir, les choses s'améliorent continument.

J'avais, assez méchamment, insisté sur les pannes de très longue durée de l'escalator des arrivées du terminal A. La dernière fois que j'y suis allé, il était de nouveau en service : foin de syndrome Super Phénix, la technologie française est venue à bout de ce défi. Je m'étais aussi plaint de ce que le bar situé après le contrôle des passagers dans le hall A soit éternellement fermé ou, du moins, ouvert à des horaires aléatoires. On se réjouira d'apprendre qu'il a été réaménagé. Enfin, je m'étais aussi inquiété de l'état de fonctionnement de la machine à café du hall A, unique point de ravitaillement en boissons chaudes lors des périodes de fermeture dudit bar, qui était perpétuellement en panne. Elle a, depuis, été remplacée par une machine très moderne, dotée d'un écran tactile géant façon iPad.

Je m'étais enfin plaint, jadis, du manque d'amabilité du personnel préposé au contrôle des passagers. À cet égard, il faut reconnaître que, sans avoir intégré tous les rudiments de la civilité ni avoir renoncé à deviser sur le week-end sportif plutôt que d'aider les passagers à disposer leurs effets personnels sur les tapis roulants, les proposés ont perdu de leur hargne. On peut y voir un symptôme de lassitude et de démobilisation, nul complot international n'ayant été déjoué à Mérignac en malmenant les passagers dont le bouton de pantalon faisait sonner le portique. Si la désinvolture reste la marque de fabrique du contrôle des passagers, les réprimandes sont moins sévères que par le passé. On ne craint plus une fouille à corps à la mode des prisons biélorusses ou une décharge de Taser à chaque fois qu'un bip retentit. C'est un progrès qu'il convient de souligner, en toute objectivité.

Voici pour les bonnes nouvelles.

Passons aux mauvaises. Ce sont à présent les deux escalators des départs du hall A qui sont en panne. C'est probablement un mieux pour les Bordelais que ce soient ceux-ci plutôt que celui-là, les gens étant a priori moins fatigués en partant de Bordeaux qu'en y revenant ; il faudrait faire un sondage pour s'en assurer. Il reste que ces escalators sont dans cet état d'immobilité depuis quelques semaines déjà, et pour une durée indéterminée. Les services techniques de l'aéroport n'ont pas encore bâti de parois en dur pour isoler ces dispositifs inopérants des passagers rétifs aux escaliers traditionnels, ce qui laisse penser qu'ils ont quelque espoir que tout sera rentré dans l'ordre d'ici quelques mois.

Le bar situé après le point de contrôle du hall A a, comme indiqué, été transformé en buvette, plus modeste. Elle est, paraît-il, parfois ouverte. Mais, si j'en juge par mon expérience, ni tôt le matin, ni tard l'après-midi ; peut-être à midi. Je me renseigne. Quant à la nouvelle machine à café de la salle d'embarquement, elle est, comme son aïeule disparue, en panne. On peut jouer avec le bel écran tactile, mais il faut se passer de café. Ceci étant, dans un hall dépourvu de toute autre distraction (pas de journaux, de télé, de commerces, de bar, de jeux pour les enfants, de musique), l'écran coloré de la machine à café égaie agréablement l'attente des passagers qui peuvent s'amuser des réactions des infortunés qui y glissent des pièces.

Pour le reste, même en faisant preuve de la meilleure volonté du monde, on peine à distinguer les progrès accomplis. Le musée de la moquette hors d'âge qu'abritent les couloirs de transit continue de s'enrichir de

tons inédits, au gré des infiltrations d'eau et des chutes de boissons colorées. À ce propos, comment fait-on des taches de café dans un endroit où aucun café n'est disponible, et où les passagers ne sont pas autorisés à en emporter avec eux ? Mystère.

### **‘Michel qui ?’**

Salon Air France de l'aéroport de Bordeaux. Une douzaine de personnes, dont Michel Rocard, lisant un journal.

Arrive l'hôtesse d'accueil, femme d'une quarantaine d'années. Elle s'adresse, rayonnante, aux gens présents : « Je cherche Monsieur Michel Rocard ». Visiblement, elle n'a pas la moindre idée de qui ça peut être et d'à quoi il peut bien ressembler.

La célébrité est probablement pesante, mais le retour à l'anonymat doit être un soulagement bien cruel.

### **‘Ça t'apprendra à te mêler des affaires des autres’**

À l'aéroport de Bruxelles, salon Air France.

Un Anglais, tête de député tory issu d'une lignée hautement consanguine, occupe deux places du petit comptoir (deux fois trois places, en face-à-face) où l'on peut brancher son ordinateur au réseau. Il n'y a pas de wifi gratuit, et les cinq ordinateurs disponibles par ailleurs tournent sous MS-DOS. Les places permettant d'accéder à internet avec son propre portable sont donc des plus convoitées. Arrive un monsieur italien qui demande poliment au gentleman s'il peut s'installer à la place vacante. Le nobliau british le regarde avec un air pincé et excédé, désigne ses papiers étalés tout autour de lui pour lui signifier qu'il est en train de travailler, et qu'il lui faut bien deux places pour cela.

L'importun bat en retraite. Assis en face, de l'autre côté d'une séparation de faible hauteur, je fais remarquer à l'Anglais qu'il n'est pas dans son club et qu'il pourrait faire l'effort de ranger ses effets pour maximiser l'utilité de l'endroit. Piqué au vif, il s'exécute de mauvaise grâce en me fixant d'un air mauvais – façon Claude Guéant découvrant que la petite amie de son fils s'appelle Bogdan, et qu'il est lanceur de couteaux au Cirque Romanes.

L'autre gars revient et s'installe. Me gratifie d'un grand sourire. J'éprouve la satisfaction d'un Saint-Louis de salon Air France, ayant ramené un peu de justice dans cet environnement si dur. Puis, mon nouvel ami décroche son telefonino et se met à converser en italien avec de multiples correspondants, jamais à moins de 93 décibels.

Moralité : à vouloir bâcher un butor, on risque toujours de s'en payer un autre.

### **Où je me prends un râteau**

À l'aéroport de Genève, au comptoir d'embarquement. Le vol est annoncé en retard, mais il n'y a personne. Une hôtesse finit par arriver.

- (moi, mielleux, charmeur et aussi flegmatique qu'il convient de l'être en Suisse quand on est français)

Bonjour madame, savez-vous à quelle heure il est prévu que l'on embarque ? J'ai vu que le vol a du retard...

- (gros soupir d'exaspération) Vous voyez bien que je viens d'arriver ! Laissez-moi au moins le temps de me connecter...

- (conciliant, avec un grand sourire) Oui, oui, bien sûr... Je ne voulais pas vous presser. Je pensais simplement que vous aviez peut-être déjà des informations...

- (revêche) Mais puisque je vous dis que je viens d'arriver au comptoir !

- (aimable) Oui, j'ai bien vu. Mais je ne sais pas comment c'est organisé, je ne sais pas d'où vous arrivez... Il aurait été possible que vous ayez déjà l'info avant de venir au comptoir...

- (furieuse) Mais vous ne comprenez pas ce que je vous dis ! ? Puisque je vous dis que je viens d'arriver !

- (abattu) Ok, ok... c'est pas grave... je finirai bien par savoir.

## De l'éducation des malotrus

Ce matin, réveil à 6 h 00 pour aller prendre l'avion. Réveil d'autant plus désagréable que je constate, en prenant ma voiture, qu'elle est couverte de givre. À Bordeaux. Au mois d'avril. Ça commence à bien faire ; on se demande ce qu'ils fichent au ministère de l'environnement et du changement climatique.

J'arrive au filtre de sécurité de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac sans encombre. Ou du moins, je ne me suis aperçu de rien dans mon demi-sommeil ; si j'ai renversé quelqu'un sur le parking, j'entendrai ça à la radio en rentrant. Il est 6 h 30. Je suis seul, derrière un monsieur aveugle, son chien et un accompagnateur de l'aéroport.

Un type avec la tête d'Éric Woerth et l'amabilité de Jérôme Cahuzac expliquant pour la dixième fois à Jean-Jacques Bourdin qu'il n'a pas de compte en Suisse, déboule et installe sans hésitation ses affaires sur le tapis de la machine à rayons X, juste devant les miennes. Je le laisse faire, interloqué. Puis je le regarde, d'un air un peu insistant.

- Hum, hum...

- (air agacé, sans me regarder) Désolé, mais je suis sur le vol de 6 h 50, et ils appellent mon nom...

- (air naïf) Oh, je comprends... Vous savez, en fait, il y a un truc dans cet aéroport pour être sûr de ne pas rater son avion... Je m'en sers à chaque fois que je suis sur le vol de 6 h 50...

- (air sceptique, mais quand même intrigué : y aurait-il un moyen d'éviter les contrôles ? Un nouvel accès réservé aux passagers 'Elite Plus', dont il fait partie, sans aucun doute ? Une procédure pour se faire accompagner par quelqu'un de l'aéroport, comme le passager aveugle et son chien ? Chien qui, je suis soulagé de le constater à l'issue du contrôle qui s'opère sous mes yeux, n'était porteur d'aucune arme) Ah bon... ?

- Oui, quand je prends l'avion de 6 h 50, je fais en sorte d'arriver à l'aéroport vers 6 h 00... C'est imparable

- (air déconfit et consterné) : Pff...

Je dois reconnaître que ma blague tombe à plat. Le type n'a pas plus envie de rire que si je lui avais rayé sa BMW. C'est pire : il n'est même pas énervé.

Ceci étant, le préposé au contrôle, guilleret lance à sa collègue, qui réceptionne les bagages à l'autre bout

du tapis : « Eh, Cynthia, t'entends ce qu'il a dit le Monsieur ? » Et de lui narrer ma réflexion drolatique, devant le sosie d'Éric Woerth, qui se renfrogne.

Je suis content : ça fait rire la fille. Le type est de moins en moins ravi, d'autant qu'on vient d'annoncer la fermeture de la porte pour le vol de 6 h 50 et qu'il s'emmêle les pinceaux, façon inspecteur Clouseau, à vouloir récupérer simultanément son écharpe, son ordinateur, sa carte d'embarquement, son imper, sa grosse montre, son téléphone et sa sacoche.

J'ai raté l'éducation de ce monsieur, mais je crois que j'ai un peu vengé les gens qui travaillent au filtre de sécurité et subissent à longueur de journée les agissements de butors pressés, convaincus qu'une carte Visa Platinum, un ego hypertrophié et une secrétaire traumatisée leur ouvrent des droits spécifiques.

### Boire un expresso dans l'avion

Étant désormais partiellement installé à Bruges, j'ai décidé d'y équiper mon appartement et mon bureau de machines à expresso, celles dont George Clooney assure la promotion. Je ne suis pas certain que ça rende beau, mais ça fait du bon café sans se donner de mal. J'aurais pu les acheter sur place, mais je ne connais pas les magasins d'électroménager à Bruges : à part des restaurants pour amoureux, des vendeurs de chocolat pour Suisses, de dentelles pour Chinois et d'antiquités pour Américains, il n'y a pas grand-chose en termes de commerces en centre-ville.

J'achète donc deux machines à expresso très compactes à Bordeaux. Ce matin, j'en ai emballé une avec un papier à bulles et je l'ai mise dans ma valise de cabine. Je m'attendais à ce que le préposé au contrôle à l'aéroport repère la machine et me fasse des histoires, mais, à ma connaissance, rien n'interdit de transporter un appareil électroménager. J'escompte donc devoir ouvrir ma valise, ce qui n'est pas un drame en soi, et vaut beaucoup mieux que d'attendre un bagage enregistré qui arrivera avec la cafetière en miettes ou disparaîtra à jamais dans les limbes de l'aéroport de Zaventem.

Ce que je prédisais se produit. Au passage de ma valise, l'agent qui scrute l'écran de la machine à rayon X, croisement de Jean-Marie Bigard et de Christian Estrosi, gratifie toute l'assemblée d'un : « Oh là, là !! » très sonore, suivi d'un sifflet admiratif. Il appelle ses collègues pour leur montrer sa découverte.

- C'est à qui la valise ?

- C'est à moi...

- Va falloir qu'on vérifie ça... me dit-il, sur un ton affable.

On se connaît de vue, à force. Le type est sympa : il fait partie des rares agents de sécurité qui considèrent que les contrôles sont une formalité qui leur fournit un travail, tranquillise les citoyens angoissés et donne le sentiment au ministre d'avoir fait ce qu'il fallait pour lutter contre Al Qaeda. Rien de plus.

Je reprends :

- Je vous laisse deviner ce que c'est...

- Je parie pour une machine à café !

- Ou une bombe ! – lâche son collègue qui ressemble à Dany Boon, et pratique le même humour corrosif.

Je me dis qu'avec des guignols comme ça, on n'est pas sortis de l'auberge, et que c'est une bonne chose que je sois à Mérignac en partance pour Bruxelles, et pas à JFK en route vers Tel Aviv. J'ouvre donc ma valise et je sors l'appareil. Le type, toujours aimable, me dit que ce n'est pas la peine d'enlever le papier à

bulles, et qu'il va juste le refaire passer tout seul dans le tunnel.

Derrière moi, une dame d'une trentaine d'années commence à souffler comme un phoque. Je ne vois pas trop pourquoi, étant donné qu'on n'a pas fait la queue, que le contrôle de ma machine n'a pris que 30 secondes pour l'instant, qu'il n'y a aucun avion en partance avant le mien, dans 40 minutes, et strictement rien à faire d'intéressant dans les salles d'embarquement.

Le préposé a également repéré la dame agacée et la surveille du coin de l'œil. Elle a un genre quelconque. Je veux dire : ce n'est pas le prototype de l'enquiquineuse, femme d'affaires stressée, grand-mère fébrile, gosse de riche capricieuse ou gauchiste à Kickers rétive au principe du contrôle. C'est quelqu'un de normal. Elle est peut-être prof ou conseillère clientèle à la Poste, mère au foyer ou journaliste, buraliste ou fonctionnaire des impôts, impossible de le dire. Elle n'a pas un profil à s'énerver pour rien ou à vouloir attirer l'attention, mais soupire et marmonne néanmoins.

Irrité, l'agent de sécurité finit par s'adresser à elle :

- Madame, c'est pas la peine de râler comme ça, ça va pas aller plus vite. On repasse la machine du monsieur, et je m'occupe de vos affaires. Personne ne va rater son avion pour si peu.

Piquée au vif, elle se lâche :

- Mais, quelle idée de trimbaler une machine à café dans l'avion !

Je me défends, un peu à la façon de Gaston Lagaffe :

- M'enfin, j'ai quand même le droit de transporter ce que je veux dans ma valise, non... Je ne vois pas ce que ça peut vous faire...

- Ça fait traîner les contrôles ! Vous n'aviez qu'à enregistrer votre valise !

Le préposé me fait un clin d'œil, sur le mode « vas-y, qu'on rigole un peu ». Les passagers aux alentours, généralement prompts à prendre fait et cause pour le râleur (j'en sais quelque chose), ne comprennent pas l'attitude de la dame, qui s'énerve sans raison apparente. Encouragé par l'agent de sécurité et par la solidarité muette des gens, et me disant que je tiens peut-être matière à une chronique, j'essaie ça :

- Mais si j'enregistre ma valise, je fais comment pour me faire un café ?

- Mais vous voulez faire du café OU exactement ?

Je prends un air las, en regardant mon ami le contrôleur des bagages, sur le mode : « Y en a qui sont vraiment pas doués... »

- Ben, dans l'avion, cette question...

- Dans l'avion ?

- Oui (air pincé) : je prends un vol pour les États-Unis ce soir, et le café des compagnies américaines est vraiment dégoûtant...

- N'importe quoi !

- Ben si : j'ai rien contre le café allongé, mais celui-là est vraiment pas bon. Je ne connais personne qui l'apprécie... Ils n'utilisent que du robusta et le torréfient trop, alors, même en le faisant très léger, c'est infect...

Là, la conversation prend le tour du dialogue des Monty Python dans 'Sacré Graal', celui où les chevaliers qui assiègent la forteresse se prennent le bec avec ceux qui la défendent du haut des remparts pour savoir s'il est possible, comme le prétendent les seconds, que la noix de coco qui a été lancée aux premiers ait été

lâchée par une hirondelle.

Je veille à garder un air parfaitement sérieux, sourcils froncés et gestuelle du type agacé. La dame reprend, franchement énervée :

- Mais je ne dis pas que le café des compagnies américaines est bon ! Pff... Je dis qu'on ne peut pas faire marcher une machine à expresso dans un avion ! Ça n'a aucun sens !

Je réponds, sentencieux :

- Si. En business class, il y a des prises de courant pour les ordinateurs. J'ai ma machine, ma tasse, mes capsules, mon sucre, mes touillettes. Je demande de l'eau à l'hôtesse et je me fais du café. Parfois, j'en propose à mes voisins. Ça a son petit succès, je vous assure...

Je dois préciser que, dans la partie de ma valise qui est ouverte sur le comptoir des agents de contrôle, j'ai la machine, mais aussi le pack d'échantillons de café qui était offert, avec les 16 sortes de capsules de toutes les couleurs, rangées dans un joli coffret transparent, une belle tasse emballée dans du papier à bulle, des serviettes en papier, des sucrettes, des touillettes et des gobelets en carton format expresso. Cet attirail remplit toute ma petite valise.

- C'est vraiment n'importe quoi... Et vous bloquez le contrôle à chaque fois, rien que pour pouvoir vous faire un café dans l'avion !!

- Mais puisque je vous dis que je n'aime pas celui qu'on sert à bord...

Là, le préposé au contrôle intervient avec un aplomb parfait :

- Oui, et encore, vous avez de la chance, parce que la dernière fois, le monsieur avait aussi un grille-pain. Du coup, le contrôle a vraiment traîné, parce qu'on ne peut pas mettre un grille-pain dans le scanner...

Marrant, le gars ! Il a raison. À la fin du mois, quand je retournerai à Bruges avec la deuxième machine, celle qui est destinée à mon appartement, j'emmènerai aussi un grille-pain. Rien que pour rigoler un peu.

## Du droit de propriété

Ce matin, je me suis levé très tôt pour rentrer de Bruges à Bordeaux. Taxi au petit jour, puis train, magasin qui vend du pain d'épice, autre train, contrôles de sécurité et salon Air France à l'aéroport de Bruxelles. Pour une fois, c'est désert. J'installe mon ordinateur sur le bureau où il y a des câbles pour le réseau, je me cherche un café et un croissant. Je retourne chercher un jus d'orange, parce que je n'arrive pas à porter trois trucs à la fois sans en faire tomber un.

En revenant au pupitre, une minute plus tard, je trouve une dame installée à mon ordinateur, en train de surfer tranquillement et de sortir de son portefeuille des papiers qu'elle jette dans ma tasse de café fumant. Une petite soixantaine dynamique, élégante. Je m'approche poliment et lui dis :

- Excusez-moi Madame, mais c'est mon ordinateur...

Elle, pincée :

- Ah, la place était libre, je ne pouvais pas savoir

- Oui, mais je voulais dire : c'est mon ordinateur à moi, le mien...

- Oui, j'ai bien compris que vous étiez là avant. C'était pas écrit dessus !



Pour bien lui faire comprendre sa méprise, je lui indique gentiment qu'il y a, de l'autre côté de la salle, 4 ordinateurs en libre-service, des postes fixes, avec des écrans boulonnés au mur et protégés par une vitre en plexiglas :

- Si vous voulez utiliser des ordinateurs, il y a ceux-ci...

- Et ils ne sont pas assez bien pour vous ?

Là, j'ai confirmation qu'elle n'a pas de maladie mentale, puisqu'elle a repéré au premier coup d'œil qu'il s'agissait d'ordinateurs rachetés à la Sécu de Charleroi, et qu'ils marchent a priori moins bien que le mien.

- Ce n'est pas ça, mais celui-ci, c'est LE MIEN, l'ordinateur avec lequel je travaille tous les jours au bureau...

Elle finit par comprendre, je pense, et s'en va, mutique, s'installer à un ordinateur du salon. Je n'aurais rien dû lui dire : elle aurait peut-être répondu à mes mails et fini mon article.

## L'endroit le plus secret de Bordeaux

L'aéroport de Bordeaux ne brille pas plus par son confort que par son ergonomie. Comme dans bon nombre d'aéroports de taille moyenne, une partie des salles d'embarquement ne dispose que d'automates, il va de soi éternellement hors-service. Apparemment, les contraintes des contrôles de sécurité ne doivent pas permettre aux exploitants de venir entretenir leurs machines : ils peuvent les installer, avec une autorisation spéciale, puis découvrent qu'il leur est impossible d'y accéder quotidiennement pour les opérations d'approvisionnement et de nettoyage. Alors elles restent là, inertes, donnant l'illusion aux passagers en attente de leur vol qu'ils pourront tromper leur ennui avec un café ou un soda.

Les quelques points de restauration rapide de l'aéroport n'offrent pas un fonctionnement beaucoup plus convaincant ; on aura rarement vu tant de personnel débordé par si peu de clients, et mettre tant d'énergie à dissuader qui que ce soit de s'installer là.

Les salons « VIP » laissent eux aussi songeurs. Celui du terminal B est peu engageant : mobilier inconfortable et dégingué, sempiternelles chips, ordinateurs qui rivalisent avec les escalators quant à l'ancienneté de leur non-fonctionnement, éclairage approximatif, absence de réseau wifi. Pendant un temps, et à titre expérimental, le salon a proposé du vin de Bordeaux – un Pessac-Léognan tout à fait honnête. Où ont-ils été chercher une idée aussi originale ?

Le salon du terminal A, dit « des Vignobles », est plus flatteur : mobilier design, large choix de boissons, ambiance tamisée. Toutefois, comme je l'ai déjà indiqué, il n'est accessible qu'à des conditions que l'on n'a jamais réussi à élucider, et que le personnel au sol ignore largement lui aussi. En bonne logique, il est éternellement vide, et donc propre et en bon état. C'est déjà ça. Entièrement vitré, il s'offre au regard des passagers, qui tournent et retournent dans les couloirs pour rejoindre le hall d'arrivée. Ils peuvent apprécier l'ordonnancement impeccable de ce lieu que nul passager ne vient jamais troubler.

J'ai souvent demandé ce qu'il fallait faire pour accéder à ce lieu mystérieux :

- Ah, mais monsieur, c'est réservé aux voyageurs de business class de KLM.

- Mais, il n'y a quasiment pas de vols KLM partant de Bordeaux... Ça ne rime à rien. Ça doit faire cinq passagers par jour...

- Ah non, pas tant que ça...

À dire vrai, j'ai réussi à y accéder une seule et unique fois. Je devais me rendre en Angleterre par un vol d'une petite compagnie britannique. Je disposais d'un billet de business class, ce qui me faisait une belle jambe pour un vol d'une heure dans un appareil où tous les sièges sont les mêmes. Sachant que le traitement à bord serait décevant (tient-on vraiment à manger le plateau-repas d'une compagnie d'outre-Manche à 3 heures de l'après-midi ?), j'ai demandé s'il était possible d'accéder au salon VIP, comme cela était indiqué sur mes documents de voyage.

L'hôtesse au comptoir m'a confessé que personne n'avait jamais formulé une requête aussi incongrue, attendu que ce vol est essentiellement emprunté par des Britanniques qui possèdent une maison en Dordogne, et voyagent de ce fait à titre privé, au moins cher. Je me suis permis d'insister, pour pouvoir enfin visiter ce mystérieux salon. Il a fallu vingt minutes de négociations et l'intervention de quatre personnes différentes pour pouvoir disposer du précieux sésame. L'hôtesse a fini par me confier que mon insistance allait coûter 25 euros à la compagnie, ce dont je me moquais éperdument, vu le tarif scandaleux du billet. J'ai donc pu accéder au salon des Vignobles – dont personne n'a jamais pensé à gratter le « v ».

On y entre au moyen d'un code à quatre chiffres, que l'on compose sur un boîtier. Cela m'a rassuré de savoir qu'il n'y avait pas d'hôtesse préposée à l'accueil des voyageurs : j'avais trop peur de tomber sur un cadavre momifié, façon maman de Norman Bates. J'étais, bien entendu, complètement seul. J'ai goûté à un vin blanc, dont la bouteille était apparemment ouverte depuis plusieurs semaines. J'ai failli le cracher. Je me suis rabattu sur un whisky, boisson qui résiste mieux aux outrages de l'oxydation.

De l'intérieur, le lieu est moins séduisant qu'il ne paraît, notamment parce qu'il n'offre de vue que sur le couloir aux moquettes bigarrées qu'empruntent les passagers qui arrivent à Bordeaux. On a beau être misanthrope, être seul dans ce lieu est une expérience angoissante. On a vite le sentiment d'être un animal dans un terrarium. J'ai essayé de me donner une contenance, en m'installant nonchalamment dans un joli fauteuil Starck en cuir, avec mon verre de whisky et un journal. Mais les regards étonnés ou envieux des passagers qui passaient de l'autre côté de la vitre étaient pesants.

La prochaine fois que je passerai dans le couloir, en tant que passager en route vers le hall des arrivées, je collerai une affiche sur la paroi vitrée :

« J'observe et j'apprends avec la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bordeaux. Étape 4 : LE VOYAGEUR ÉLITE (*viator delectus*) dans son environnement naturel. Merci de ne pas frapper à la vitre, il est susceptible ».

## Voyager sans trousse de toilette

A l'aéroport de Bordeaux, de bon matin.

Au contrôle des bagages, le type devant moi doit faire repasser sa valise dans le tunnel parce qu'il n'avait pas compris (ou voulu comprendre) le truc des flacons de liquide dans le sachet congélation. Ça lui prend cinq minutes pour sortir son shampoing, son déodorant et son dentifrice d'une trousse de toilette horriblement compliquée, dotée de multiples poches zippées ou scratchées, probablement achetée au Vieux Campeur, et pour installer tout ça dans le sac congélation que lui tend aimablement le préposé au contrôle – je dis 'aimablement', parce que dans de nombreux aéroports, ces sacs sont payants et chers.

Arrive mon tour. J'installe ma veste, mon téléphone, ma ceinture et mon ordinateur dans un bac en plastique, et je mets ma valise à côté.

- Vous n'avez pas de trousse de toilette ?

- Non.

- Même pas des petits flacons ou un tube de dentifrice ? Ça nous fera gagner du temps...

- Non, je n'ai rien.

Le type marmonne dans sa barbe :

- Bizarre...

- Qu'est-ce qui est bizarre ?

- Rien.

Je m'en fiche, mais, comme tout cinéophile, je saisis l'occasion de dire 'vous avez dit bizarre' :

- Si, si, vous avez dit « bizarre »...

- Je me disais juste que c'est bizarre d'avoir des affaires pour plusieurs jours et pas de trousse de toilette.

Je lui dis, énigmatique, tel le Sphinx posant une colle à Œdipe :

- C'est que je n'en ai pas besoin là où je vais...

Comme je lui ai dit ça sur un ton posé, avec un sourire en coin, le type se met à réfléchir comme s'il y avait un truc à gagner : je ne suis plus le Sphinx, mais Jean-Pierre Foucault animant un jeu télévisé. A la manière du Mentaliste, il semble envisager avec méthode toutes les solutions possibles. Je ne vais pas participer à un stage de survie en Amazonie, sinon je ne porterais pas un costume. Je ne vais pas faire l'aller-retour à Bruxelles dans la journée, sinon je n'aurais pas pris deux chemises. Pour la même raison, je ne vais probablement pas me suicider une fois arrivé à destination. Je ne compte pas non plus faire sauter l'avion, puisque son collègue vient de s'assurer de l'absence de bombe dans ma valise. Il réfléchit certainement aux endroits où l'on n'a pas besoin d'une trousse de toilette : un hôtel de luxe où tout est fourni ? Un hôpital suisse où l'on fait des cures de coma artificiel ? Un quartier de haute sécurité où les détenus n'ont pas droit à leur brosse à dent, de peur qu'ils n'en fassent un poinçon ? Une émission de télé-réalité où l'on force des Nabila à vivre sans shampoing ?

- Vraiment, je ne vois pas...

- Allez, c'est pourtant simple...

- Pfff... Allez dites-moi...

- Voilà : j'ai deux logements, un à Bordeaux, un en Belgique. J'ai donc deux brosses à dent, deux dentifrices, deux shampoings, et je n'ai pas besoin de transporter une trousse de toilette entre les deux endroits.

Le regard du type s'illumine. Il dit, rigolard :

- Et vous avez aussi deux familles qui ne sont au courant de rien ?

- C'est ça. Et maintenant que vous avez découvert le pot-aux-roses, je vais devoir faire un carnage.

## Des privilèges des clients Nespresso

Ce matin, au filtre de sécurité de l'aéroport de Bordeaux, très tôt. Je fais la queue pour passer mes affaires au contrôle des bagages. Heure oblige, il y a peu de monde.

Arrive un cadre stressé qui court-circuite toute la file, me passe juste devant, et se saisit de deux bacs en plastique pour y mettre ses affaires.

Je le regarde, avec tout l'amour dont je suis capable à 6 heures du matin :

- Allez-y, passez-moi devant, y a pas de souci. Moi j'attends l'autobus.

Le type, sans ciller :

- Mais il n'y a pas d'autobus...

Comme quoi, on peut être directeur commercial chez Dassault et totalement idiot. C'est peut-être pour ça qu'ils n'arrivent pas à vendre le Rafale à quelqu'un d'autre qu'au contribuable français.

- J'essayais d'être ironique. Alors, au premier degré maintenant : je n'ai pas bien compris pourquoi vous passez devant tout le monde...

- Ah, parce que mon avion va embarquer...

- Dans ce cas, faut demander poliment aux gens de la file s'ils veulent vous laisser passer. Parce que le courrier du Club Nespresso qui vous a proposé de passer devant tout le monde à la boutique ne vaut pas à l'aéroport.

## De l'art de comprendre les sentiments de la foule

Aéroport de Bordeaux, en route à nouveau pour Bruxelles.

Au filtre de sécurité, il y a une file assez importante. Normal : sur les quatre machines, une seule est opérationnelle. Les agents ne manquent pas, mais ils sont trop occupés à deviser joyeusement pour en ouvrir une seconde. On voit souvent dans la presse des histoires d'employés de grandes surfaces, d'usines ou de fastfoods qui n'ont pas le droit de faire une pause, de s'asseoir, de boire un verre d'eau, d'aller aux toilettes ou d'échanger quelques mots avec leurs collègues. Au filtre de sécurité de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac, c'est l'inverse : les gens ne se mettent au travail que lorsqu'ils n'ont absolument plus aucun besoin à satisfaire et plus rien à se raconter.

Ainsi, malgré la queue qui s'allonge et les parents d'enfants en bas âge qui ne s'en sortent plus à l'issue du contrôle des bagages, entre bébé, valise, sac-à-langer, manteaux, poussette, cartes d'embarquement, téléphones et ordinateur, personne parmi les agents qui discutent mollement du match de la veille ne songerait à aider ces passagers afin d'accélérer le processus.

Devant moi, il y a un couple d'une petite soixantaine d'années qui, à les entendre, part probablement en vacances. Lui a le style quelconque du sexagénaire bordelais : grand et raide, cheveux gris, pantalon en velours côtelé vert foncé, chaussures Méphisto, chemisette et pull Jacquard. Elle est assortie : petite et rondelette, robe passe-partout, chaussures Scholl, permanente rousse.

Arrive leur tour. La proposée au contrôle est une jeune-femme souriante. Ça doit être une stagiaire, parce qu'elle est non seulement enjouée, mais aussi polie et efficace : à l'inverse de ses collègues, elle fait son possible pour que les choses aillent vite.

Elle pose au monsieur les questions rituelles :

- Est-ce que vous transportez des produits liquides ? Vous avez un ordinateur ?

Le type commence sur les chapeaux de roue, moqueur, avec un accent du Médoc laissant deviner le

chasseur (je ne dénigre pas son accent, je complète le portrait du personnage) :

- Et qu'est-ce que ça peut vous faire ?

- C'est parce que les passagers n'ont pas le droit de transporter des liquides en cabine, sauf des produits de toilette de moins de 100 ml. Pour l'ordinateur, c'est parce qu'on doit le faire passer tout seul dans la machine...

- T'entends ça Christine ? Pas le droit de transporter des liquides ! Qu'est-ce qu'ils vont pas inventer !

Par chance, le couple est peu doté en liquides et ne transporte pas d'ordinateur. Je suis soulagé : j'avais assez peu envie d'entendre le discours du monsieur sur l'inanité des contrôles dans l'hypothèse où il aurait transporté quelques bouteilles de son cru favori. Sans se presser, ils sortent leurs flacons de leur valise et les mettent dans le sac transparent que la préposée leur tend aimablement.

Mais les ennuis ne sont pas finis :

- Monsieur, avant de passer sous le portique, il faudra aussi vider vos poches... Vous avez des clés, peut-être, ou un téléphone ? Pensez aussi à votre ceinture...

- Mais c'est incroyable ça !

Le type commence à s'emporter un peu, mais reste beau joueur. On sent l'histrion, le fort en gueule, le gars qui ne peut pas s'empêcher de lancer une plaisanterie à la cantonade lorsqu'il va acheter son pain, et tient à ce que toute l'assistance profite des traits d'esprit qu'il distille. Après avoir parlé, il a le sourire carnassier et l'œil brillant. Il proteste donc sans trop s'énerver, en examinant par-dessus ses lunettes l'effet produit par ses récriminations sur les gens alentours.

- Et dans deux minutes vous allez aussi me demander d'enlever mon pantalon ?

Il joint le geste à la parole, faisant mine de se déculotter. Il est assez fier de sa prestation. Sa femme est moins à la fête. Elle en a probablement soupé des blagues à deux balles de son mari, de ses emportements calculés et de son goût pour la discutaille.

Le type finit par se délester de ses clés, de son téléphone et de sa ceinture, et passe le portique. Je suis rassuré.

- Madame, il va falloir retirer vos bottines. Vous voulez des chaussons ?

- Mes bottines ? Ah, je ne savais pas... Non, ça va...

Le monsieur, qui était déjà en train de récupérer ses affaires de l'autre côté de la machine à rayons X, s'avise de ce que sa femme de déchausse. Il repasse vivement le portique à l'envers et s'adresse à l'agente de sécurité, en sur-jouant son dialogue comme un acteur de série télévisée française :

- Qu'est-ce qui se passe encôôôtre ?

- C'est Madame. Il faut qu'elle fasse passer ses bottines dans la machine...

- Ses bottines, et quoi d'autre ? Vous voulez pas qu'elle enlève son dentier aussi ?

L'épouse du Monsieur, comme l'assistance, apprécie la finesse du trait. S'ensuit une longue conversation entre le type, goguenard mais de plus en plus énervé, et la préposée, professionnelle et toujours calme. Il y est question, tour-à-tour, de la pertinence des procédures de contrôle, des enjeux de la sécurité aérienne, des citoyens qui ont bien le droit de protester, des gens qui doivent faire leur métier, de la possibilité de se cacher un explosif dans un endroit très intime (sic), du droit de chacun de faire ce qu'il veut de ce point de vue-là, de l'obstination supposée des fonctionnaires, et du caractère privé des contrats des gens qui opèrent le contrôle.

On l'aura compris, je ne déteste pas, à l'occasion, critiquer l'incohérence des procédures de contrôle dans les aéroports. Mais là le type est vraiment lourdingue avec quelqu'un qui ne lui a rien fait, et ses arguments sont obsolètes et pas drôles. On a déjà entendu son sketch cent fois, et la version qu'il en propose est beaucoup trop longue.

Pendant tout son numéro, il s'applique pourtant à s'adresser à tous les gens qui attendent au filtre, persuadé d'être le chevalier-blanc des passagers-en-colère. Etant à proximité immédiate du gars, j'essaie de lui faire comprendre, par un visage aussi expressif que celui de Poutine lorsque François Hollande lui parle des droits de l'homme en Tchétchénie, que je ne suis pas disposé à m'esbaudir. Les gens commencent à râler et la file d'attente s'allonge, puisqu'il bloque le seul point de contrôle ouvert. Mais le type ne semble pas comprendre la situation. Sa femme, qui se tient à côté de lui, en chaussettes, bottines à la main, a mieux saisi l'agacement ambiant, et lui demande de laisser tomber.

En panne d'argument, la préposée lui dit finalement, d'humeur toujours égale mais de manière assez directe :

- Monsieur, toutes ces règles, ce n'est pas moi qui les ai inventées. Elles sont valables dans tous les aéroports du monde et depuis dix ans déjà... Si vous voulez prendre l'avion, vous n'avez pas le choix.

Bien envoyé ! Toutefois, le type ne s'avoue pas vaincu et reprend à la cantonade, de sa voix chantante :

- Oui, mais avec vos règles, vous nous faites perdre notre temps !

Il balaie l'assistance avec un grand sourire, convaincu d'avoir marqué un point décisif. Au moment même où je me dis : « c'est toi qui nous fait perdre notre temps, pauvre tâche », j'entends une voix de baryton, là encore imprégnée d'un solide accent du sud-ouest, s'élever derrière moi :

- C'est toi, papi, qui nous fais perdre notre temps. T'écritas à l'aéroport ou au ministre pour leur expliquer ta façon de voir, mais maintenant tu avances...

Si l'on était dans un film américain, tout le monde aurait applaudi la saillie. Le Français étant d'un naturel plus réservé, moins sociable et moins prompt aux emportements collectifs, personne ne le fait, mais chacun approuve néanmoins ce propos en marmonnant un « il a raison ! », en hochant la tête ou en avançant ostensiblement vers le point de contrôle.

Le râleur se sent subitement bien seul. D'autant plus que son interlocuteur est un type très balèze dont les oreilles boursoufflées trahissent une pratique assidue du rugby au poste de talonneur. Il repasse donc sous le portique sans s'attarder.

Dans le Médoc, les enfants apprennent tout petit à se méfier de trois choses : du phylloxéra, du Saint-Emilion et des oreilles en chou-fleur.

## **J'ai encore été méchant**

Et voilà. J'ai encore été méchant au contrôle des bagages. Mardi dernier, à 6 heures tapantes, je passe au contrôle des bagages à main à Bordeaux. J'ai un « pilot case », grosse sacoche avec une partie pour les affaires de travail, et une autre pour les habits. Je sors ma trousse de toilette et la mets dans une bannette, je dépose ma veste, ma ceinture et mon téléphone dans une autre, et enfourne ma sacoche et les deux bannettes dans le tunnel. Le gars préposé au contrôle, après avoir scruté l'écran, prend mon sac et, sans me demander mon avis, ce qui est pourtant réglementaire, commence à le fouiller. Il ouvre la petite poche à l'avant, où j'ai clés et portefeuille, puis la grande, où il y a ordinateur et journal. Il tourne et retourne le sac

pour trouver le reste.

Dans ce genre de sacoche, il y a un système de bouton-pression qui permet de l'ouvrir en deux complètement. Ce n'est qu'une fois à plat qu'on aperçoit le discret zip qui donne accès à la partie où l'on range ses habits. Ça permet de se servir de la valise comme d'une banale sacoche d'ordinateur, sans sortir une chaussette quand on attrape son agenda en réunion.

Au bout d'un moment, je m'adresse au type, avec le ton le plus aimable dont je suis capable à six heures du matin :

- Je peux vous aider ?

Il me répond, glacial et un peu vexé :

- Non, je connais mon métier...

Il fouille et refouille, ouvre le zip qui cache la poignée télescopique, tourne et retourne la sacoche. Il faudra qu'ils se forment à l'aéroport de Bordeaux : ça me semble relativement basique comme notion, le compartiment à habits de la mallette de cabine, quand on en contrôle toute la journée. Je finis par intervenir :

- Si vous cherchez l'endroit où j'ai mes habits, je vous montre.

Il ne répond pas, mais pousse la sacoche dans ma direction. Je la mets donc à plat en défaisant les boutons-pression, et j'ouvre vivement le compartiment. Il me lance :

- Pas la peine de vous énerver, hein...

- Oui, je connais la chanson, vous faites votre métier. Mais je ne sais pas ce que vous cherchez. J'ai deux chemises, deux caleçons, deux paires de chaussettes et un t-shirt là-dedans, et je ne vois pas l'utilité de tout passer en revue : c'est propre et bien plié.

Il prend la valise et fouille et refouille le compartiment à habits, mettant au passage mes chemises en vrac. J'interviens, de plus en plus agacé :

- Mais vous cherchez quoi à la fin !! Je n'ai pas d'appareil électronique, ni de couteau, ni de liquide, alors ça va bien maintenant...

Je n'ai pas fait mention d'un lance-roquette, d'une grenade ou d'une tronçonneuse, parce que je n'ai pas le temps d'aller en garde à vue, mais l'envie ne me manque pas.

- Ça ! Me dit-il, triomphateur.

Il saisit entre ses doigts gourds une toute petite bouteille de shampoing d'hôtel. Le plus petit format. Celui qui ressemble aux flacons miniatures dans lesquels on met les extraits de vanille ou de patchouli. Celui qui ne permet de faire qu'un shampoing, et encore, seulement si on a la chevelure de Juppé.

Il l'agite sous mon nez fièrement, bras tendu :

- Je cherchais une bouteille de liquide, et elle est là !

Je pense qu'il s'attend à ce que je prenne l'air contrit du gars pris en défaut, et me confonde en excuses pour ma méprise. Le problème, c'est qu'il est très tôt, que je suis mal réveillé et que ce sbire commence à me fatiguer.

Alors je le regarde à la manière dont Al Pacino détaillerait le type qui essaie de lui piquer sa Cadillac devant le restaurant *Rubirosa*, à Soho, celui qui fait les meilleurs cannoli de New-York. Je le fusille du regard, en silence, sans ciller, avec un petit sourire narquois. Au bout de longues secondes, le type

commence à se sentir moins triomphant. Faut dire qu'il a l'air franchement tarte à brandir sa bouteille de dinette sous mon nez, bras tendu.

Je lui lance calmement, de la voix la plus mâle dont je suis capable, même si je ne suis pas très fort dans ce registre :

- C'est bien, Jack Bauer. Une fois de plus, t'as sauvé l'occident chrétien.

Ce n'était vraiment pas charitable.

Pour expier ma faute, j'ai cherché à faire un don à l'œuvre des veuves et orphelins des agents du contrôle des bagages morts pour la France, mais je n'ai pas trouvé leurs coordonnées.

## Le travail made in Germany

Aéroport de Stuttgart. Je passe au contrôle, en faisant le truc habituel : téléphone, ceinture et clés dans un casier en plastique, manteau et ordinateur dans l'autre.

Le préposé au contrôle, souabe de pure souche, examine méticuleusement ma ceinture aux rayons x, en faisant varier toutes sortes de paramètres, à la manière du Dr House jouant avec un PET scan. La ceinture reste une bonne minute dans le tunnel, le temps qu'il fasse varier tous les paramètres de sa machine.

C'est une bête ceinture : un morceau de cuir, même pas doublé ou surpiqué, une boucle, un ardillon, des trous. Le type fait ça avec l'air soupçonneux et vaguement dégoûté d'un employé d'Airbus-Hambourg opérant un contrôle de qualité sur une pièce en provenance de Toulouse ou de Séville.

Y compris dans les tâches les plus futiles, les Allemands mettent une énergie à nous faire sentir qu'eux travaillent pour de vrai et sans rien négliger qui me surprendra toujours.

## Je découvre le terminal Billi

L'aéroport de Bordeaux s'est doté d'un nouveau terminal. Appelé 'Billi', il est dédié aux vols *low cost*. Il est l'incarnation de ce que le transport aérien propose désormais de pire. Extérieurement, il tient à la fois du magasin Leaderprice, du hangar à engins agricoles et de la base spatiale d'un film de série Z.

La première partie du bâtiment est dédiée à l'enregistrement : tôles à nu, éclairage blafard, béton brut au sol, voyageurs priés de transporter eux-mêmes leurs bagages enregistrés jusqu'au tapis qui les évacue vers les avions, personnel recruté dans les prisons tchétoches. On passe ensuite le contrôle de sécurité, ni plus ni moins antipathique qu'ailleurs. C'est-à-dire franchement désagréable. Ensuite, tous les passagers sont obligés de traverser le magasin *duty free* ; certains, dans le doute, achètent un truc, pour s'excuser d'être passés par là. On arrive alors dans une buvette qui sert de salle d'attente, mais se révèle bien trop petite pour accueillir tous les passagers. Ce qui les contraint à refluer vers le *duty free*. Il y a quelques tables et chaises, prises d'assaut du matin au soir.

De là, on fait la queue vers d'improbables salles d'embarquement dans lesquels les services vétérinaires n'autoriseraient pas le transit de bétail : béton brut encore, absence de toute fenêtre, de sanitaires, d'isolation, d'aération et de tout objet permettant de s'asseoir. Ces salles sont tellement exigües que la gestion des passagers y devient problématique : le personnel doit sans cesse demander aux premiers entrés, qui font la queue devant la porte d'accès aux pistes, de se serrer pour laisser entrer les autres. C'est en vain



que certains s'offrent le supplément 'embarquement prioritaire' chez Ryanair ou Easyjet, les personnels au sol ne parvenant pas à l'organiser décentement, et se fichant éperdument de savoir si ces voyageurs seront satisfaits ou pas.

On arguera que le goût des passagers pour des vols toujours moins chers et la volonté des compagnies *low cost* de réduire toujours plus leurs frais d'escale impliquent la création de terminaux eux aussi *low cost*. Soit. Mais c'est faire peu de cas de la dignité des voyageurs et oublier qu'une partie d'entre eux n'empruntent ces vols à bas prix que faute d'alternative. Le terminal Billi va, de ce fait, bien loin dans le dépouillement, plus loin qu'aucun autre aéroport de ma connaissance.

J'ai fini par comprendre, en discutant avec des personnels de l'aéroport, que l'inconfort du terminal Billi est délibéré. Me voilà rassuré. Pour résumer : il n'est pas question d'autoriser les passagers à s'asseoir ou à voir la lumière du jour dans ce terminal, faute de quoi les compagnies classiques refuseraient de continuer à payer le prix fort pour utiliser les autres. C'est le principe de la segmentation de marché à la mode anglo-saxonne, dans laquelle Billi constitue l'offre '*basic*', les terminaux A et B l'offre '*premium*' et les salons VIP l'offre '*super-premium*'. À défaut d'assurer le confort des passagers des segments *premium* et *super-premium*, en changeant les moquettes, en installant des ordinateurs qui fonctionnent ou en apprenant les rudiments du métier aux serveurs des bars, on peut toujours dégrader volontairement celui des usagers du segment *basic*.

L'ascétisme de Billi peut ainsi se comprendre par référence au syndrome de la prison : Robert Badinter explique – tout en le déplorant – que la prison doit toujours apparaître dans une société donnée comme offrant un confort nettement inférieur aux conditions de vie des populations les plus défavorisées. Il en va de même à l'aéroport de Mérignac : quand les escalators et les machines à café des halls A et B fonctionneront, quand on pourra boire un verre de vin ou manger autre chose que des chips dans les salons Air France, on pourra envisager d'autoriser les passagers des vols *low cost* à s'asseoir en salle d'embarquement ou à boire un verre d'eau. Pas avant.

Le terminal Billi a néanmoins connu des améliorations depuis sa création. Ainsi, quelques panneaux, judicieusement placés dans l'aéroport, évitent désormais aux passagers des vols *low-cost* de faire longuement la queue dans les terminaux A et B avant d'être alertés du fait qu'ils occupent indûment un espace *premium*, et qu'ils sont priés d'aller recommencer dans le terminal Billi, plus adapté à leur condition. Ces panneaux sont d'autant plus utiles que, sans un tel avertissement, personne ne peut raisonnablement se douter que Billi est un terminal d'aéroport.

À ce propos, je n'avais pas compris pourquoi ce bâtiment porte ce nom amusant, qui contraste tant avec son aspect extérieur. Renseignement pris, il s'agit de la contraction de « Bordeaux illico » : ce nom veut véhiculer l'idée (je cite le site internet de l'aéroport) que pour gagner du temps, la meilleure solution est que les passagers déposent eux-mêmes leurs bagages de soute au contrôle de sûreté et que l'accès aux avions se fasse à pied. C'est une façon de reconnaître que le traitement des bagages de soute et l'accès aux avions via les passerelles ou les bus se font dans des délais problématiques dans le reste de l'aéroport...

Quoi qu'il en soit, 'Billi' sonne à mon oreille davantage comme le nom d'un ours en peluche, d'un hamster doré, d'un personnage de dessin animé pour tout-petits ou d'un vase de chez Ikea (d'une bibliothèque, me dit-on), que d'un terminal d'aéroport. Son architecture évoque en outre plutôt les constructions brutalistes des pays soviétiques, une maquette fauchée du repaire de Dark Vader, un site de stockage d'armes bactériologiques dans le désert libyen ou le sarcophage qui entourera un jour les décombres de la centrale de Fukushima. On comprend néanmoins que les tour-opérateurs soient réticents à expliquer à leurs passagers que leur vol à destination de Marrakech partira d'un terminal portant le nom d'un groupe de *death metal*, du type Gorgut, Meshuggah, Annihilator ou Darkane, qui évoquent pourtant mieux que 'Billi' ce bâtiment à l'architecture sombre, cubique et néanmoins tourmentée.

## Des dangers du jus en briquette

Je suis à l'aéroport de Bordeaux, en attente d'un vol en retard, dans un salon plein de cadres à oreillette. Un type à côté de moi, qui a été très désagréable tout à l'heure avec l'hôtesse de faction à l'entrée, vient de subir une punition, peut-être pas divine, mais jubilatoire. Voici comment.

Il a été se chercher un jus d'orange. Comme l'aéroport de Mérignac ce n'est pas celui de Dubaï, le jus d'orange ce n'est pas des fruits pressés, ni même de mignonnes petites bouteilles de Granini, mais des petites briques en carton de Brici, que les responsables du salon doivent acheter chez Lidl.

Le type revient avec sa brique et un gobelet. Il regarde la brique, comme une poule regarde un couteau : d'où il vient, on n'est visiblement jamais confronté à ce type de contenant. Il cherche un moyen de l'ouvrir pour la vider dans son verre. Il regarde discrètement autour de lui pour voir comment font les gens. Il finit par comprendre le coup de la minuscule paille pliée, enfermée dans un petit plastique, lui-même collé avec une sorte de morve sur le côté de la boîte. Il décolle le sachet, ouvre avec peine le plastique, déplie la paille miniature.

Il secoue nonchalamment la brique avec l'air de Sean Connery touillant son Martini dry dans le bar d'un palace. Intérieurement, j'exulte : « Mon grand, tu feras moins le malin quand tu vas t'en coller partout enfonçant la paille... ». Le type finit de mélanger son jus de son poignet souple et délié, orné d'une montre tapageuse. A mon grand regret, il s'y prend bien et arrive à introduire la paille dans la boîte, en visant la petite pastille métallique, sans que ça gicle partout. Je suis déçu.

Il a visiblement compris que plusieurs de ses voisins espéraient le pire. Il arbore un sourire satisfait. Puis, il saisit la brique d'une main ferme pour boire enfin. Erreur. On ne saisit jamais une briquette de quoi que ce soit d'une main ferme : on la saisit avec délicatesse, de préférence par les arrêtes, pour ne pas l'écraser. Ce qui devait arriver arriva : sous la pression de ses doigts manucurés mais virils, il fait jaillir par la paille un beau jet de jus d'orange qui arrose copieusement sa chemise, sa cravate et sa veste.

Sans ciller, je replonge mon nez dans mon journal, satisfait.

## Enfin un peu de justice...

A l'aéroport de Bordeaux, pour accéder au salon Air France, il faut taper un code sur un petit clavier. Ce code change sans cesse, afin de lutter contre sa divulgation et d'éviter que l'élite des voyageurs ne soit confrontée à des hordes de touristes ordinaires. Toutefois, comme la plupart des passagers impriment désormais leur carte d'embarquement chez eux ou sur une borne en libre-service à l'aéroport, ils n'ont plus l'occasion de s'enquérir du nouveau code auprès du personnel au sol de la compagnie. Il y a bien un guichet Air France dans la salle d'embarquement, mais il n'y vient quelqu'un qu'en cas de problème – grève ou retards multiples.

La seule solution pour accéder au salon est donc d'entrer avec quelqu'un qui aura pris soin de se renseigner sur le code, ou de toquer à la porte vitrée en espérant qu'une bonne âme ou l'hôtesse d'accueil – perpétuellement appelée à d'énigmatiques tâches dans la partie « privée » du salon – ouvre. Cela peut prendre un certain temps. C'est Bordeaux.

Ce matin, je toque à la porte. Immédiatement, un monsieur souriant m'ouvre. Les passagers présents dans le salon semblent s'être entendus pour déverrouiller la porte à tour de rôle, à mesure qu'ils entendent frapper. La machine à café n'est pas loin de l'entrée ; il y a donc toujours quelqu'un.

On toque encore. Le monsieur à côté de moi, qui vient d'ouvrir, se lève. Je lui dis que c'est à mon tour, et j'y vais. Entre un type balaise, qui m'évoque Claude Allègre. Il est renfrogné et ne me remercie pas. Il ne m'ignore pas non plus : il me regarde, m'adresse un vague signe de tête, mais n'articule pas un son audible. On rencontre toutes sortes de gens mal embouchés dans les aéroports, alors je ne me formalise pas. Le monsieur se cherche un journal, sur le comptoir juste en face de la porte.

Quelqu'un toque à nouveau. Je me dis que c'est au sosie du célèbre climato-sceptique d'ouvrir : il est le plus proche et le dernier entré. Mais il ne bronche pas, et continue d'examiner la une de L'Equipe. On toque une fois de plus. Il n'y prête toujours aucune attention. Je finis par aller ouvrir. Une dame charmante entre. Ceci fait, je m'adresse à l'ingrat :

- Vous étiez bien content que je vous ouvre, mais vous n'envisagez visiblement pas de rendre la politesse...

- Mais je ne suis pas agent d'accueil !

- Et moi, est-ce que j'ai une tête d'hôtesse ? Je vous ai ouvert pour être aimable, et je n'étais pas payé pour ça. C'est une question d'éducation.

Le type hausse les épaules, comme un fumeur auquel on fait remarquer que la plage ou la montagne n'est pas un cendrier.

L'hôtesse du salon sort du local de service. J'ignore comment elle a suivi l'histoire, mais elle a l'air très au courant. Elle fonce vers le Monsieur avec un grand sourire :

- Bonjour monsieur, bienvenu au salon. Est-ce que je pourrais voir votre carte d'embarquement, s'il vous plaît ?

Le type est un peu surpris. Il maugrée, fouille ses poches, et lui tend sa carte de mauvaise grâce.

- Je suis navré, monsieur, mais votre statut Flying Blue ne vous donne pas accès au salon... Je vais devoir vous prier de ressortir.

Je m'attends à ce que le type se lance dans la grande diatribe du client refoulé du salon, qui est structurée ainsi : j'avais le statut Gold depuis des années, mais je viens de le perdre, vous pourriez faire un effort quand même ; ce salon est vraiment minable, vous n'allez pas me faire croire que c'est un privilège d'y accéder ; je suis juste ici pour prendre un café, ça ne va pas vous ruiner ; je rigolerai bien quand la compagnie sera en faillite ; je ne voyagerai plus jamais avec Air France, pour contribuer à la perspective qui précède ; je me plaindrai en haut-lieu.

Mais il nous épargne cette épreuve, conscient de l'atmosphère hostile, et ressort du salon, piteux, encore plus mal luné qu'en y entrant.

Ce matin, l'expresso et les gâteaux, objectivement infects, me semblent particulièrement délicieux.

## II. LES JOIES DU TRANSPORT AERIEN

### Une visite impromptue de l'aéroport de Nantes

Les connexions aériennes entre Bordeaux et Bruxelles ont toujours été problématiques. Un temps, il y avait deux vols directs chaque jour dans chaque sens, assurés par Air France. Puis, subitement, il y a dix ans, plus rien : train obligatoire, avec changement de gare à Paris ou passage par Lille. Les bonnes années, entre la SNCF et la RATP, c'était grève garantie à chaque déplacement. Ensuite, SN Brussels (ex-Sabena) a pris le relais, quelques mois, avant d'avoir de gros soucis financiers. Air France a réinvesti le créneau par la suite, proposant un trajet via le « hub » de Clermont-Ferrand – vague hangar en tête.

Depuis 2011, j'emprunte le vol Air France Bruxelles-Bordeaux via Nantes, puisque je refuse de me faire véhiculer comme un sans-papiers par Ryanair de Bordeaux à Charleroi, traitement baptisé « Bruxelles-sud ». En fait de Bruxelles-sud, on débarque au milieu de nulle part, et il faut se battre avec les autres passagers pour attraper un bus qui met 45 minutes (dans les meilleurs cas) à rejoindre la gare du Midi à Bruxelles.

Aujourd'hui, de retour de Bruxelles, on nous a fait sortir de l'avion à Nantes, sans rien nous dire. D'ordinaire, l'avion fait une simple escale : les passagers à destination de Nantes descendent, les voyageurs pour Bordeaux restent assis, sont rejoints par d'autres, et on repart sans tarder. Cette fois-ci, on nous a demandé de débarquer de l'appareil. Sans nous donner d'explication et en nous laissant entendre que l'équipage ne savait pas pourquoi. L'hôtesse s'est contentée de nous dire qu'on nous donnerait toutes les informations utiles dans le hall. Nous avons obtempéré, malgré un fort climat de suspicion parmi les passagers, dont beaucoup en ont vu d'autres.

Dans le hall, une hôtesse timide nous a expliqué qu'Air France avait besoin de notre appareil à Lille. Qu'en conséquence, on devait attendre un autre avion, devant atterrir à Nantes à 22 heures. Il était 19 h 30. La plupart des passagers étaient des habitués qui savaient pertinemment que la politique de communication des compagnies aériennes en général, et d'Air France en particulier, est fondée sur l'euphémisation et le mensonge systématiques. Nous avons donc déduit des propos de la dame qu'on ne partirait pas avant 23 heures, et qu'il n'était pas impossible qu'on passe la nuit à Nantes, pour être recasés sur le vol du lendemain matin.

Il s'en est suivi une mutinerie des passagers (dont moi), qui sont ressortis du terminal, ont retraversé les pistes à pied, et sont remontés à bord occuper leurs sièges. Les agents d'entretien qui étaient là nous ont expliqué qu'on ne pouvait pas rester dans l'avion, mais la tonalité dominante était : « nous restons dans l'avion, nous partons pour Bordeaux, il est hors de question qu'on nous dépasse de notre appareil pour des raisons qui ne nous concernent pas ».

Au bout d'un quart d'heure, quatre policiers sont arrivés pour nous expliquer qu'il fallait gentiment sortir. Les passagers ont argumenté, mais les agents ont fait valoir que leur problème était juste d'évacuer des

gens qui n'avaient rien à faire dans cet appareil, et non pas de régler les conflits commerciaux d'Air France. Ils n'avaient pas tort. Quand celui qui avait la tête de François Hadji-Lazaro, le leader des Garçons Bouchers, et tenait à peine dans la cabine tant il était bien nourri, s'est approché de moi en m'expliquant que, maintenant, il allait m'évacuer de gré ou de force, je me suis levé spontanément... Je veux bien rigoler un peu, mais pas me faire démettre l'épaule pour rien non plus. Je me suis dit que je me vengerai dans ma lettre à Air France, qui sera lue par un pauvre gars au Laos qui n'a jamais pris l'avion de sa vie et ne comprendra rien à mon histoire. Les autres sont restés encore un peu.

Après le débarquement de l'avion, une dame m'a donné un « voucher » pour un repas, et une grande carte rouge « transit ». Quand j'ai voulu lui demander à quoi ça servait, elle avait filé. Je me suis retrouvé tout seul dans un aéroport désert, avec ma valise, mon voucher et ma carte rouge. J'ai essayé de comprendre où je devais aller et ce à quoi pouvait bien servir le « voucher » et la carte. Inutile de préciser que rien n'est fait pour rendre l'aéroport de Nantes-Atlantique accueillant ou pratique, puisque l'obsession des élus locaux est d'en construire un nouveau à Notre-Dame-des-Landes, et de justifier ce projet colossal par les défaillances de l'ancien.

Je me suis adressé au comptoir d'Air France, mais on m'a d'emblée expliqué que le vol étant assuré par la compagnie Régional, il fallait que je m'adresse à ces derniers. « Hall 4 », m'a-t-on dit. J'ai parcouru un dédale de couloirs pour trouver enfin le comptoir de Régional. C'était fermé. J'ai pensé que le plus sage était de rejoindre la porte d'embarquement annoncée sur les écrans pour le vol Nantes-Bordeaux. Toutefois, au filtre de sécurité on m'a réclamé une carte d'embarquement Nantes-Bordeaux, que je ne possédais pas. J'avais une carte pour un Bruxelles-Bordeaux, mais les préposés s'en fichaient pas mal. Et ils n'avaient aucune idée de ce à quoi pouvait bien servir la carte rouge « transit ». Ils n'en avaient jamais vu. J'ai essayé de leur expliquer la situation, sans succès.

Je suis retourné au comptoir Air France, où tout le monde a pris un air très las, sur le mode « oh, vous commencez à nous fatiguer, vous, avec votre carte rouge et vos histoires d'avion pour Bordeaux ». Après leur avoir exposé avec précision mon insatisfaction et fait comprendre que je n'allais plus nulle part, ils ont fini par se renseigner sur la conduite à tenir. L'un des agents de la compagnie m'a accompagné au filtre de sécurité, où il a expliqué au cerbère ce que signifiait la carte « transit ». J'ai pu passer le contrôle et rejoindre mes compagnons d'infortune au restaurant du terminal.

Restaurant est un grand mot. Sous des dehors de brasserie branchée, ambiance lounge, il s'agissait d'une infâme cantine qui nous a successivement servi une 'assiette fraîcheur de la mer' (quart de tomate hollandaise, salade de carottes aqueuse et terrible pâté de poisson), un 'pilon de dinde pomme purée' (donc, un pilon d'une dinde industrielle avec laquelle ont fait les nuggets, accompagné d'une purée en sachet, le tout nappé d'une sauce brune façon poutine québécoise) et un moelleux au chocolat (infect gâteau pas cuit, qui contenait tout sauf du chocolat). L'ensemble était servi avec un quart de vin dont n'aurait pas voulu un poilu. À l'issue de ce repas, servi par une dame qui était aussi ravie que nous de rester plus tard que prévu dans le riant aéroport de Nantes, nous avons pu passer en salle d'embarquement et rejoindre notre appareil.

En réponse au mail furibard que j'ai fait parvenir à Air France dès mon retour chez moi, une dame m'a fait part de sa compréhension. Elle m'a indiqué que la compagnie ne manquerait pas de tenir compte de mes suggestions. Quand je songe à ce que j'ai voulu leur conseiller de faire avec le pilon de dinde, j'en frémis.

## Ce que prévoit la convention collective de la PAF

Arrivée à l'aéroport Charles de Gaulle en provenance des États-Unis. Une fois atterri, il faut quarante

minutes montre en main de roulage pour rejoindre la passerelle : un simple coup d'œil sur le plan général de l'aéroport laisse penser que la disposition des terminaux et des pistes doit bien plus au hasard qu'à une quelconque démarche architecturale. Il faut dix minutes de plus pour que la passerelle soit accostée à l'avion. Dix autres minutes pour obtenir l'ouverture de la porte. Soit une heure entre l'atterrissage et la sortie de l'appareil.

Dans le terminal, pour ceux qui ont compris par où passer, et ils ne sont pas nombreux compte tenu de la complexité extrême des lieux et d'une signalétique particulièrement absconse, on fait ensuite la queue à la Police aux frontières. Je passe dans la file prioritaire, celle des voyageurs fréquents, pompeusement appelée « Accès N° 1 ». Un privilège sur lequel veille une hôtesse aussi sympa qu'un vigile de boîte de nuit – mais moins balèze.

Le problème, c'est que cette file-là n'avance pas du tout. Au début, les gens se consolent en se disant qu'ils font partie des privilégiés qui ont eu le droit de l'emprunter. Après dix heures de promiscuité imposée, ils évoluent enfin parmi des gens polis, propres et calmes. Je suis moi aussi satisfait d'être dans une file de businessmen bien mis et silencieux, après avoir passé la nuit assis derrière un jeune homme à casquette hyperactif, qui s'est levé 20 fois pour chercher du soda en enjambant son voisin (une fois que l'hôtesse lui a expliqué qu'elle ne pouvait pas venir toutes les vingt minutes, en pleine nuit, lui servir le rafraîchissement de son choix), une passagère qui jugeait nécessaire de s'agripper de tout son poids à mon dossier tous les quarts d'heure pour trouver une position plus confortable, et une folle qui riait aux éclats à trois heures du matin.

En voyant tous les gens de la classe éco passer les contrôles rapidement, les happy few finissent néanmoins par se dire qu'ils se sont fait avoir, et qu'ils aimeraient eux aussi rentrer chez eux sans plus tarder. En effet, la file dite 'rapide' débouche sur deux guichets. La file ordinaire, qui compte au moins vingt fois plus de voyageurs, aboutit sur les autres guichets – une dizaine au total. Le problème provient de ce que les deux préposés aux guichets de la file rapide s'occupent aussi des passagers à mobilité réduite. Ils s'échinent, sur un mode qui rappellera le film 'Argo' à ceux qui l'ont vu, à comprendre pourquoi un passager en chaise roulante, pas franchement handicapé mais franchement maghrébin (ce qui ne facilite jamais les formalités de passage en douane), n'a pas eu de tampon sur son passeport en sortant de France. En conséquence de quoi, notre file n'avance plus du tout depuis dix minutes.

Au bout d'un moment, l'un des deux préposés aux guichets de la file « Accès N° 1 » s'avise de cette situation et de l'impatience grandissante des passagers qui font le pied de grue. Avant qu'un passager haut-fonctionnaire ou PDG n'appelle le directeur de l'aéroport, il suggère à l'hôtesse de faction, affublée d'un curieux tailleur couleur sorbet à la mandarine, de demander à son collègue du troisième guichet, préposé aux passagers non-privilegiés, de s'occuper de nous. Ce à quoi le gars répond, par le truchement de l'hôtesse mais de manière suffisamment sonore pour que tout le monde l'entende, qu'il n'en est pas question : « Y a pas de raison que je fasse les tiens si personne ne fait les miens ».

Ce point de vue n'a aucun sens, attendu qu'il y a une dizaine de guichets pour les passagers qui ne sont pas voyageurs fréquents, mais juridiquement, il doit se défendre. Je pense que rien dans la convention collective des agents des PAF ne prévoit qu'ils doivent se soucier du bien-être des passagers. Bienvenu en France !

## Air France et l'arithmétique

J'ai pris ce matin l'avion pour Paris. Départ prévu à 6 h 10. Tout le monde s'installe dans l'avion, puis, plus

rien. Quand les gens se lèvent très tôt, 5 h 00 pour ceux qui habitent près de l'aéroport, beaucoup plus tôt pour ceux qui viennent de plus loin, ils apprécient assez peu de perdre 20 minutes assis dans un avion qui ne bouge pas. En écoutant ce que disait le personnel de cabine – sans stress aucun, comme d'habitude – j'ai compris qu'il y avait un problème dans le décompte des passagers : 197 étaient passés à la porte d'embarquement, mais seuls 194 étaient présents dans l'avion.

Les hôtesses et stewards ont compté et recompté mollement les voyageurs pendant une bonne demi-heure, avec de petites machines rigolotes, de la forme d'un chronomètre mécanique, qui ajoutent « 1 » à chaque fois qu'on appuie sur un gros bouton avec le pouce. L'avion était quasiment plein, à 5 ou 6 places près. Il m'aurait semblé plus simple de compter les sièges vacants et de soustraire le résultat du nombre de places de l'appareil, qui doit être connu de quelqu'un, mais ça ne doit pas être prévu par la procédure. Ils ont appelé divers passagers à se manifester. Certains étaient là, d'autres pas. Ils ont consulté et re-consulté, toujours sans aucune hâte, un grand listing en papier jaune. Et ils ont fini par découvrir d'où venait la différence, sur le mode : « Mais oui ! Pourquoi on n'y a pas pensé plus tôt... ».

On a donc pu partir. Mais je ne savais toujours pas où étaient passés les trois passagers manquants. Je me suis fait du souci pour eux pendant tout le trajet.

## Nos aînés dans l'avion

J'aime la manière dont les personnes âgées cherchent leur siège dans l'avion. L'hôtesse leur indique gentiment qu'ils sont à la rangée 22, avec les enfants en bas âge, mais ils regardent chaque numéro de rangée (1... 2... 3... 4...) avec une attention extrême, en examinant alternativement leur carte d'embarquement et ledit numéro, et en marquant une pause à chaque rang. Comme si la rangée 22 allait surgir quelque part entre la 6 et la 7, ou si leur numéro allait subitement changer du 22 au 5. Les hommes d'affaires qui s'embouteillent derrière eux prennent des airs las et agacés, mais les seniors restent cramponnés à leur carte d'embarquement, et ne se laissent pas déconcentrer : 7... 8... 9...

Les couples d'aînés sont pires encore : ils font monter une angoisse de couple qui les empêche de se concentrer sur les numéros

- André, tu es sûr qu'on est au 22 ?

- Mais oui, je te dis. Ici c'est le 3...

- Ce n'est pas le C ?

- Mais non ! Ça, c'est les colonnes. Nous, on a 22 A et B. Mais il faut d'abord aller au 22...

- Ah, mais avance à la fin, tu retardes tout le monde !

- Mais c'est toi qui m'ennuie à la fin... Ça y est, j'ai perdu le compte. Donc, c'est quelle rangée déjà ici ?

- C'est le 4 ! Que tu es bête...

- Et les cartes d'embarquement, c'est toi qui les as ? Je ne les trouve plus...

Avec les compagnies *low cost*, les choses sont très différentes. Les personnes âgées, enfin celles qui n'ont pas fait un malaise dans la file d'attente ou dans la salle d'embarquement, se font doubler par tout le monde lors de la ruée vers les passerelles, et s'assoient là où il reste de la place, leur valise sur les genoux, puisque les coffres sont pleins, le tout sous les invectives d'hôtesses ukrainiennes tenues de permettre à l'avion de décoller à l'heure. Les gens de plus de 60 ans peuvent déjà s'estimer heureux que le droit européen

interdise à Ryanair de leur imposer un supplément pour sanctionner leur lenteur à l'embarquement et au débarquement, et leur refus obstiné d'acheter des burgers, des gadgets, des cigarettes électroniques et des shots de vodka en vol.

## Du rythme et de la grâce chez Air France

L'avantage avec Air France, c'est l'absence de surprise. Même à dix heures du matin, par temps clair, alors que personne ne fait grève, les vols annoncés comme partant à l'heure commencent à embarquer au moment prévu pour le décollage. Et le personnel Air France à l'air de trouver ça parfaitement normal. Ce n'est d'ailleurs pas tant la demi-heure de retard qui exaspère, que son côté routinier et systématique.

Concrètement : le personnel annonce l'embarquement. Tout le monde se précipite à la porte. Et puis, plus rien ne se passe pendant trente minutes : pas d'information, pas d'activité, pas d'agitation. Une hôtesse téléphone posément et sans bruit, puis pianote paresseusement sur son ordinateur. L'affichage annonce insolemment que le vol part à l'heure, alors que l'heure est déjà passée depuis un bon moment. L'ensemble du personnel reste parfaitement stylé, flegmatique et indolent, avec de petits sourires dégoûtés.

En y réfléchissant bien, je n'ai encore jamais vu quiconque se presser chez Air France, quelles que soient les circonstances. Je suis persuadé que, même lorsque le vol 447 Rio-Paris piquait obstinément vers l'Atlantique, personne ne s'est agité dans l'avion. Les transcriptions du rapport du BEA sont des faux grossiers. Voici la vraie conversation dans le cockpit :

- Commandant, je crois qu'on perd de l'altitude !

- Hum ? Ah, oui, peut-être... Ne vous inquiétez pas. Chantal, mon cœur, pouvez-vous m'apporter un jus de tomate ? J'aime boire un jus de tomate une fois qu'on est en altitude de croisière...

- Bien sûr, commandant. Avec du sel de céleri ?

- Commandant !!! Vraiment, je ne comprends pas, même en cabrant l'avion au maximum nous ne montons pas... Et il y a ce voyant qui indique que nous sommes en décrochage !!!

- Oui, oui, vous avez raison, avec du sel de céleri, c'est meilleur. Et un agitateur, s'il vous plaît, afin que je puisse le mélanger correctement à mon jus... Le problème, voyez-vous, avec le sel de céleri, c'est qu'il flotte à la surface du jus. C'est embêtant, n'est-ce pas, Chantal ?

- Commandant, on n'est plus qu'à 3 000 pieds !!!

- Vous avez raison, commandant. Ah, vous connaissez vraiment tous ces petits détails de la vie qui montrent que vous êtes un homme de goût... Dites, je n'avais pas remarqué que vous aviez de nouvelles chaussures...

- Ah, Chantal, quelle femme remarquable vous faites... Oui, elles sont neuves. Ce sont des Bowen. C'est du veau chamoisé griffé. Elles sont belles, hum ?

- Euh, commandant ? Le voyant !!!

- Oh ! Vous commencez à me fatiguer, mon p'tit bonhomme !!

- ... ..

Ça doit être ça la French touch of class. On dirait que tous les personnels participent à une vaste chorégraphie dont la finalité est de mettre, résolument et avec style, chaque vol en retard. C'est d'ailleurs



l'idée centrale du film "l'Envol", publicité Air France diffusée à la télé et au cinéma en 2011 et 2012. On y voit, au milieu d'un sublime désert marocain, une danseuse et un danseur classiques, qui évoluent sur un miroir géant, au son de l'adagio du concerto pour piano 23 K488 de W. A. Mozart. Elle a ses bras autour du cou de son partenaire, qui la fait tourner. D'abord très lentement, puis de plus en plus vite, de sorte qu'elle décolle et tournoie autour de lui. C'est magnifique, mais mensonger. Car si le début est assez évocateur du rythme de travail des personnels d'Air France, la fin ressemble plus à l'agitation qui règne chez Ryanair. Même en cas d'incendie, je suis convaincu que les hôtesse et stewards d'Air France se refuseraient à se laisser aller à une agitation aussi grotesque...

### **Se faire traiter comme un Grec par des Finlandais**

Vol Paris - Helsinki. Départ prévu à 15 h 25. J'arrive à la porte d'embarquement à 14 h 55.

Air sévère de l'hôtesse de Finnair :

- Vous êtes en retard...

- Mais l'embarquement était annoncé à 14 h 50 et le départ est dans 35 minutes... Et je suis venu du salon dès l'annonce...

- Oui, mais l'avion était en avance, alors on va en profiter, non ?

Je ne suis pas encore en Finlande que je ressens déjà ce que ça fait de se faire traiter comme un Grec ou un Sénégalais par plus blond que soi.

### **Où il sera question de la vie des députés européens, du terminal 2G et d'un lapin.**

J'ai fait de l'ethnologie participante. Je me suis coulé dans la vie d'un député le temps d'une session plénière du Parlement européen à Strasbourg : j'ai traversé la manif des syndicalistes allemands aux abords du bâtiment, j'ai passé le cordon de CRS et les contrôles de sécurité, j'ai bu des verres au café des Fleurs, à celui des Cygnes et à celui de la Presse, j'ai salué des gens dont je ne sais plus le nom, j'ai dîné *Chez Yvonne* et à *La Vetta*, j'ai déambulé dans le marché de Noël (c'était la session de décembre), mais sans boire de vin chaud, sans acheter de bonnet de père Noël clignotant, ni même manger de gaufre béchamel-lardons-gruyère.

Puis, j'ai cherché un moyen de rejoindre Bruxelles. Depuis la dernière présidence française de l'Union, il y a des Thalys spéciaux qui assurent la liaison Bruxelles-Strasbourg via Paris. Mais ils sont réservés aux gens du Parlement européen, et il n'y en a pas tous les jours ; juste en début et en fin de session. Comme j'ai décidé de simuler la vie du mauvais député, celui qui quitte Strasbourg pour Bruxelles le mercredi midi, il faut trouver autre chose. Il n'y a plus guère de vol direct, aucun disponible en tout cas si on ne s'y prend pas trois mois à l'avance. Air France vend du Strasbourg-Bruxelles via Paris CDG. Allez, prenons ça. On est jamais déçu avec Air France : soit c'est bien, soit on a une bonne histoire à raconter, et dans tous les cas on a des miles. Aujourd'hui, j'ai une histoire à raconter.

Pour aller à l'aéroport de Strasbourg-Entzheim, je prends un TER très pratique, qui ne met que 10 minutes, alors qu'un taxi de mauvaise foi, pendant une session du Parlement européen, met facilement une heure, même lorsqu'il n'y a aucune circulation. Dans le train, je lis mon journal en essayant de ne pas trop prêter attention aux jeunes gens très agités qui s'amusent à se cracher dessus en échangeant des amabilités dans

un improbable sabir, mélange d'alsacien et d'arabe (« Got verdommi ! Naal dine oumouk ! »).

Arrivé à l'aéroport, il est 12 h 12, le 12.12.2012, et soudain j'ai faim. C'est normal en fait, il est midi. L'aéroport d'Entzheim, on en a vite fait le tour. Architecturalement, ce n'est pas inintéressant : de l'extérieur, ça ressemble un peu au fameux hôtel Overlook du film *Shining*, mais sans les sapins. À l'intérieur, ça évoque plutôt le terminal des télécabines à Tignes : c'est vide, froid et moche, tout en tôle ondulée. Il n'y a qu'un restaurant : ça s'appelle pompeusement « le Bistrot de chef », pas « du chef » ou « des chefs », « de chef ». Je ne comprends pas bien le truc, mais le consultant en marketing qui a vendu le concept leur a certainement pris cher pour une telle invention lexicale.

Je m'installe, je commande d'emblée une bière de Noël (j'ai oublié de goûter ça pendant mon séjour à Strasbourg) et je regarde la carte. Elle me rappelle furieusement les émissions de télé que j'ai vues sur les restos qui réchauffent des trucs achetés chez Metro, mais bon, je suis de bonne humeur. Vingt minutes plus tard, je n'ai toujours pas ma bière et personne n'est venu me voir. Je suis de moins bonne humeur. L'esprit de Noël m'a quitté. J'utilise mon truc favori : appeler le resto, dont le numéro de téléphone figure sur la carte, pour passer ma commande. Je fais « coucou » de la main au gars qui me répond au comptoir, à l'autre bout de la salle, et je lui dis que je veux bien ma bière et une paire de knacks-frites. On m'apporte ça.

Il y a un peu de choucroute sur les knacks : elles ont de toute évidence été récupérées sur un autre plat. J'espère qu'elles ne proviennent pas d'une table desservie, je n'y pense plus, et je goûte. Bon, on a vu pire, mais en Alsace, des knacks aussi molles et insipides sont un crime contre la gastronomie. Les frites, c'est idem : Mc Cain au four. Sans commentaire. L'aéroport d'Entzheim, ce n'est déjà plus l'Alsace.

Je me dirige vers l'embarquement. À Strasbourg, une fois passé le filtre de sécurité, il n'y a plus rien : pas de bar, pas de salon, rien du tout. Ah, si, « le Salon des Étoiles » : l'espace réservé aux députés européens. Je jette un œil : c'est juste une autre salle d'embarquement, tout aussi dépourvue de confort que celle où s'assoit le commun des mortels. Il est manifeste que ce n'est pas avec ça qu'on va convaincre les élites européennes de rester à Strasbourg.

Le truc que je découvre, en atterrissant à Roissy, c'est que le vol de Strasbourg arrive au nouveau terminal 2G, comme les charters qui viennent de Phuket et de Marrakech. Encore une façon de saborder le siège du Parlement européen à Strasbourg : le complot est d'ampleur. L'avion se pose devant un bâtiment. Comme à l'aéroport de Marmande – je dis ça, je ne sais pas s'il y en a un, mais j'imagine – je traverse la piste à pied, j'arrive dans un bâtiment propre et sans charme, apparemment construit selon les préconisations de la directive européenne du 22 décembre 1993 sur la protection des animaux au moment de leur mise à mort. Ça ressemble à un abattoir high-tech : c'est blanc, cubique et métallique, conçu pour être nettoyé au jet d'eau. Je traverse un dédale de couloirs immaculés.

Au bout de quelques minutes, j'arrive dans le hall principal du terminal. Je suis les indications « correspondances », et je me retrouve dehors, au milieu de nulle part. Ça évoque un peu une aire d'autoroute en Auvergne : c'est vert, venteux et étrange. Il y a deux bus de tourisme garés, cinq taxis en attente et, dans l'herbe, un lapin qui me regarde fixement en bougeant son nez super vite ; je me demande comment il fait ça, et pourquoi. J'ai une belle vue sur des prés qui ondoient sous la brise. Je suis là comme un imbécile, ma valise à la main, et il n'y a pas l'ombre d'un aéroport ou d'un avion en vue.

Passé le choc que me procure ce contact inattendu avec le périurbain rural dans ce qu'il a de plus angoissant, je comprends avec dépit qu'il faut prendre la navette N2, dont il est dit qu'elle est gratuite (merci), pour rejoindre le reste de l'aéroport. Dans un abribus qui n'abrite de rien du tout, j'attends la navette dix minutes. Le vent glacé a un effet radical sur mon cortex : je deviens subitement intelligent, ce qui me fait relativiser les avantages de l'avion, et me dire qu'il devait probablement y avoir un TGV

Strasbourg-CDG bien plus rapide. Arrive la navette.

Une fois à bord, une voix électronique, dont on dirait qu'elle a été passée au vocodeur qu'on utilise pour fabriquer la dance-music allemande, dit en diverses langues que la navette N2 ne dessert plus que le terminal 2F ; si l'on veut aller ailleurs, il faut changer là-bas, pour prendre la navette N1. Le chauffeur fait la course avec une autre navette sous les interminables ponts et tunnels qui mènent au terminal F ; c'est amusant. Je m'interroge sur les conséquences d'un choc du bus contre l'un des piliers en béton qui défilent à toute vitesse devant moi, attendu que je suis debout dans un environnement fait uniquement de tubes en métal et de vitres bien solides. Je me dis que, tant qu'à mourir, je préférerais que ce soit dans un crash aérien qu'à la manière de Lady Di ; c'est plus classe et mieux indemnisé.

Bon, ça y est, je suis au terminal 2F. Là, machinalement, je cherche mon vol pour Bruxelles. Puis je me souviens que c'est un avion qui roule, un TGV, en somme. C'est pour ça que je n'ai pas de carte d'embarquement pour cette section du vol ! Ça me semblait bizarre. À aucun moment, quand j'ai acheté mon billet ou quand je me suis enregistré sur le site d'Air France, on ne m'a expliqué ce qu'il fallait faire pour prendre ce train, ni même indiqué que j'allais en prendre un. On imagine la déception des gens pour lesquels ça devait être un baptême de l'air... Si le voyageur n'a pas déjà perdu une heure une fois précédente à comprendre la procédure, son train est parti bien avant qu'il ne découvre où il faut le prendre et avec quelle sorte de billet.

D'expérience, je sais que ce n'est pas la peine de me renseigner à un comptoir Air France : sinon, je vais encore passer pour un original qui veut prendre un TGV avec un billet d'avion. L'hôtesse va me parler lentement et gentiment, avec un air un peu attendri, et m'expliquer avec sa diction parfaite qu'Air France est une compagnie aérienne et que les TGV, c'est la SNCF. Alors je vais directement à la gare TGV. Là, je me dis qu'il ne faisait pas si froid que ça à l'arrêt de bus du terminal 2G. Le hall de gare est grand comme trois cathédrales, et il y règne une ambiance polaire. La verrière doit susciter un effet de serre inversé ; concrètement, il fait plus froid dedans que dehors. Les pingouins du zoo de Vincennes adoreraient, mais les voyageurs ont l'air contrariés, surtout ceux qui arrivent des tropiques, avec sac à dos, pantacourt et chapeau de paille.

Je sais, parce que j'en ai déjà fait les frais, que ça ne sert à rien non plus de faire la queue au guichet de la SNCF : c'est leur train, mais pas leur billet, et ils ne sont au courant de rien. Ce n'est pas davantage la peine d'aller chez Air TGV : ils organisent des vols dans des trains, mais pas pour Air France, qui a son propre système. La dernière fois, j'ai fini par découvrir que des gens d'Air France dressent un comptoir mobile dans le hall, une demi-heure avant le départ. Là, je ne le vois pas. Je cherche donc, en essayant de me donner une contenance, un comptoir Air France. J'ai l'air aussi à l'aise qu'Édouard Balladur inaugurant le salon du piercing. Je musarde dans ce hall immense, ma valise à la main, à la recherche d'un sigle de la compagnie.

Au bout de cinq minutes, je découvre, dans un recoin, entre le Relais H et le local à poubelles, un petit comptoir Air France spécialisé dans la desserte de Bruxelles. Un gentil monsieur, qui a dû faire une grosse boulette pour être affecté à ce poste de choix, me donne ma carte d'embarquement – où ils ont pris le soin d'apposer un tampon rouge « TGV » pour éviter toute méprise. Je suis content d'avoir trouvé le préposé et triste de le savoir exilé dans la petite Sibérie de Roissy, alors je discute un peu avec lui. Au cours de nos échanges, il me précise gentiment qu'il ne s'agit pas d'un Thalys mais d'un TGV, ce qui signifie, en langage clair, qu'il n'y aura ni wifi ni repas, et que le train sera sale. Je demande où je peux me mettre à l'abri du froid en attendant le train : il me dit qu'il y a un *lounge* de l'autre côté du hall. Enfin une bonne nouvelle !

Bon, ça n'a rien à voir avec les salons 'grands voyageurs' que la SNCF met à disposition de ses meilleurs clients dans les grandes gares. En fait de *lounge*, c'est une salle d'attente banale, à peine moins glacée que

le hall, remplie de gens mal réveillés ou franchement endormis, pas plus propres que la salle, avec de grosses valises sous les yeux et d'autres à côté d'eux. Certains ont l'air d'être là depuis quelques jours : ça doit être des étrangers qui cherchent à comprendre l'histoire de l'avion sur rails. Ça a dû les plonger dans des abîmes perplexité et déclencher chez eux un choc nerveux. Une partie des SDF du forum des Halles sont probablement des touristes qui ont perdu la raison à force de chercher comment prendre le vol CDG-Bruxelles.

Sur la plate-forme, il faut encore saisir qu'il y a deux TGV, nez à nez, que l'un s'arrête à Lille et l'autre continue vers Bruxelles, et qu'une partie seulement du second, qui se situe bien entendu tout à l'autre bout de la portion du quai où je me trouve, accueille les voyageurs d'Air France. Je croise des autres passagers du vol de Strasbourg, aussi renfrognés que moi, et les regards gris de touristes qui semblent avoir perdu l'espoir de voir un jour le Manneken Pis ou le Berlaymont.

Arrivé à ma place dans le TGV, un cadre Allemand trentenaire, portant des chaussures à la mode de Francfort, croisement de poulaines et de bébés crocodiles, m'explique qu'il s'est installé là pour la prise de courant, qu'il a sa place ailleurs dans le wagon, et qu'il m'invite à procéder à un échange. Je le regarde d'un œil fixe, sans rien dire, sans rien faire. Un mélange entre le lapin du terminal 2G (mais sans bouger le nez) et Lino Ventura comprenant que le type qu'il vient de trouver dans son lit en compagnie de sa femme, a aussi bu son cognac, fumé ses cigares et utilisé ses pantoufles. Je reste mutique, mais je montre ostensiblement, par des effets de respiration très étudiés et une crispation des muscles maxillaires, que je fais des efforts démesurés pour garder mon calme. Le type se dit que ce n'est pas mon jour et part en maugréant. À ce moment précis, je nourris des pensées qui insultent mes convictions pro-européens et soixante ans d'amitié franco-allemande. Je peux enfin m'asseoir pour raconter ma petite histoire à mon ordinateur. Au premier jet, je mets plein d'adjectifs et d'adverbes qui soulagent ; je les enlèverai à la relecture.

## Quand Air France soigne ses clients

« Mesdames et Messieurs, le vol Air France pour Nantes et Bruxelles est prêt pour l'embarquement. Veuillez présenter votre carte d'embarquement. Nous vous informons que les passagers voyageant en business class, les abonnés et les voyageurs Flying Blue Elite, Elite Plus et Petroleum Club peuvent embarquer à leur convenance ».

J'esquisse un sourire de satisfaction : chez Air France on a enfin compris qu'il fallait choyer un peu ses meilleurs clients, même sur les vols intérieurs. Toutes les autres compagnies le font depuis longtemps, les laissent embarquer tout au début, ou tout à la fin, à leur guise, les font passer par une file à part, avec panneau doré, tapis spécial et cordon rouge. Des hôtesses, plus jolies que celles de la classe éco, les saluent par leur nom, qu'elles déchiffrent discrètement quand ils tendent leur carte d'embarquement. Ils se sentent choyés, respectés, importants. Ils évoluent dans un monde de gens de qualité : des commerciaux de chez Areva, des banquiers, des membres du Rotary club, des footballeurs, des conseillers politiques de régimes en voie de démocratisation, des héritiers, leurs avocats, des ex de footballeurs, des dentistes, des vendeurs d'automobiles, des élus, des joueurs de poker professionnels...

Après, je réfléchis un peu. D'abord, il n'y a pas de business class dans le coucou qui nous emmène de Bordeaux à Nantes, puis à Bruxelles. Ensuite, l'embarquement se fait en vrac, et non pas par paquets de rangées : tout le monde vient quand il veut. Donc, ce que la dame vient de dire n'a aucun sens, d'autant qu'il n'y a qu'une seule dame et qu'une seule file, et même pas un petit panneau désignant le chemin réservé aux happy few.

Misère ! Air France essaie de faire croire à ses clients les plus inconditionnels qu'ils seraient privilégiés en quelque façon. Mais moi, ce que je veux, c'est accéder au salon des Vignobles !

## Allez, Hop !

J'ai testé aujourd'hui la nouvelle compagnie aérienne *low cost* d'Air France, spécialisée dans les vols régionaux. Elle ne s'appelle plus Régional, ni Britair, ni même Airlinair, mais 'Hop !' Oui : Hop ! Quelle trouvaille !

Quand on cherche 'hop' sur internet, on tombe sur un lagon islandais, situé près de Blönduós au Húnafljörður - j'avoue que je ne le connaissais pas, et que je ne savais pas qu'il y avait des lettres aussi rigolotes dans l'alphabet islandais. C'est aussi le nom d'une colonie viking, et de deux films, un belge et un américain. Ça fait inévitablement penser au trip-hop, au hip-hop, au Lindy Hop – l'autre nom du Jitterbug. C'est également, paraît-il, un langage informatique. Moi, ça me fait penser au 'glop' / 'pas glop' de Pifou, le personnage taiseux de Pif Gadget. Je reconnais que 'hop' ce n'est pas 'glop', mais quand même.

Ça me rappelle aussi ma jeunesse en Alsace, et les 'hop !' qui y ponctuent les activités de la vie quotidienne. Là, je ne joue pas sur les mots, c'est bien 'hop', avec un gros point d'exclamation. En Alsace, on aime être à l'heure, autant qu'en Suisse, mais en se dépêchant – parce que c'est vraiment trop facile d'être à l'heure quand on fait les choses au rythme suisse. 'Hop !' est le mot qui permet d'y arriver. Il doit y avoir des régions du monde où il n'y a pas d'équivalent linguistique, et c'est pour ça que tout le monde y est sempiternellement en retard. En Alsace, pas. On use et on abuse du hop !, surtout pour presser les gamins et leur apprendre la ponctualité dès leur plus jeune âge : « Allez, hop ! Mange ta tartine de munster ! Hop ! Maintenant tu mets tes chaussures, hop !, on va être en retard à l'école. Allez, hop ! Hop ! »

Ce 'hop !' est un souvenir doublement désagréable. L'injonction est d'abord stressante, abrutissante, usante : elle ravale l'enfant au statut d'un animal de bât qu'on houspille pour le faire avancer. Ce 'hop !' est ensuite laid : l'expression ne ressemble à rien (surtout avec l'accent alsacien), et évoque davantage le borborygme d'un Neandertal que le langage articulé.

On objectera qu'il y a aussi en Alsace le 'hop là !', plus gracieux, jovial et sympathique. C'est l'interjection qui ponctue le travail bien fait, la chose réussie, la satisfaction éprouvée. On dit 'hop là !' quand on arrive à fermer le coffre de sa voiture après y avoir enfourné tous les bagages le jour du départ en vacances pour Rimini. 'Hop là !', c'est l'encouragement qu'on adresse au gamin qui grimpe pour la première fois tout en haut du toboggan. Un 'hop là !' accompagne l'ouverture d'un Kaefferkopf de 1968, lorsqu'on réussit à ne pas émietter le bouchon. Le 'hop là !' exprime la satisfaction d'être arrivé pile à l'heure, malgré un trajet compliqué, après avoir dit 'hop !' à tout le monde pour y parvenir. 'Hop là !' c'est plus mignon, plus patelin, moins intrusif que 'hop !'. Mais, voilà, la nouvelle filiale d'Air France s'appelle 'Hop !' et pas 'Hop là !'.

Bref, je n'aime pas 'Hop !' et je préférerais la sonorité un peu surannée et snob d' 'Air France'. 'Hop !', c'est la trouvaille faussement branchée et prétendument jeune d'un publicitaire quinquagénaire dépressif et largué, qui pense qu'il suffit d'avoir un catogan, des baskets et une boucle d'oreille pour être dans le vent. Hop ! est aussi raté que le nom des services destinés aux jeunes dans les banques de vieux, que les campagnes de sensibilisation des ados au développement durable orchestrées par les conseils généraux, ou que le nom de la radio des jeunes de Radio France (Le Mouv'). Hop ! est aussi frais et décalé que Frigide Barjot conduisant une manifestation de membres de Civitas et de l'Opus Dei réunis. En résumé, c'est un

ripolynage malheureux, qui transforme trois compagnies mal nées (Régional Air, Britair et Airlinair), à l'image vieillotte et incertaine, en une compagnie irrémédiablement ringarde.

Le concept de Hop !, façon Air France, est simple : on fusionne les trois ex-sous-traitants sans rien changer, et on dégrade pour une partie des clients le service en supprimant toute une série d'avantages qui étaient précédemment inclus dans le prix du billet (le fait d'enregistrer une valise, de bénéficier de miles, de pouvoir modifier ses dates de voyage...) en échange de... rien du tout. Les tarifs restent assez similaires, pas plus *low cost* qu'auparavant, et il est toujours possible d'accéder à ces services, jugés aujourd'hui extravagants, contre des suppléments ou l'achat d'un billet plus coûteux.

Avant, les tarifs d'Air France étaient énigmatiques : on ne savait jamais pourquoi on payait tel prix, mais on se doutait qu'il y avait une logique de marché là derrière, un ajustement de l'offre et de la demande, des logiciels d'optimisation du remplissage des avions écrits par des mathématiciens géniaux. Maintenant, les tarifs sont juste devenus incompréhensibles : il y en a de toutes sortes, avec des appellations aussi faussement branchées que le nom de la compagnie (Basic, Basic plus, Maxi Flex...), liés à diverses formules abscones. Le tout est synthétisé dans un tableau qui évoque ceux qu'utilisent les loueurs de voitures pour imposer aux clients des packs d'assurance aussi dispendieux qu'inutiles. Personne n'y comprend rien, et c'est fait pour.

Comme je n'ai pas acheté mon billet moi-même, j'ai craint que la personne en charge de le faire ne prenne le tarif le plus bas. Je ne savais pas exactement pourquoi, mais je redoutais de n'avoir pas de place assise dans l'avion ou de devoir en descendre en cas de surcharge. Puis j'ai découvert que le tarif Basic, le plus économique, n'est accessible que sur le site internet de Hop ! Si l'on passe par le site d'Air France ou par une agence de voyages, on y échappe. J'ai été rassuré. Avec mon billet semi-éco, j'aurai droit à un siège, c'est sûr, et je pourrai très probablement utiliser les toilettes de l'avion.

Le personnel reste du personnel Air France. Ils ressemblent tous à des Hubots (les androïdes de la série télé suédoise 'Real Humans'), ont de petits sourires crispés et ne savent pas se dépêcher ou faire deux choses à la fois – comme répondre à une question et vérifier un billet. Ça me rappelle mes premiers jobs d'été, dans un bureau d'une organisation publique de recherche dont je tairai le nom. Mes collègues m'avaient prié, poliment mais fermement, de bien vouloir interrompre mon travail et poser mon stylo quand on parlait de la cantine, de la mauvaise haleine du chef ou des déboires sentimentaux et médicaux de Chantal Nobel. J'avais expliqué que je pouvais très bien travailler en parlant, mais on m'avait indiqué, avec un agacement manifeste, que c'était comme ça qu'on avait toujours fait dans ce service, et qu'on n'avait pas besoin de petits cons comme moi pour gâcher le métier. J'avais donc appris à ne faire qu'une chose à la fois, sans me hâter, comme on le fait chez Air France.

En somme, le personnel de Hop ! a peu à voir avec celui des vraies compagnies *low cost*. Les agents de celles-ci ne sont ni gracieux, ni bien mis, ni souriants, et n'ont aucune éducation. Ils sont parfois en surpoids, ne savent pas faire un nœud de cravate ou un chignon, ont des tatouages et même parfois de vilains problèmes de peau – ce qui est un motif de licenciement chez Air France. En revanche, ils travaillent avec tant d'énergie et de précipitation qu'on a en permanence, y compris au sol, le sentiment qu'ils se préparent au crash de l'appareil. Je ne dis pas que c'est mieux : c'est clairement une régression sociale pour les personnels. En outre, ils traitent les passagers comme du bétail. Mais c'est le mode de fonctionnement qui permet au vol d'être moins cher que le bus qui amène les passagers à l'aéroport.

Les employés de chez Hop ! n'ont clairement pas la même conception des choses. 'Hop !' n'est pas leur mot d'ordre quand il s'agit de travailler, même pour ceux qui sont nés en Alsace. D'ailleurs, personne ne s'est jamais soucié de faire partir ou arriver un avion à l'heure chez Air France. On ne s'abaisse pas à des préoccupations aussi communes, et on fait une moue dégoûtée quand quelqu'un évoque la sonnerie de trompette qui retentit dans la cabine à chaque fois qu'un avion de chez Ryanair atterrit à l'heure – soit dans

plus de 90 % des cas. On n'aime pas Ryanair chez Air France et chez Hop !, notamment parce que le patron de cette compagnie a osé dire que HOP voulait dire « High Ordinary Prices ». C'est méchant. Chez Hop !, comme chez Air France, on ne se dépêche pas : la précipitation est l'apanage des mauvaises compagnies, qui ont des choses à se faire pardonner. Chez Air France on part quand tout le monde est prêt, et on arrive quand on arrive, et on se fiche éperdument des obligations des passagers. Il doit y avoir un système d'heures complémentaires bonifiées qui incite le personnel à ne pas s'alarmer des retards, ou du moins à s'en consoler.

Si 'Hop !' n'est pas un mot d'ordre pour le personnel, ça pourrait être une injonction subliminale au passager : on le prierait de se dépêcher de montrer sa carte d'embarquement, de ranger ses effets dans les coffres à bagage, de prendre sa place dans l'avion et débarquer à l'arrivée, afin que le vol soit à l'heure. Comme on le fait dans les autres compagnies à bas coûts. Mais non, il n'y a rien de tel chez Hop !

C'est d'ailleurs logique : il ne peut pas y avoir de 'hop !' qui vaille dans une compagnie où les hôtesses arborent des chignons de danseuse étoile et des talons de dix centimètres, les stewards des gourmets en or d'une demi-livre et des dents en céramique, et les commandants des brushings à 150 euros, sur des implants capillaires estampillés Cahuzac. Chez Hop ! on évolue toujours dans le monde feutré et artificiel d'Air France. La seule différence, c'est que ce personnel de qualité ne doit plus rien aux passagers, puisque Hop ! est une compagnie *low cost*. Ils se contentent d'être charmants entre eux.

Dans les faits, méchanceté gratuite mise à part, rien n'a changé. Chez Hop !, comme chez Air France, hôtesses et stewards restent souriants et polis, continuent de distribuer boissons et gâteaux secs avec calme et précision, et demeurent tous incapables de dire les quelques mots de bienvenue sans lire le manuel. Je croise certains membres d'équipage depuis des années, et ils ne sont toujours pas en mesure de dire « Bienvenus à bord de ce vol à destination de Nantes et Bruxelles. Vos bagages à main... etc. » sans consulter leur petit classeur. Ne parlons pas de la version anglaise, dite dans une langue que seuls parlent et comprennent les personnels d'Air France et de ses filiales.

Cette incapacité à se souvenir des messages d'accueil est vraiment étonnante. C'est un peu comme si, lorsqu'un client arrivait à la caisse d'un supermarché, la préposée sortait une feuille plastifiée pour chercher la consigne ad hoc : '1. Dites 'Bonjour' au client en souriant et demandez-lui s'il a la carte du magasin'. « Ah..., voilà, j'y suis : Bonjour ! Vous avez la carte du magasin ? »

J'imagine la scène en cas d'incident grave chez Air France : « Anne-Marie, peux-tu me passer le manuel si tu veux bien ? Je ne voudrais pas me tromper dans la procédure d'amerrissage... Je ne suis plus sûr, mais il n'y avait pas une histoire de masque et de tuba ? Ou c'était des palmes ? Non ? Tu es sûre ? Seulement des gilets ?... Plaît-il ? Oui, oui, Monsieur, j'ai vu que l'eau entrainait par les aérateurs, ne vous inquiétez pas, je vais chercher des serviettes en papier pour éponger tout ça ».

À leur décharge, il est vrai qu'il faut penser à remplacer « Air France, membre de Flying Blue » par « Hop !, membre de Flying Blue » dans le message d'accueil. Pas évident pour des gens qui affectionnent une certaine routine. Quelques mois après la création de la compagnie, ils se trompent d'ailleurs encore une fois sur trois. En outre, la prononciation de Hop ! pose quelques problèmes. Les avis divergent : 'h' aspiré ou muet, 'o' fermé ou ouvert, 'p' qui claque ou suivi d'un 'e' provençal. On a droit à tout : des 'heupe', 'ope', 'hôm', 'aupeu'... Sans parler de la version anglaise. On sent une certaine réticence, mais il est vrai qu'on a connu des sociétés plus aptes au changement qu'Air France, et qu'il faudra au personnel le temps de suivre un séminaire de formation sur le sujet à Courchevel ou Porquerolles.

Le changement le plus visible, avec Hop !, outre la grille tarifaire incompréhensible, le foulard des hôtesses (rouge plutôt que bleu clair) et le petit bonbon final, c'est le passage des avions à la cabine de peinture. On les y a mis aux couleurs de la nouvelle compagnie, affublés d'un gros 'Hop !' rouge, avec le point

d'exclamation de travers, répliqué en format géant sur la queue de l'appareil. Il paraît que c'est fait exprès. Si ça se trouve, les peintres se sont trompés en mettant les pochoirs, et le concept a été inventé a posteriori, pour éviter de refaire tous les points d'exclamation. Mais je ne peux pas être affirmatif. De nos jours, les créatifs et les publicitaires sont en effet capables des trucs les plus dingues. Comme le disait, admirative, une amie qui avait étudié le marketing, « ce sont des gens qui ont vraiment une idée à la minute ». Telle que faire passer la couleur des enseignes de Mc Do du rouge au vert, rebaptiser Twix les Raider ou mettre le point d'exclamation de Hop ! de guingois. Les publicitaires, ce sont des gars qui veulent changer le monde ! Donc, on peut raisonnablement penser que le graphisme iconoclaste du point d'exclamation n'est pas le résultat d'une erreur des peintres, mais de la créativité débridée des concepteurs de la marque Hop ! Ils ont probablement travaillé sous l'influence d'une cocaïne pas assez coupée pour avoir des idées aussi radicales.

À tout prendre, j'aurais préféré que la compagnie investisse dans une bonne révision des appareils, plutôt que dans la peinture et le point d'exclamation à 45°. Étant donné que l'équilibre financier de la compagnie n'est pas prévu avant 2015, pour un lancement début 2013, je me dis qu'ils ne vont pas avoir des masses d'argent à consacrer à l'entretien des avions d'ici là... Mais, dans le contexte actuel, les lois du marketing priment certainement sur celles de la sécurité aérienne. Ceci dit, comme Air France a franchement la poisse en la matière (11 crashes répertoriés, record mondial, toutes compagnies confondues, contre 3 à la Lufthansa et 1 à Swissair), ce changement de nom mettra peut-être les passagers à l'abri du pépin fatal.

Je reconnais que la peinture neuve fera peu pour amortir la chute de l'appareil, mais elle trompera peut-être la Grande Faucheuse : à la lecture du nom de la compagnie, elle va se dire que l'avion est kazakh, moldave ou franc-comtois, avoir pitié, et choisir de diriger le vol de hérons cendrés dans les réacteurs d'un appareil d'une autre compagnie. En l'occurrence, notre avion d'aujourd'hui était encore aux couleurs de Regional et d'Air France, ce qui fait que je n'ai pas pu bénéficier de cet avantage. Mais on ne s'est pas écrasés pour autant, alors je ne me plains pas.

Bon, allez hop, je me suis assez moqué. Il faut le reconnaître, la signification du nom de la compagnie réside a priori dans son slogan : « Faire un saut d'une région à l'autre ! » L'avion, hop !, saute d'une région à l'autre. C'est rudement bien trouvé ça ! Les publicitaires français n'avaient pas eu une idée aussi sensationnelle depuis « Mammouth écrase les prix », même si dans le cas de hop !, il n'y a pas de contrepèterie.

En vérité, mais je crains de leur faire de la peine en le disant aussi brutalement, les huiles de chez Air France se sont faites avoir : la compagnie a payé une fortune un nom et un slogan qui ont été bêtement pompés chez KLM. Donc au sein même du groupe, ce qui présente l'avantage de limiter les risques de procès. La filiale régionale de KLM s'appelle en effet Cityhopper : l'idée, ici aussi, c'est que les avions sautent d'une ville à l'autre. Ça a l'air un peu nul comme ça, mais au moins il y a la référence à la sauterelle (grasshopper), qui rendait le concept plus explicite. Les créatifs de chez KLM s'étaient vraiment surpassés pour trouver ça, au début des années 1990. Mais ils n'ont aucun mérite : à Amsterdam on trouve de la cocaïne pas coupée du tout.

### **'Now, seat back and relax'**

Voyager avec Ryanair, c'est le parcours du combattant. J'ai essayé Rome-Bordeaux.

D'abord, c'est une succession de queues : une heure pour enregistrer les bagages ; une demi-heure pour passer la sécurité ; l'autre moitié pour embarquer. Le tout dans des locaux beaucoup trop petits pour



accueillir tant de monde, dans une grande confusion et avec beaucoup de passagers anxieux de rater leur vol parce qu'ils n'ont jamais pris l'avion, qu'ils ne comprennent rien à l'organisation ou qu'ils n'avaient pas prévu des files aussi longues.

Puis, c'est le grand rush, façon ouverture des soldes chez Harrods, pour avoir une place dans l'avion et une autre pour sa valise dans les coffres à bagages.

Une fois assis, pas question de se reposer. Le personnel est chargé de vendre aux passagers, successivement : des billets de loterie, des boissons, des sandwiches et des snacks (deux passages, au début et à la fin du vol), des repas chauds (on prie pour que personne ne prenne à côté de soi les lasagnes ou le cheeseburger à 10 h 30 du matin), des cigarettes électroniques, des abonnements téléphoniques et, finalement, des produits en duty free.

Moyennant quoi, entre chaque annonce expliquant ce qu'il y a à acheter et quelles sont les promotions en cours (« le mascara à 22 euros au lieu de 36 » « les deux paquets de 7 cartes à gratter à 10 euros au lieu de 20 ») et les nouveautés (« les frites, les nuggets de poulet et les pâtes à la ratatouille » - authentique), prononcée en 3 trois langues et au volume maximal permis par la sono de l'avion, on nous intime l'ordre de « *seat back and relax* ». Une bonne dizaine de fois en 90 minutes. J'avoue que j'ai pas bien réussi à me relaxer, malgré mes efforts pour respecter les consignes.

À l'arrivée à Bordeaux, ce n'est pas mieux : il faut se battre pour entrer dans l'infâme terminal Billi, y récupérer sa valise, y chercher (en vain) des toilettes, et en ressortir. Les passagers se relaxeront et se soulageront chez eux.

On m'objectera que Ryanair ce n'est pas cher. Voire. En période de vacances, c'est 230 euros le Bordeaux-Rome, avec toutes sortes de suppléments auxquels il est difficile de couper. Le paiement par carte visa pour commencer, à moins de souscrire à une carte Visa Ryanair rien que pour y échapper.

Le bagage enregistré ensuite, puisque Ryanair n'autorise que les bagages à main minuscules – 20 cm d'épaisseur – de manière à pouvoir forcer un maximum de passagers à acheter le droit d'enregistrer une valise, pour 30 ou 40 euros par trajet selon le poids. Ces normes restrictives visent aussi à obliger certains voyageurs à enregistrer leur bagage au moment du passage en salle d'embarquement, contre la modique somme de 60 euros le trajet simple. Avant d'accéder à l'avion, il y a un gabarit en métal et des hôtesses qui demandent à chaque passager de tester son bagage à main. Beaucoup n'ont pas fait attention aux dimensions de la valise de cabine selon Ryanair, qui n'ont rien à voir avec les normes généralement en vigueur. D'autres ont le malheur d'avoir en plus de leur valise un sac-à-main, un appareil photo ou des achats de duty free. On leur explique alors sans ménagement qu'il faut que tout entre dans leur bagage unique ou qu'ils retournent au comptoir d'embarquement pour le mettre en soute. Le personnel regarde cruellement les infortunés qui se démènent à quatre pattes pour essayer de faire entrer leurs affaires dans une valise manifestement trop petite, en espérant que quelqu'un leur dira que ça n'est pas grave. Mais personne n'aura pitié d'eux : on est chez Ryanair, pas chez les compagnons d'Emmaüs.

Si l'on va un peu vite en achetant son billet sur internet et que l'on oublie de décocher certaines cases minuscules, on se retrouve aussi avec un forfait Ryanairphone, deux assurances annulation (dont une contre les pluies de comètes, mais aucune contre la grippe), une valise cabine aux normes Ryanair (livrée gratuitement), un supplément pour transporter des skis ou une planche à voile, un autre pour la « file prioritaire » (qui n'existe que dans l'esprit des concepteurs du site), un autre encore pour le siège réservé (sur lequel un gars super-énervé sera installé, de sorte que vous irez prendre sagement le siège à côté des toilettes), une voiture de location et une chambre à l'hôtel Ibis du lieu de destination.

D'une certaine manière, le vol est la partie la moins stressante d'un voyage avec Ryanair, malgré tous les désagréments qui sont infligés aux passagers une fois à bord. Quand ils sont enfin installés dans l'avion,

après avoir passé avec succès les multiples épreuves imposées par la compagnie (achat du billet sur un site truffé de pièges, impression de la carte d'embarquement sur un autre site incompréhensible, enregistrement des bagages, test du bagage à main, contrôle houleux des billets, obtention d'un siège dans la bousculade généralisée) ils se disent qu'ils peuvent enfin *seat back and relax*.

## Des portables, des flingues et des bonnes manières

Il est amusant – façon de parler – de voir comment les nuisibles semblent parfois conspirer pour gâcher la journée la plus ordinaire.

Aujourd'hui, je voyage de Bordeaux à Bruxelles. La routine.

Arrivé à l'aéroport de Mérignac, je me trouve coincé dans la file d'attente au contrôle des bagages, en raison de l'effet combiné du refus des agents de sécurité d'ouvrir un deuxième point de passage, alors qu'ils sont une bonne douzaine à deviser lugubrement, et de l'imprévoyance d'un groupe de retraitées au brushing lagardien, dont les bagages de cabine ressemblent à des sacs de VRP en produits cosmétiques. En conséquence de quoi, elles sont obligées de tout déballer pour essayer de faire entrer en ronchonnant une multitude de tubes, vaporisateurs, flacons et autres contenants dans un unique sachet transparent, et de se résoudre à jeter tous les coûteux produits dont la contenance dépasse les 100 ml réglementaires. Tout cela dure une éternité.

C'est le moment que choisit le service après-vente de Sony pour me rappeler. Je les avais contactés il y a quinze jours pour leur signaler une énième panne de mon ordinateur. Depuis, ils n'avaient pu lancer la procédure de réparation en raison « de problèmes informatiques ». C'est authentique. La dame qui me rappelle m'annonce fièrement que les difficultés sont enfin surmontées, et que la réparation va pouvoir être programmée. Elle me demande pour cela d'épeler, pour la troisième fois en quinze jours, et pour la dixième fois en deux ans, mon adresse e-mail, mes numéros de téléphone, mon adresse professionnelle et mon adresse personnelle. C'est à croire qu'ils n'ont pas d'ordinateurs chez Sony, ou qu'il s'agit d'ordinateurs Sony, aussi peu fiables que le mien. Je lui explique que je déciderai de l'endroit où la réparation aura lieu quand le réparateur m'appellera enfin – ce qui, d'expérience, peut prendre une bonne semaine de plus –, que je me lasse de leur redonner éternellement mes coordonnées, et que je vais donc mettre un terme à la conversation. Ce que je fais. On verra bien.

Dix minutes plus tard, quand vient enfin mon tour de passer sous le portique, une préposée au physique de Lino Ventura, probablement formée à la prison de Rikers, côté détenues, m'apostrophe méchamment parce que mes chaussures ont fait sonner la machine :

- Vous ressortez et vous enlevez vos chaussures !

Surpris, j'obtempère. Je repasse sous le portique, me déchausse, mets mes souliers sur le tapis et refais un passage sans sonner. La fille me regarde comme Poutine dévisagerait un militant de la cause LGTB interrompant la cérémonie de clôture des jeux olympiques de Sotchi.

Je me lâche :

- Vous pourriez dire les choses aimablement, ça serait tout aussi efficace.

Elle ne répond pas et me regarde comme un étron. Son binôme, dont le regard évoque celui de Jean Lefebvre après un solide pot de départ à la retraite, s'adresse à moi, très aimablement lui aussi :

- Ma collègue a été polie... Elle a dit « siouplaît », alors hein...

- Je n'ai pas entendu la formule de politesse, mais admettons. Ceci étant, je ne vois pas l'utilité d'employer l'impératif. Je ne suis pas un détenu, mais un passager, qui paie chèrement vos services. Pas la peine de m'aboyer des ordres.

Le troisième préposé, celui qui vérifie les bagages, la cinquantaine, tête de candidat du FN aux municipales (fin de liste), se mêle alors à la conversation, aussi souriant que ses deux collègues :

- Mais on est très polis...

- Écoutez, je prends l'avion presque chaque semaine depuis des années, et je ne connais aucun aéroport où le personnel de sécurité soit aussi antipathique qu'à Bordeaux. Il ne faut pas croire que c'est comme ça partout.

- Et comment ça s'expliquerait selon vous ?

- Ça doit être un problème de formation et de gestion des ressources humaines. Visiblement, personne ne vous a jamais expliqué que les passagers sont en droit d'être traités poliment tant qu'ils n'ont rien fait de mal. Dans les autres aéroports, on forme certainement les gens à ça, à être un minimum avenants, et à ne pas se prendre pour une cellule antiterroriste à chaque fois que des chaussures font sonner un portique.

- Vous êtes mal placé pour nous donner des leçons de politesse !

- Parce que... ?

- Parce que tout à l'heure, hein, dans la file, j'ai bien vu que vous avez téléphoné... Et ça c'est pas poli de téléphoner dans la file !

Il m'assène cela, triomphant, sous les regards toujours mornes de ses collègues.

Là, j'ai subitement compris l'intérêt de la limitation drastique, en France, du droit de porter une arme à feu. Si j'avais été équipé, j'aurais probablement flanqué un pruneau dans chaque genou de l'agent de sécurité. Ou, au moins, comme dans un western-spaghetti, j'aurais abouché mon pétard chromé aux narines du disciple de Nadine de Rothschild pour qu'il cesse sans délai son enseignement matutinal des bonnes manières.

Comme j'étais trop énervé pour continuer la discussion, et que j'en avais assez entendu, sitôt après avoir remis mes chaussures, je me suis fendu d'un sobre et sonore « connard » à l'adresse de l'arbitre des élégances aéroportuaires, du déontologue de l'usage du portable dans les files, du prescripteur des comportements appropriés à proximité de la fine-fleur des recalés de la police municipale.

Puis je m'en suis allé, priant pour n'avoir rien oublié au point de contrôle et louant le législateur français pour avoir fait de sorte que les agents de sécurité des aéroports n'aient pas d'armes eux non plus. Parce que l'apôtre du savoir-vivre téléphonique, la matonne atrabilaire et leur compère cirrhotique n'ont pas eu l'air d'apprécier mon soudain accès de familiarité.

## Une grève jubilatoire

Embarquement du vol Bordeaux-Bruxelles. Une dame dans la file devant moi, brushing argenté, tailleur, faux airs de Christine Lagarde, refuse tout net de mettre son sac de voyage en soute. L'avion est un petit Embraer 135, dont les coffres à bagages sont minuscules : la procédure normale est de laisser son bagage au pied de l'avion, dans lequel on embarque par un simple escalier depuis le tarmac, et de le récupérer à l'arrivée au même endroit. Pour le distinguer des bagages enregistrés, on lui met une jolie étiquette verte.

La dame, elle, veut garder son sac avec elle et ne comprend pas le principe de l'étiquette verte. Elle fait tout un foin et des insinuations déplaisantes sur les capacités cognitives des bagagistes. Elle finit néanmoins par comprendre que c'est elle qui a un problème de compréhension, que sa valise ne peut pas entrer dans les coffres ni sous un siège, que les préposés ne sont pas très impressionnés par ses protestations, et qu'elle récupérera son bagage tout de suite à la sortie de l'avion, sans avoir à l'attendre sur le tourniquet. Elle accepte donc, de mauvaise grâce, de le laisser.

Quand j'arrive dans l'appareil, cette dame est assise à ma place, en train de lire son journal.

Moi, mielleux, tout sourire :

- Excusez-moi Madame, mais il me semble que vous êtes assise à ma place...

Elle, me répond, indifférente mais encore agacée par l'épisode de la valise, presque sans lever le nez de son journal, à la manière de Valérie Trierweiler parlant à sa manucure :

- Oui, j'ai la 11F. Prenez la mienne...

Je reste, immobile, à fixer avec un sourire crispé cette femme Barbara Gould. Après quelques secondes, elle consent à me regarder par-dessus ses lunettes de lecture :

- Qu'est-ce que ça peut bien faire que vous asseyez ici ou là-bas ?

- J'allais vous poser la même question...

- ...

- Si vous trouvez que toutes les places se valent, pourquoi est-ce que vous ne prenez pas la vôtre ?

Elle, rictus de Michèle Alliot-Marie qu'un journaliste interrogerait sur ses investissements immobiliers en Tunisie du temps de Ben Ali :

- Parce que je préfère celle-ci !

- Et bien moi aussi. Et c'est même pour ça que je l'ai choisie à l'enregistrement. Et maintenant, j'aimerais m'y installer et ne pas faire attendre tous les autres passagers...

La dame ne bouge pas, repique du nez dans son journal. Je me sens un peu bête, parce que je ne vois pas bien comment sortir de cette situation sans faire un scandale à mon tour, ce qui serait déplacé compte tenu de la futilité de l'enjeu, ou aller m'asseoir piteusement à sa place, ce qui serait déplaisant de si bon matin. Ceci étant, la Margaret Thatcher du Médoc m'a suffisamment irrité pour que je ne lâche pas le morceau. Je réfléchis à une formule cinglante mais polie, qui me permettrait de partir la tête haute sans avoir à élever la voix ou à passer pour un goujat, quand l'hôtesse, qui a assisté à toute la scène, s'en mêle, craignant que quelqu'un ne sorte de ses gonds :

- Il y a un souci ?

- Non, non... Madame s'est trompée de place et s'apprêtait à rejoindre la sienne...

- Mais pas du tout ! Il n'en est pas question ! Vous n'allez pas faire tout un cirque pour une place ?

- Si, justement, parce que ça me fera une histoire à écrire...

-... ?

L'hôtesse, demandant sa carte d'embarquement à la dame :

- Monsieur, Madame a le siège 11F, est-ce que ça vous dérangerait de prendre sa place ? C'est une issue de secours, avec beaucoup de place aux jambes...

- Je le ferais bien volontiers, pour vous faire plaisir et pour que les autres passagers puissent embarquer. Mais, à dire vrai, oui ça me dérange. Je n'aime pas cette manière de considérer que les règles ne s'appliquent qu'aux autres. Je suis certain que Madame apprécierait peu que quelqu'un soit assis à sa place et l'envoie balader d'un geste de la main. Au micro, vous venez de prier les passagers de bien vouloir respecter leur numéro de siège. Sauf s'il y a une bonne raison pour que Madame soit exemptée de cette règle, j'aimerais qu'elle s'applique, même si ça doit la contrarier.

La dame fait mine de ne pas être concernée, et s'absorbe un peu plus dans la lecture de son journal - probablement un éditorial sur les incivilités des jeunes de banlieue, qui ne respectent vraiment plus aucune règle, ma bonne dame.

L'hôtesse, embêtée :

- Madame, s'il vous plaît, il faudrait rejoindre votre place, sinon on va prendre du retard...

Le commandant de bord, qui voudrait savoir pourquoi ça bouchonne, pointe le nez hors du cockpit. La dame me jauge. Estime qu'il y a peu de chance que je me laisse faire, vu le peu d'aménité de mon regard, et constate que le pilote, qui l'a déjà repérée tout à l'heure quand elle a fait son cirque au pied de l'avion au sujet de sa valise, ne va pas tarder à intervenir lui aussi.

Elle plie son journal et se lève avec un air très agacé, façon Valérie Lemerrier jouant les grandes bourgeoises excédées dans la géniale émission 'Palace' :

- C'est quand même incroyable cette histoire ! Tout ça pour une place ! Il commence mal ce voyage...

Moi :

- Et ce n'est pas fini...

- ... ?

- Parce qu'à l'arrivée, vous n'allez pas pouvoir récupérer votre valise...

- Vous racontez vraiment n'importe quoi !

- Non, non... Il y a une grève des bagagistes à Bruxelles. On ne vous l'a pas dit ? Vous n'auriez pas dû laisser votre valise au pied de l'appareil...

Le matin même, avant de partir, un collègue belge m'avait annoncé la grève par SMS. En salle d'embarquement, j'en avais eu confirmation de l'information en écoutant une conversation du personnel au sol. Conversation d'où il ressortait que, très probablement, ni les bagages enregistrés, ni les bagages à main mis en soute ne seraient déchargés à l'arrivée, et que personne, ni le personnel de bord, ni les passagers, n'aurait le droit d'essayer de les récupérer à la place des agents grévistes. De plus, le statut juridique des bagages à main présents dans les soutes semblait incertain, et ne serait a priori pas aligné sur celui des bagages enregistrés, en termes d'indemnisation et de rapatriement à leur propriétaire.

Je n'aurai jamais le fin mot de l'histoire. Pour ma part, apprenant la grève suffisamment tôt, j'avais casé toutes mes affaires dans un petit sac de voyage, et j'avais profité de l'émoi provoqué chez les bagagistes par les caprices de la dame pour monter tranquillement dans l'avion avec mon bagage, sans que personne ne s'avise de me dire s'il avait ou pas la taille réglementaire pour rester en cabine. Je lui dois une fière chandelle, à cette dame.

## J'essaie de téléphoner à Air France

Nouvelle grève des contrôleurs aériens, qui veulent, une fois de plus, attirer l'attention de l'opinion publique et des élus sur leur situation : désœuvrement (comment ne pas déprimer quand on ne travaille que 90 jours par an et qu'on part à la retraite à 53 ans ?), angoisses liées à leur patrimoine (faut-il investir dans l'or, les sicav ou la pierre ? Les trois ?), conditions de travail (est-il normal d'avoir deux fois des cailles rôties à la cantine la même semaine ?).

Je me moque, et ce n'est pas bien : il ne faut pas oublier non que les contrôleurs ont accepté d'être dans une tour de contrôle mal chauffée à guetter à la jumelle les avions, plutôt que de voler pour l'aéropostale avec Saint-Exupéry et Mermoz, d'avoir plein de petites amies et de faire les gros titres de *L'Illustration*. C'est comme pour les cheminots : on veut remettre en cause leur statut, mais c'est oublier un peu vite que les conducteurs de locomotive suent sang et eau à pelleter le charbon, dans une véritable fournaise et un bruit assourdissant, avec le risque que la chaudière leur saute à tout moment à la figure. Tandis que moi je prépare tranquillement mes cours et mes publications derrière ma Remington, en écoutant des airs charmants de Suzy Solidor sur mon gramophone. On ne peut pas comparer.

Bien entendu, Air France n'est pour rien dans cette grève. Mais, sitôt que le passager essaie de modifier ou d'annuler son voyage, afin d'échapper au chaos ou de prendre acte de la déprogrammation d'un vol, il est immédiatement confronté au génie organisationnel de la grande compagnie française. Pour commencer, il est, chez Air France, et malgré les mesures commerciales exceptionnelles mises en place pour atténuer les effets de cette grève prévue de très longue date, impossible d'annuler ou de reporter un vol à une autre date via Internet. Il faut nécessairement faire les choses par téléphone. Ce que j'ai essayé de faire.

J'ai appelé le numéro normal, surtaxé ; au bout de cinq minutes, une bande m'a indiqué qu'il y avait un autre numéro à appeler, non-surtaxé celui-là. Bonne nouvelle ! Je l'ai composé. Une fois que la batterie de mon téléphone portable était à plat, soit après 45 minutes d'attente, la communication a été interrompue. C'est dommage : depuis le début, une bande me disait que « votre attente peut être supérieure à 5 minutes, veuillez nous en excuser ». Je me disais que, comme les cinq minutes étaient largement dépassées, j'étais proche du but.

J'ai alors essayé de ruser, en passant par le numéro réservé aux voyageurs 'élite' de la compagnie. Une dame m'a aimablement transféré au service de vente. Hé, hé ! Bon, après 30 minutes à écouter la même bande, mais en payant cette fois-ci 34 centimes la minute, je me suis dit que je n'étais pas si malin que ça, et j'ai raccroché.

J'ai rappelé l'autre numéro, le gratuit. Après 45 minutes, j'ai une dame au bout du fil, à laquelle j'explique que je veux annuler mon vol. Elle commence par me demander pourquoi je veux faire un truc aussi bizarre. Je lui explique, d'un ton rendu un peu cassant par 1h45 d'attente : « Je réponds à une sollicitation d'Air France, qui vient de m'envoyer deux mails pour me recommander d'annuler. Il faudrait savoir... ». Elle prend acte de mes motifs puis découvre que mon vol est supprimé, et que ma démarche est donc parfaitement légitime.

À présent, j'ai un avoir. Je vais donc faire de la trésorerie pour Air France, jusqu'à ce que j'aie à nouveau besoin de prendre un vol à titre personnel. À la suite de cette transaction, j'ai reçu par mail une facture aux intitulés très étranges, à payer dès réception. Le montant est de zéro euro. J'espère qu'Air France ne va pas me poursuivre si je ne paie pas tout de suite.

### III. LES TRANSPORTS DES CHEMINS DE FER

#### Les trains, la littérature allemande et les harengs

En route pour Bruges pour y faire cours, je désespérais de trouver de quoi râler : dans l'avion et le train, une fois que j'ai lu le journal et que j'en ai assez de travailler, si je ne peux pas écrire un peu pour raconter mes mésaventures, je m'ennuie assez vite. Se plaindre est le meilleur des passe-temps pour tout Français qui se respecte.

À l'aéroport de Bordeaux, pas de souci particulier ; j'ai même pu prendre un café au bar du hall A, qui m'a été allègrement servi par la dame déjà remarquée une fois dernière, toujours aussi enjouée, polie et souriante. Il était infect, 100 % robusta ultra-torréfié, mais il faut rester raisonnable dans ses attentes.

Dans l'avion, pas de problème non plus. La famille de 6 petits garçons blonds très bruyants qui cavalaient dans la salle d'embarquement était installée tout au fond de l'appareil, de sorte que j'ai pu travailler tranquille et que je n'ai pas eu à subir les effluves de la couche du benjamin, de toute évidence nourri aux petits pots Spanghero. Mon voisin était très nerveux, mais rigolo : il ne comprenait pas pourquoi l'hôtesse disait que l'avion allait à Nantes alors que lui avait l'intention de se rendre à Bruxelles, et n'avait l'air de croire qu'à moitié mes explications relatives au fait que l'avion s'arrêtait à Nantes pour repartir en Belgique ensuite. Il ne voulait pas être désobligeant en mettant ma parole en doute, mais n'était pas très rassuré pour autant. Moi je ne voulais pas avoir l'air de le mater ; je me suis donc gardé de lui montrer mon récapitulatif de voyage qui faisait mention de l'escale à Nantes. Bref, il était aussi fébrile que je l'aurais été si les six petits blonds avaient joué avec mes vinyles.

À l'aéroport de Bruxelles, pas de contrariété là encore. Bon, j'ai dû faire la queue guichet pour prendre un billet de train pour Bruges. En Belgique, on fait forcément la queue au guichet, puisque les automates ne prennent que les cartes Bancontact (un système de paiement belgo-belge) : ils n'acceptent aucune carte de crédit et pas les billets de banque non plus, pas même des pièces. L'avantage, c'est que les bornes sont toujours disponibles pour les veinards qui ont une carte Bancontact, et que l'emploi des guichetiers de la SNCB est sauvegardé. Les magasins de disques et les librairies ne fermeraient pas si on ne pouvait payer que par Bancontact sur Amazon.

En fait, j'ai constaté un progrès : la SNCB a installé des distributeurs de tickets qui acceptent les billets de banque ! Bon, il n'y a que 6 destinations disponibles, et pas Bruges, mais ça m'a fait plaisir de voir que la SNCB rattrape doucement son retard technologique. Ils viennent de passer des années 1940 aux années 1970 ; j'ai bon espoir de pouvoir acheter un billet de train dans un distributeur automatique acceptant les cartes de crédit avant que la compagnie ne fasse définitivement faillite.

Pour une fois, le train était à l'heure, comme dirait Heinrich Böll. Aucun rapport, mais c'est bien de

montrer, par petites touches subtiles, qu'on a de la culture. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que la connaissance de cet ouvrage, ou du moins de son titre, me permet de briller en société. La fois précédente, c'était lors d'un cours d'allemand, en seconde. J'étais d'une nullité confondante dans cette discipline, avec l'approbation tacite de mes parents et grands-parents. En Alsace et en Moselle, on n'éprouvait guère de sympathie pour les Allemands et leur langue, quand bien même on parlait un dialecte franchement germanique. Ce sont là les contradictions forgées par la géographie, l'histoire et la Waffen-SS. Moi, je n'avais rien contre l'Allemagne et ses habitants, que je trouvais plutôt sympathiques, mais j'ai toujours eu des réticences vis-à-vis des langues à déclinaisons et des profs d'allemand.

Bref, j'étais nul. Avec les cours de sport, où je ne brillais pas non plus, ça m'a permis de comprendre ce que c'est que d'être un cancre – moi qui étais, par ailleurs, un élève modèle. À chaque cours, je me planquais au fond de la classe, je faisais un lent décompte intérieur du temps restant, et j'invoquais toutes sortes de forces bienfaites ou maléfiqes pour ne pas être interrogé par le prof. Curieusement, je ne me souviens ni de son nom, ni de son allure. Je ne me rappelle que de la peur intense qu'il m'inspirait.

Jusqu'au jour où il a lancé à la cantonade : « Kann mir jemand sagen, welche deutschen Autoren den Nobelpreis für Literatur gewonnen haben? » (traduction que propose Google de « Quelqu'un peut-il me dire quels auteurs allemands ont eu le prix Nobel de littérature ? », mon niveau d'allemand ne m'autorisant toujours pas la rédaction d'une phrase aussi complexe). Miracle, je comprends la question : un truc magique, comme dans la Bible. Personne ne répond. Le prof se renfrogne, fait un commentaire désagréable sur notre intérêt exclusif pour le Top 50. Je ne comprends pas tout ce qu'il dit, mais je perçois la tonalité générale du propos, et sens qu'il exprime en des termes peu courtois son manque de considération pour nos pratiques culturelles. Il sollicite, tout sourire, ses deux étudiantes préférées, qui sèchent complètement : autant poser la question à un animateur de Skyrock. Il répète la question plusieurs fois, d'un air de plus en plus mauvais.

Pour mettre un terme au supplice collectif, je lève la main, et j'ose : « Thomas Mann ». Le prof me regarde, franchement étonné. C'est là qu'on s'aperçoit que les enseignants aiment à mettre des étiquettes aux élèves : pour lui, j'avais le badge « cancre » et, forcément, je n'avais jamais ouvert un bouquin, pas plus en français qu'en allemand. Il lève les sourcils très haut, ne sait pas trop quoi dire. Je me retrouve subitement dans l'un de ces films français des années 1960, situés pendant l'Occupation, où l'on se demande si le gros major allemand rougeaud, auquel Bourvil vient de s'adresser, va hurler en postillonnant et lui taper dessus, ou rire aux éclats – en postillonnant aussi – et lui donner une grande claque dans le dos et une saucisse.

Pour ma part, je me dis subitement que j'ai été un peu présomptueux, parce que ma glossolalie a été aussi temporaire que passive : s'il me demande une précision, du genre : « quel livre a écrit Thomas Mann ? », je ne vais probablement pas comprendre la question et, dans tous les cas, je vais être embêté pour y répondre. Et je ne vais pas avoir la saucisse. Je cherche désespérément comment on dit 'Venise' en allemand... 'Mort', je sais. Par chance, le prof n'embraye pas, un peu décontenancé, et repose la question : « Welche anderen deutschen Schriftsteller bekam er den Nobelpreis für Literatur ? » Le silence redevient immédiatement pesant.

Là, c'est le coup de bol. La semaine d'avant, j'avais reçu de ma tante « Le train était à l'heure » (« Der Zug war pünktlich ») d'Heinrich Böll. Je n'avais pas ouvert le livre, mais parcouru poliment la quatrième de couverture pour masquer ma déception. Il y était dit que Böll avait eu le Nobel de littérature et qu'il tentait dans cet ouvrage d'expié la culpabilité du peuple allemand. Comme le prof avait décidé de nous jouer en entier la scène de « Qui a volé le hareng ? » (je ne sais plus dans quel film c'est, mais vous voyez l'idée...), je me suis dit qu'il fallait en finir.

J'ai relevé la main : « Ja, Olivier ? » a-t-il fait avec une moue dubitative... Je dis : « Heinrich Böll ». Là, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque. Il était tellement troublé qu'il s'est mis à parler en français – ce qui



était un interdit absolu dans son cours, et m'arrangeait drôlement bien :

- Ah... Oui, effectivement... Hum. Et savez-vous ce qu'il a écrit ?

- Ben oui, son livre le plus célèbre est 'Der Zug war pünktlich', publié après-guerre, dans lequel Böll exprime son sentiment de culpabilité en tant qu'Allemand vis-à-vis des atrocités commises par les SS et les nazis.

Après cette magistrale leçon de littérature – pour laquelle j'avais forcé le trait, espérant amuser mes camarades, qui, en fait, n'avaient pas du tout envie de rire, parce qu'ils avaient tous peur d'être accusés d'avoir volé un hareng – le prof n'a plus rien dit du tout. Il a repris la leçon là où il l'avait laissée. Et il ne m'a plus interrogé jusqu'à la fin de l'année. Ça devait être une manifestation divine. Mais j'ai eu 6/20 à chaque trimestre, alors je dirais que l'existence de dieu n'est pas formellement avérée par cet épisode.

## De la meilleure manière d'éteindre un téléphone

Le gros avantage de l'avion sur le train, c'est que les passagers sont censés, au moins au décollage et à l'atterrissage, éteindre leurs gadgets et leurs téléphones. Des associations américaines s'en sont d'ailleurs récemment émues, calculant le nombre de milliards d'heures de loisirs électroniques dont cette mesure de sécurité prive les passagers chaque année. En outre, en vol, même si les accros à l'électronique peuvent tout rallumer pour travailler ou regarder des vidéos, ils ne peuvent pas téléphoner – enfin, pas pour l'heure, ou seulement avec les téléphones de l'avion, mais à des tarifs dissuasifs. Cela crée un silence salutaire.

Dans les trains, c'est une autre histoire. Certes, les comportements ont évolué : il y a quinze ans, tous les possesseurs de téléphones péroraient tout le trajet durant, hurlant des « Allô ? Allô ? » à chaque fois qu'ils perdaient le réseau. La SCNF et la SNCB y ont mis bon ordre, en priant les passagers d'aller téléphoner sur la plateforme. D'une manière générale, ils sont plus disciplinés que par le passé, et personne n'espère plus épater qui que ce soit en téléphonant. Dans d'autres pays, c'est différent : un businessman allemand soucieux du taux de croissance de son pays téléphonera tout le temps du trajet dans l'ICE. Un gauchiste germanophobe ou un libéral merkelophile dirait, avec des motivations distinctes, qu'il n'a pas le temps, contrairement à son homologue français, de lire un journal, regarder par la fenêtre ou faire une sieste.

Il arrive néanmoins que, même dans les pays où les voyageurs sont invités à la continence téléphonique, certains rechutent. L'autre jour, dans le train qui mène de l'aéroport de Zaventem à Bruxelles, un jeune cadre dynamique est venu s'asseoir de l'autre côté du couloir, en face de moi, avec deux téléphones et un ordinateur. Il a allumé celui-ci : son à fond, musique de démarrage de Windows, couinement de connexion Skype, de MSN et de je ne sais quoi d'autre, toutes sortes de bips, coins et dongs lui signifiant l'arrivée de mails et de messages. Les téléphones, pareil : insupportable son d'alerte Blackberry 'Tin ! Tin !' à chaque e-mail entrant, ding-dong à réception des messages de réseaux sociaux, etc. Puis le gars se met à téléphoner à tue-tête à un client au sujet, si j'ai bien compris, des problèmes de la chambre frigorifique flambant neuve qu'il lui avait vendue récemment.

Les alertes sonores les plus diverses continuent, à un rythme assez déroutant. Cerise sur le gâteau, le type fait des SMS avec un téléphone dont chaque touche produit un son, façon téléphone des frères Bogdanov à l'époque de 'Temps X'. C'est le genre de choses qu'on n'entend plus guère : les gens ont non seulement appris à téléphoner plus discrètement, mais aussi à désactiver toutes ces alertes sonores et à tripoter leur smartphone en silence. Ça donne peut-être l'air idiot aux étudiants (c'est quand même un peu bizarre de regarder avec insistance son entrejambe en rigolant dans sa barbe pendant tout un cours, parce que l'on pense faire des SMS discrètement), mais l'ambiance sonore y a gagné en sérénité.

Au bout d'un moment, la dame devant moi apostrophe le gars sur un ton très agacé :

- C'est pas bientôt fini les couinements de vos téléphones et de votre ordinateur ?

Ce à quoi le gars lui répond, sans se démonter :

- Désolé, je peux rien y faire...

Là, j'ai eu une réminiscence. À la fin des années 1990, quand les étudiants n'avaient pas encore de téléphone portable, certains ont eu pendant deux ou trois ans des pagers, ces petits boîtiers noirs qu'on voit dans les vieux épisodes d'Urgences, qui font « bip » pour afficher des numéros de téléphone à rappeler. À cette époque, je faisais cours dans un grand amphi, et un étudiant avait un pager qui n'arrêtait pas de bipper. Au bout de cinq ou six séries d'alertes sonores, je l'ai apostrophé :

- Monsieur, tout le monde a compris que vous aviez une jolie machine et que vous étiez quelqu'un de très sollicité. Vous pouvez donc éteindre votre bazar maintenant.

- Oui, mais désolé, ça ne s'éteint pas...

Là, je l'ai regardé avec l'air du caporal allemand qui a enfin découvert qui a volé le hareng, et je lui ai dit avec un sourire sadique :

- On parie que j'arrive à l'éteindre ?

Comme il était clair que mes compétences technologiques en matière d'extinction de pager se limitaient à l'écraser d'un coup de talon, le gars a fait ce qu'il fallait pour lui couper le sifflet.

Fin du flashback, retour dans le train. Je décide de me mêler de la conversation entre la dame et le technophile. Je n'aime pas ouvrir le feu. Pas par lâcheté, mais par sentiment de culpabilité : je crains toujours d'être un mauvais coucheur, incapable de supporter la moindre contrariété. Mais s'il s'avère que d'autres personnes partagent mon agacement et le font savoir, et si de surcroît le gêneur est un effronté qui leur tient tête, je me fais alors un plaisir de me joindre à la discussion.

Je m'adresse donc au malotru du train Zaventem-Bruxelles qui venait d'expliquer qu'il ne pouvait pas désactiver les alertes sonores de ses téléphones et de son ordinateur, et lui sers le même couplet, en lui lançant mon regard le plus aimable :

- Vous pariez que j'arrive à couper le son sur toutes vos machines en moins de 20 secondes ?

Le gars, sans rien dire, a pris ses affaires et a changé de wagon. Il devait soit être vexé d'être ainsi nié dans sa masculinité managériale triomphante, soit être vraiment incapable de faire taire ses appareils.

## La vente sur internet selon la SNCB

La SNCB, société de chemins de fer belge, c'est la compagnie qui permet au Français d'avoir moins honte de la SNCF. Ou au stalinien d'arguer que le système soviétique présentait une certaine efficacité. Ou au libéral de démontrer que le droit de grève est un mal pour la démocratie et l'économie – puisque les agents de la SNCB font, en moyenne, grève plus de vingt jours par an. Ou au lecteur de l'*Auto-Journal* d'affirmer que rien ne peut remplacer la voiture.

Demain je dois prendre le train pour Bruges. Le truc, c'est que – comme je l'ai déjà expliqué – si l'on n'a pas une carte de paiement belge, dite « Bancontact », il n'y a pas d'autre choix que de faire la queue au guichet, avec tous les étrangers et les hobos. Cela permet, très vite, de relativiser la nullité du service à la

Poste française.

Pour échapper à ça, j'ai eu un flash : Internet ! J'ai essayé un site de la SNCB, mais il ne peut pas me vendre de billet pour Bruges. Vingt ans d'expérience de la Belgique m'ont appris que les Français doivent renoncer à comprendre ou juger les aspects organisationnels de l'économie, de la société et du monde politique belge : nos capacités cognitives sont obérées par 200 ans de croyance dans les vertus de l'ordre, de la science et de la rationalité. Les Belges ont une autre approche des choses, qui laisse plus de place à la fantaisie, à la créativité et à l'irrationnel. J'ai donc essayé un autre site de la SNCB, qui en a visiblement plusieurs : là je pouvais acheter un billet. Mais quand j'ai voulu procéder au paiement, le site m'a expliqué que ce n'était pas possible : « la caisse est fermée ». Ben c'est vrai quoi, il est minuit.

J'imagine que, dans un louable souci de sauvegarde de l'emploi à la SNCB, non seulement ils obligent les gens à aller au guichet, mais il faut qu'un agent, quelque part, soit derrière son ordinateur pour que l'on puisse payer par Internet. Et quand on téléphone à l'horloge parlante, en Belgique, c'est une vraie personne qui donne l'heure ?

## Les Belges et le surréalisme

A l'aéroport de Bruxelles, je fais une fois de plus la queue au guichet pour acheter mon billet de train pour Bruges. Je tombe, bien entendu, derrière la personne qui ne sait pas trop ce qu'elle veut, change plusieurs fois d'avis, et réfléchit à haute voix devant le préposé :

- Faudrait que j'aille à Termonde, pour voir ma sœur Simonne, vous me faites un billet ? Oui, deuxième classe. Mais, en fait, c'est peut-être plus pratique si je m'arrête à Bruxelles Nord d'abord, pour voir si Suzanne n'est pas chez elle, et si je reprends un billet ensuite avec elle, non ? Ça fait pareil pour le prix ? Ou alors je passe chez Gustave à Molenbeek et il nous conduit ? Etc.

Par chance, le guichetier n'est pas patelin comme le sont souvent les agents de la SNCB. C'est un jeune, qui doit faire ça comme boulot d'été, n'a pas bu de bière et se soucie assez peu de créer du lien social, de faire durer le plaisir de l'interaction ou de se faire de nouveaux amis. Il n'entre pas dans la conversation, et la dame finit par se décider toute seule.

Le train dans lequel je suis est direct pour Gand, ce qui me rapproche de Bruges. Mais le contrôleur me conseille de descendre malgré tout à Bruxelles-Nord, pour prendre « un autre train qui est plus vite » pour Gand. Je suis son conseil.

C'est là que ça commence.

Visiblement, en été, les horaires sont modifiés, mais pas les panneaux d'affichage en papier jaune. Des écrans flambant neufs indiquent bien entendu les trains au départ, mais les caractères sont désormais plus gros : ne sont donc mentionnés que le terminus et la principale ville desservie en chemin, pas les arrêts intermédiaires. À ce compte, il n'y a de Bruges nulle part.

Je vois néanmoins qu'un train va à Ostende via Gand. Il ne peut pas éviter Bruges sans faire un détour insensé. Renseignements pris, c'est bien ça : c'est un direct jusqu'à Gand (le contrôleur avait raison), puis un omnibus ensuite, qui s'arrête une dizaine de fois avant Bruges. La liste des gares desservies fait penser à un reportage du journal télévisé de Groland ; on dirait que les noms ont été inventés pour flatter le fantasme de centralité des Parisiens. Je ne me souviens que de Tronchiennes et Maria-Aalter, mais les autres noms étaient tout aussi rigolos.

Après les deux changements de quais réglementaires, dont l'un au tout dernier moment pour punir les

seniors, les utilisateurs d'iPod, les Chinois et les unijambistes, le train arrive. La speakerine et les écrans de la gare indiquent que les voitures de première classe se situent « en queue de train ». Quel progrès ! Elles sont toujours un peu n'importe où : au milieu, à l'avant, à l'arrière. Il n'y a pas de règle. En conséquence, je paie régulièrement des billets de première classe pour voyager en seconde, n'ayant pas le temps de courir à l'autre bout du quai quand je constate que j'ai attendu au mauvais endroit, et pas l'envie de traverser tout le train en passant par des sas à l'ancienne, qui menacent à tout instant de broyer une jambe ou un bras, ou de happer une valise.

Ayant cette fois-ci l'information à l'avance, je m'installe au bout du quai qui correspondra à la fin du train. Quand il entre en gare, je me dis que j'ai bien fait : ce train devait déjà rouler dans les années soixante, et on pourrait y tourner un Maigret en décors réels, pour peu qu'on efface les tags. C'est un omnibus, quoi. Alors autant aller en 1<sup>re</sup> classe.

Lorsque le train s'arrête, je constate que, contrairement à ce qui était annoncé, les trois derniers wagons sont de seconde classe. Bon, tant pis, je m'installe, parce qu'il y a foule et que je ne veux pas rester debout. Pas de clim et 35 °C à l'intérieur. C'est curieux d'avoir chaud à ce point en Belgique. Le train est bondé, horriblement bruyant lorsqu'il roule toutes fenêtres ouvertes.

On s'arrête à Gand, puis dans des bleds tellement improbables qu'il n'y a pas de panneau avec le nom de la gare, mais juste un quai en béton au milieu des champs – sans vouloir faire mon Parigot. Le train se vide peu à peu, si bien que les derniers voyageurs, apparemment tous des touristes en partance pour Bruges, se demandent s'ils ne se sont pas trompés. Je rassure un couple de Chinois.

Arrive alors la contrôlease.

- Vous avez un billet de première et vous êtes en seconde...

- Oui, je sais. Il était indiqué que les wagons de première étaient en queue du train, alors je suis venu là...

- Oui, mais c'est l'autre queue, Monsieur.

Comment ne pas aimer un pays qui cultive ainsi le surréalisme au quotidien ?

## **Je dis encore du mal des cheminots belges**

À la gare de Bruges, je veux prendre un train pour Bruxelles, puis pour l'aéroport de Zaventem, pour rejoindre mes pénates. Le train ne part pas. Il y a apparemment un problème avec deux voyageurs. Deux types avec des têtes d'Anglais venus de souler à bon prix à Bruges, mais qui semblent en l'occurrence à jeun, discutent sur le quai avec trois agents de sécurité de la gare. Pas moins de six contrôleurs, dans leurs beaux costumes gris et orange dessinés par Olivier Strelli, arpentent le quai et paraissent délibérer posément pour savoir s'il convient ou pas de faire partir le train.

Ils doivent hésiter entre un mouvement de grève impromptu en faveur de voyageurs harcelés par la police, et un débrayage-surprise pour protester contre la dangerosité qu'il y a à véhiculer des hooligans. La solution est peut-être de faire les deux. Plus sérieusement, en m'approchant des contrôleurs, je comprends qu'ils n'envisagent pas de faire partir le train avant d'avoir le fin mot de l'affaire. Je n'ai toujours pas saisi le problème de ces voyageurs mais, de toute évidence, il ne présente aucune gravité. Les contrôleurs mettent donc des centaines de personnes en retard par simple curiosité. Le train est d'abord annoncé avec 8 minutes de retard, puis à l'heure - alors qu'il y a déjà 15 minutes qu'il devrait être parti. Il finit par s'ébranler, 25 minutes après l'heure prévue. J'imagine que le problème des deux Anglais devait être réglé,

et les contrôleurs rassurés. Quel professionnalisme.

Cet épisode m'en a rappelé un autre, plus surréaliste encore, qui m'est arrivé il y a quelques années. Je devais prendre un train de la gare Bruxelles-Midi pour aller à l'aéroport de Zaventem. Il y a trois trains par heure sur cette ligne, et le trajet dure une vingtaine de minutes. C'est pratique et économique, et généralement plus rapide qu'un taxi.

Le train part et s'arrête comme prévu à Bruxelles-Central et à Bruxelles-Nord, puis, à ma surprise, à la gare de Schaerbeek. L'arrêt dure bien 20 minutes, sans aucune information. Je vais aux nouvelles. Dans le wagon voisin, je découvre le contrôleur en grande conversation avec un couple de voyageurs, accompagné d'un petit garçon. Ce sont des Belges francophones, la quarantaine, sans signe particulier. Des gens normaux, qui se comportent normalement ; ils ne sont pas très contents, mais pas véhéments ou impolis. Le contrôleur, lui, est très agacé.

Je comprends, à écouter les échanges et à discuter avec les autres passagers, que le problème est le suivant : le couple a pris pour son garçon un billet au tarif 'moins de 10 ans', mais le contrôleur refuse de les croire et exige qu'ils produisent une pièce d'identité pour justifier de l'âge du gamin. Le couple n'en a pas, et soutient mordicus qu'il a 9 ans – ce qui me semble plausible. Le ton est monté et le contrôleur (il doit être « chef de bord » ou un truc comme ça) a décidé que le train ne repartirait pas tant que le couple n'aurait pas acquitté un supplément pour le garçon. Les parents ont refusé tout net.

Le contrôleur, qui s'énerve de plus en plus, finit par dire à la cantonade qu'il ne fera pas repartir 'son' train tant que ces trois passagers y seront installés. Il leur demande, de manière très énergique, de sortir. Ils refusent, sûrs de leur bon droit. Le contrôleur dit qu'en conséquence le train n'ira pas plus loin.

Certaines personnes essaient de convaincre les deux passagers de payer le supplément – il s'agit d'un ou deux euros – ou même de sortir du train, mais ils excluent les deux options par principe. Le contrôleur, furieux, va s'entretenir sur le quai avec deux collègues venus voir ce qui se passe. Je lui emboîte le pas. Il leur explique rapidement l'affaire, et conclut :

- Ce qui est sûr, c'est que je ne fais pas partir mon train tant que ces idiots ne sont pas descendus !

Des voyageurs, qui ont suivi comme moi le contrôleur, essaient de le raisonner :

- Mais ils n'ont rien fait de mal... Et vous ne pouvez pas bloquer tout le monde comme ça... On a des avions à prendre !

- Si ! Je peux !!

Le contrôleur, très contrarié, ne veut rien entendre. Ses collègues, compréhensifs et solidaires, le regardent et l'approuvent. Ça fait 30 minutes qu'on attend, et personne n'a été informé de rien. Je finis par m'adresser à l'un des deux autres agents :

- Faites quelque chose ; le train est plein de gens qui sont en train de rater leur avion...

- Mais on ne sait rien faire ! C'est son train, pas le nôtre... On peut pas décider pour lui

- Mais ce n'est pas 'son' train ! C'est un train de la SNCB. Et les passagers ont payé pour un service, pas pour subir les conséquences des prises de bec du contrôleur avec des voyageurs !

Ils ne voient visiblement pas le problème. J'essaie autre chose :

- Dites, il n'y a pas un autre train qui part à l'aéroport ?

- Si, il y en a un qui est parti tout à l'heure, du quai en face. Et (le gars regarde sa montre) un autre qui part dans 5 minutes, quai 3.

- Et vous attendez quoi pour en informer les gens ?

- Mais ce n'est pas notre train...

Voilà. Je suis retourné chercher mes affaires, j'ai prévenu les gens que j'ai croisés et je suis allé prendre l'autre train. J'ai eu mon avion, in extremis.

Je ne sais pas combien de temps le train initial est resté bloqué en gare de Schaerbeek, ni combien de temps le personnel a mis pour avertir les passagers. Connaissant la culture d'entreprise de la SNCB, le plus probable est qu'ils se soient mis en grève pour protester contre l'effronterie des passagers qui refusaient d'attendre dans les trains que les problèmes soient réglés.

## Où des Marseillais me trouvent l'accent belge

Gare du midi, à Bruxelles, en route pour Bruges. Ce matin, beaucoup de trains sont en retard pour diverses raisons, dont des perturbations sur le réseau allemand. A chaque fois que c'est possible, la speakerine qui annonce les retards et les incessants changements de quais mentionne le problème en Allemagne – qui ne doit pourtant concerner qu'une minorité de trains internationaux. En Belgique comme en France, souligner les défaillances allemandes est un bon moyen de faire retomber la pression...

Arrive un couple de Français, tout essoufflé et visiblement un peu déconcerté par ces histoires de retard et de changement de quai. Elle a la soixantaine pimpante, avec des airs de Christine Boutin : petite, énergique, cheveux violasses taillés courts. Lui, même âge, boule à zéro, est un sosie de Michel Sapin en jogging, qui essaie de suivre sa moitié, malgré des béquilles et une grosse valise.

La dame, hors d'elle :

- Mais il est où ce train ?! Il devrait être sur le quai !

- C'est dingue ça, il est 9 h 50 et le train doit partir à 9 h 56 ! Ils sont vraiment pas organisés...

- Oui, quand même ! Ils le font pas arriver à la dernière minute leur train... Et voilà, Edith et Mémène vont nous attendre comme des cons à Bruges... Ils pourraient au moins nous dire de combien il est en retard !

S'ensuit toute une série de considérations désagréables sur les chemins de fer belges en particulier, et la Belgique en général. Nous sommes entourés d'indigènes, et je me dis qu'à force de faire les Français comme ça, ils vont finir par s'attirer des ennuis. Mais ils s'en soucient comme d'une guigne et, remontés à bloc, continuent à déblatérer à tour de rôle. On sent bien que le monsieur abonde dans le sens de son épouse juste pour l'apaiser, mais ses interventions ont l'effet inverse de celui recherché.

Je dois reconnaître que j'aime déblatérer aussi, et que je suis donc mal placé pour les juger. Mais je ne le fais jamais en public : je le fais après coup, lâchement, sur Facebook ou dans une chronique. Et, je prends toujours soin de me relire deux fois et d'enlever une partie des adjectifs et des adverbes initiaux afin de ne fâcher personne.

Elle, parlant fort pour prendre les gens à témoin et susciter, en vain, l'approbation, continue :

- Tu vois, Alphonse, ils sont pas organisés. A la gare Saint-Charles, les trains sont prêts. Ils ne les garent pas au dernier moment

- Oui, hier, le TGV était là bien 20 minutes avant le départ...

Les voyageurs autour de nous sont loin d'approuver cette analyse des mérites comparés de la SNCB et de

la SNCF : il faut vivre en Tasmanie pour penser que la SNCF est une compagnie exemplaire en quoi que ce soit. En conséquence, ils commencent à regarder le couple de travers. C'est une chose qui n'arrive pas fréquemment en Belgique, où les gens sont particulièrement tolérants, décontractés et ouverts à la critique – sauf à Bruges, où tout le monde fait la gueule par principe.

Avant qu'ils ne déclenchent une émeute, je me permets une remarque :

- Excusez-moi, je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation. Je voulais juste vous dire que, normalement, le train sera à l'heure.

- Ben on dirait pas, dit la dame

- Oui, mais ici, ce n'est pas une gare terminus, comme à Marseille. Les trains viennent toujours d'une autre gare. Donc il va arriver dans deux minutes, s'arrêter deux minutes, et partir à l'heure...

Elle :

- Ah... Drôle de fonctionnement. (Méprisante) Ça doit être belge...

Elle commence à me fatiguer, avec ses certitudes marseillaises :

- Non, Madame. Toutes les gares, sauf les gares terminus, comme à Paris ou à Marseille, fonctionnent comme ça. Ça n'a rien de belge.

- Qu'est-ce que vous en savez, puisque vous êtes belge ?

- Euh, je ne suis pas belge. Je suis français, Madame.

- Ah, pourtant vous avez l'accent...

Bon, là j'ai des sentiments mêlés.

Cette question d'accent m'a toujours beaucoup irritée. J'ai l'accent du français moyen, celui qu'on entend à la télé et à la radio – sauf quand c'est Jean-Michel Apathie qui parle. Je n'ai donc jamais souffert de ce qu'on m'attribue un accent. J'en ai un quand je parle anglais, mais là ça ne compte pas. Il reste que j'ai grandi en Alsace, région où une partie de la population a un accent régional plus ou moins prononcé. Toute ma jeunesse j'ai entendu des réflexions désagréables de Français de l'intérieur au sujet de l'accent alsacien, ou des remarques d'une grande stupidité sur le fait que certains Alsaciens – dont moi – n'en ont pas : « T'es de Strasbourg ? Bizarre, t'as pas d'accent ». Je n'ai jamais compris à quoi ce genre de remarque pouvait servir : au mieux ça tombe à plat, au pire ça vexé la personne. Dans tous les cas, ça révèle un profond manque de culture et d'ouverture au monde, doublé d'un sentiment de supériorité franchement inexplicable.

Plus largement, j'ai toujours été atterré par le fait que de nombreux Français, quel que soit leur niveau d'éducation et d'intelligence, ne peuvent s'empêcher de faire une remarque sur son accent ou son absence d'accent lorsqu'ils rencontrent un Belge, un Suisse ou un Québécois. Ce qui revient à considérer que le vrai français se parle à Paris, et que toutes les autres pratiques de la langue n'en sont que des déformations, traduisant un manque de sophistication, de civilisation ou d'agilité intellectuelle.

Au demeurant, et j'oubliais de l'indiquer, la dame atrabilaire qui me trouve l'accent belge a, pour sa part, un accent marseillais qu'on ne trouve plus guère que dans les micros-trottoirs de TF1 sur le vieux Port un jour de règlement de compte sanglant.

Je reprends donc :

- Désolé, mais je vois mal comment je pourrais avoir l'accent belge, vu que j'ai grandi à Strasbourg et que j'habite à Bordeaux...

Elle :

- Oh, mais tout ça c'est le Nord ! C'est pour ça.

Là, je n'ai vraiment pas su quoi répondre. Heureusement, le train est arrivé, à l'heure.

## Le supplément Diabolo

Comme je vais souvent à Bruges, j'ai une carte d'abonnement pour le train. Avec ça, j'ai le droit de faire dix voyages, pour n'importe quelle destination en Belgique. Il suffit que je note sur le billet la date, la gare de départ et la gare d'arrivée, comme sur un billet Interail des années 1980. Il y a des petits pointillés pour cela ; comme il n'y a pas beaucoup d'espace et que le contrôleur doit pouvoir bien lire les noms des gares et la date, il faut s'appliquer et prendre un stylo qui ne bave pas.

Il y a une seule exception, c'est le trajet entre Bruxelles et l'aéroport de Zaventem, que je prends bien entendu à chaque fois que je vais à Bruges. Ça fait 10 km seulement, mais comme souvent pour les aéroports, il y a une tarification spéciale. L'idée est de taxer les voyageurs qui refusent sournoisement de se faire racketter par un taxi ou par une navette. La personne qui m'a remis la carte d'abonnement m'a donc expliqué que, quand je vais à l'aéroport ou que j'en viens, je dois acheter le « supplément Diabolo ».

Les Belges sont très forts pour inventer des noms rigolos pour des choses désagréables. Le principe du supplément n'est pas rédhibitoire en soi, mais le but premier de l'abonnement était d'éviter de faire la queue au guichet en arrivant à l'aéroport ou en repartant de Bruges. C'est raté : je suis obligé d'acheter le supplément à chaque trajet, puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir une carte d'abonnement Diabolo, ce qui annihile en grande partie l'intérêt du dispositif.

Comme je suis toujours respectueux des coutumes du pays où je me rends, et peu désireux d'avoir des ennuis avec les contrôleurs, je fais donc la queue au guichet de la SNCB à l'aéroport.

- Bonjour Madame. J'ai une carte d'abonnement comme ça, et je voudrais le supplément Diabolo

La préposée est une dame pimpante d'une petite cinquantaine :

- Ça fera 9.40 Euros

- Neuf euros quarante ? Mais c'est plus cher qu'un billet pour aller à Bruxelles !

- Oui, mais c'est pas pareil. Là, c'est le complément d'abonnement.

- D'accord, mais si je prends un billet normal pour Bruxelles, et qu'à Bruxelles j'utilise mon abonnement pour aller à Bruges, ça revient bien au même, non ? D'autant que je dois changer de train à Bruxelles...

- Oui, mais c'est interdit. Si vous circulez avec un abonnement, vous devez prendre le supplément Diabolo, pas un billet simple...

- Donc, si on est abonné, on paie plus cher qu'un voyageur normal ?

- Là, vous mélangez tout...

- Mais, concrètement, qu'est-ce que ça change ?

- Ça change que vous n'êtes pas en règle si vous avez un abonnement, que vous êtes dans le train entre l'aéroport et Bruxelles, et que vous n'avez pas le supplément Diabolo...

- Bon, on ne va pas y passer la journée : donnez-moi un billet pour Bruxelles



- Mais, Monsieur, dans votre cas, il vous faut le supplément Diabolo, puisque vous êtes abonné...
  - Moi, abonné ? Pas du tout...
  - Vous m'avez montré votre carte il y a 30 secondes, vous vous moquez de moi !
  - Oui. Mais je veux quand même un billet normal. Je verrai bien si le contrôleur arrive à deviner que j'ai un abonnement dans ma poche, s'il me contrôle avant Bruxelles, ou que je viens de l'aéroport, s'il me contrôle après Bruxelles.
  - ...
  - Ecoutez, soyez gentille, donnez-moi ce billet, parce que sinon je vais aller l'acheter au guichet d'à côté. Je n'ai rien contre vous, mais je trouve le machin Diabolis...
  - Diabolo
  - Oui, Diabolo : je trouve le machin Diabolo vraiment ridicule, alors je ne vais pas l'acheter.
- C'est vrai que cette histoire commence à me fatiguer, et que je suis bien décidé à faire mon Français récalcitrant. Je vais tenter le tout pour le tout : voyager avec un billet normal jusqu'à Bruxelles. Descendre du train, me débarrasser de ce billet (j'ai songé à le déchirer et à en avaler les morceaux, mais une poubelle fera l'affaire si je le chiffonne bien pour qu'ils ne puissent pas relever mes empreintes), prendre le train pour Bruges en voyageant avec mon abonnement ensuite, en prenant l'air rural de celui qui ne vient pas de l'aéroport. Il faudra que je pense à enlever l'étiquette Air France sur ma valise, sinon je suis fait comme un rat. Je suis décidé à partir en guerre contre l'absurdité des tarifs de la SNCB, mais je ne veux pas croupir quelques mois à la prison de Gand pour avoir diaboliquement esquivé le supplément Diabolo.
- C'est comme vous voulez, Monsieur. Voilà. Ça fera 7.80 Euros.
  - Merci.
  - Hé, ne mettez pas le ticket dans la même poche que votre abonnement, sinon vous allez vous emmêler les pinceaux quand le contrôleur viendra, et il verra que vous avez fraudé...
- Bon, cette conversation est strictement imaginaire. J'en ai rêvé dans l'avion qui m'amenait de Bordeaux à Bruxelles, parce que je pensais, avant de m'endormir, qu'il ne fallait pas que j'oublie d'acheter le supplément Diabolo, afin ne pas me prendre une amende pour rien.
- A l'arrivée, j'étais du coup dans un drôle d'état d'esprit. Je suis effectivement allé au guichet de la SNCB. Où officiait une dame qui ressemblait assez à celle de mon rêve. Je lui ai demandé un supplément Diabolo, et j'ai été ravi d'apprendre qu'il ne coûtait que 4.40 Euros. Les choses sont bien faites.

### **'PUSH' means 'push'**

Dans le train Bruges-Bruxelles, un couple d'Américains, la quarantaine. Elle, avec le regard stressé de celle qui a peur des microbes européens. Lui, avec l'air las des conjoints de ce type de femme – et je conçois et assume ce que cela a de misogynne. Elle aboie à la cantonade: « It's a scandal ! Lavatories are locked ! ». Son mari lui suggère d'aller dans l'autre wagon, auquel on accède sans difficulté, comme dans un TGV, sans avoir à manipuler les portes d'un sas. Elle le regarde comme s'il venait d'insulter sa sœur et, sans hésiter, se dirige vers le bouton d'appel de détresse. Elle l'actionne et fait retentir pendant 20 secondes une sonnerie qui évoque celle d'un U-boot qui aurait dépassé sa profondeur maximale de plongée. Ce n'est pas un bouton d'appel de confort, mais bien le signal d'urgence qu'on actionne quand on se fait agresser ou

qu'on voit quelqu'un tomber sur la voie. Les passagers du wagon, qui n'ont pas tous suivis la scène, sont un peu paniqués et se demandent ce qui se passe.

Comme personne ne se manifeste immédiatement, l'Américaine actionne à nouveau le signal d'alerte, et ce à trois reprises en deux minutes. Arrive le contrôleur, tout essoufflé. Il était probablement à l'autre bout du train. Il s'enquiert du problème, puis explique gentiment à la dame, dans un très bon anglais, que la porte des toilettes ne se tire pas, mais qu'elle se pousse. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est écrit 'PUSH' dessus. La dame ne s'excuse pas, et va faire sa petite affaire, toute énervée.

Lors de la vérification des billets, le contrôleur, toujours aussi courtois, fait remarquer au couple qu'ils sont en première classe avec des billets de seconde. Il leur dit toutefois qu'ils peuvent rester où ils sont. Il était vraiment cool ce contrôleur. Moi, la Yankee hystérique, je l'aurais passée par la fenêtre.

### Quand la SNCB fait de la publicité

La SNCB a lancé une nouvelle campagne de publicité, fondée sur des 'faits' sensés susciter l'intérêt des voyageurs, tels que la distance de freinage d'un train lancé à 100 km/h. Partout dans la gare et sur les quais, il y a des affiches qui nous communiquent ces informations cruciales.

Sans être hermétique aux choses de la science et au monde ferroviaire, quand je suis sur le quai en attente d'un train en retard, je me tamponne de sa distance de freinage comme des goûts littéraires de Zinedine Zidane. Ce genre d'information me rappelle par ailleurs trop les désagréables exercices de math de fin de primaire. En outre, jamais aucun train n'a atteint la vitesse de 100 km/h sur le réseau belge, tous les usagers en sont témoins. Enfin, s'il y a un obstacle sur la voie, du genre une vache, un bus scolaire ou une voiture de police, connaître la distance de freinage nécessaire pour l'éviter ne nous épargnera pas le choc si cet obstacle est trop proche. Je ne vois pas bien quelle est la stratégie alternative au freinage : faire dérailler volontairement le train ? Le faire décoller ? Prier ? Sauter en marche ? Installer un matelas à l'avant de la locomotive ? Appeler la hotline de la SNCB pour se plaindre ? Annoncer le crash sur Facebook avant qu'il n'ait lieu ? Filmer l'événement avec son smartphone ?

En revanche, j'aimerais bien avoir la réponse à quelques questions un peu plus pertinentes pour le voyageur que je suis : pourquoi 20% des trains belges sont-ils systématiquement en retard ? Pourquoi la SNCB ne délivre-t-elle jamais une information sincère sur l'importance de ce retard ? Pourquoi, quand un train n'est pas là mais n'est pas annoncé comme étant en retard, les gens de la SNCB, après s'être renseignés par talkie-walkie, disent : « Je ne sais pas où est passé ce train et personne ne sait... » ? Pourquoi le trajet Bruxelles-Anvers prend-il autant de temps aujourd'hui qu'il y a un siècle (c'est authentique) ? Pourquoi la speakerine annonce-t-elle dans 50% des cas un changement de voie, deux minutes avant le départ ? Pourquoi le personnel de la SNCB sent-il aussi fort la bière pendant le service ? Pourquoi les contrôleurs, qui parlent tous français, se refusent-ils à employer cette langue dans leurs échanges avec les voyageurs non néerlandophones sitôt qu'on est en Flandres ? Pourquoi, dans les trains internationaux, le font-ils à nouveau dès qu'on a franchi la frontière avec les Pays-Bas ? Pourquoi, dans les nouveaux trains, n'y a-t-il absolument aucune différence entre les wagons de première classe et ceux de seconde, et à quoi correspond la différence de prix ? Pourquoi n'y a-t-il aucune signalisation décente permettant aux voyageurs de connaître la classe du wagon dans lequel ils voyagent ? Pourquoi la SNCB annule-t-elle des trains sans préavis, excuses ni indemnisation ? Pourquoi la SNCB investit-elle dans des gares pharaoniques, dans la moindre bourgade du pays, alors que les voies sont en ruine et obligent les trains à rouler au pas sur un tiers du réseau ? Pourquoi n'y a-

t-il pas dans les gares belges d'information sur les trains à l'arrivée ? Pourquoi le personnel de la SNCB cumule-t-il, en moyenne, 22 jours de grève par an ?

## De l'utilité de parler le flamand quand on voyage en Belgique

Je désespérais depuis quelques semaines d'avoir une bonne histoire à raconter. Il ne m'arrive plus rien durant mes voyages, c'est désolant. Et puis, ce matin, il s'est passé un truc marrant.

Je voyage de Bordeaux à Bruges, comme souvent. Avion de 7h10 via Nantes, train de 10h09 à l'aéroport de Bruxelles pour rejoindre la Gare du Midi, où je prends le train de 11h05 pour Bruges. Je dispose désormais d'un « Rail Pass », sorte de billet valable pour dix trajets au choix en Belgique. Seule restriction : l'aéroport, pour lequel il faut s'acquitter d'un supplément dit « Diabolo ».

Dans un premier temps, c'était pénible : il fallait faire la queue au guichet pour l'acheter. Mais, désormais, les automates acceptent les cartes de crédit internationales. Quel progrès ! J'avais écrit un jour que la SNCB ferait faillite avant que cela n'arrive, mais j'ai sous-estimé la capacité de modernisation de l'entreprise. Désolé.

Je remplis ensuite le « Rail Pass », en mentionnant le jour, la date, la gare de départ et celle d'arrivée. Au début j'ai eu un peu de mal : j'écrivais « Zaventem » pour la gare de départ, alors qu'il faut écrire : « Bruxelles National ». C'est un contrôleur qui m'a expliqué ça, parce que Zaventem, c'est la ville, et pas l'aéroport, et qu'il n'y a pas besoin de supplément « Diabolo » pour y aller. On pourrait donc essayer de frauder ainsi. Il ne faut pas non plus mettre « Bruxelles Aéroport », mais ça je n'ai pas bien compris pourquoi. En outre, il faut s'appliquer : il n'y a pas beaucoup de place pour écrire et ça doit rester lisible et sans rature.

J'arrive sur le quai. Le train est déjà là, mais ne part que dans dix minutes. Je m'installe dans un wagon et cherche un stylo dans mon sac. Je n'en ai pas. Ça semble bête, mais je n'écris quasiment plus rien à la main, alors ça ne fait pas partie des indispensables. J'avise une contrôlease, et lui demande si elle peut me prêter de quoi écrire pour remplir mon Rail Pass. Elle me répond :

- Non.

C'est une dame d'une petite cinquantaine, du genre de Michèle Delaunay, pour ceux qui se souviennent de notre éphémère sous-ministre aux personnes âgées. Une Bruxelloise ou une Wallonne, en tout cas quelqu'un dont la langue maternelle est le français.

- Non ?

- Non. Vous connaissez les conditions du Rail Pass, hein...

Je lui réponds, très aimablement, avec le sentiment d'avoir commis un impair :

- Euh, pas vraiment, non... Je sais qu'il faut remplir le billet, écrire « Bruxelles National » et pas Zaventem, et avoir un supplément Diabolo...

- Vous savez lire, non ?

- Oui...

- Vous vivez en Belgique ?

- J'y travaille...

- Alors, lisez.

Au début je pense qu'elle blague. Le Belge est blagueur. Enfin, le Belge francophone : pour les néerlandophones, c'est une autre histoire, une autre culture et une autre approche des rapports humains. Le Flamand n'a pas le temps pour ça : il est là pour travailler et épargner. Bref, à Bruxelles du moins, les gens adorent se chambrer, même lorsqu'ils ne se connaissent pas. L'étranger est parfois décontenancé, parce que ça retentit même sur le langage. Si, dans un bistrot bruxellois, vous demandez au garçon de vous redonner des cacahuètes pour boire avec votre bière, il y a des chances qu'il vous réponde, en vous remplissant votre petit bol : « Non, dis donc ! ». Ce qui veut dire en fait : « Oui, évidemment, s'il n'y a que ça... ». De même, si vous demandez à quelqu'un si cela le gêne si vous vous installez à côté de lui dans le métro, il est possible qu'il vous réponde, rigolard : « Ah oui, et comment ! », là encore pour vous signifier le contraire, très aimablement. Il faut s'habituer, mais ça détend les rapports sociaux et ça fait partie du charme de la vie bruxelloise. A Paris, le passager auquel vous poserez la même question enlèvera son sac avec humeur, vous ignorera superbement ou se sentira franchement menacé.

Donc, je pense à un truc du genre. Mais la contrôleuse ne me tend pas de stylo. Ça n'a pas l'air d'être ça. J'examine donc le Rail Pass. Il y a un petit texte sur la droite du billet auquel je n'avais jamais prêté attention. Mais il est écrit en flamand, et avec la meilleure volonté du monde, je ne comprends que ce que je sais déjà, et pas le reste.

- Euh, je suis désolé, mais je ne parle pas le flamand...

- Et vous travaillez en Flandres ?

- Oui, mais dans un endroit où l'on parle français et anglais...

Pas de réponse. Je lui dis :

- Vous voulez bien me dire ce qui est écrit ?

- Ecoutez, tous les jours des voyageurs font les idiots comme ça. Des Anglais ou des Espagnols qui prétendent ne pas lire le français, des Wallons qui prétendent ne pas lire le flamand... C'est usant à la fin. C'est trop facile !

- Soit, mais je ne suis pas en train de frauder, puisque je viens vous voir pour vous demander un stylo dix minutes avant le départ du train. Et ce n'est pas la première fois que je demande un stylo à un contrôleur, et aucun ne m'a jamais rien dit.

- Ca, ça ne me concerne pas... Il y a des règles, et elles sont pour tout le monde...

- Moi je veux bien respecter toutes les règles que vous voulez, mais il faut juste que je les connaisse. Je suis Français, pas Belge : je n'ai pas appris le flamand à l'école. Je vis à Bordeaux, et personne n'y parle le flamand. Je ne vais pas apprendre cette langue juste pour prendre le train en Belgique deux fois par mois. Vous pensez sérieusement que tous les gens qui travaillent ici doivent savoir parler flamand ? Vous allez vider Bruxelles de la moitié de ses habitants...

- Si vous travaillez en Flandres, vous devez bien savoir lire ça...

- Eh bien non. Je dois être limité. J'arrive à comprendre les annonces de retard des trains et de changement de quai, il faut bien, mais quand je lis ce texte, je comprends ce que je vous ai déjà dit, mais pas le reste. Vous ne voulez vraiment pas me dire ce qui est écrit ? Ça devient ridicule...

Elle soupire :

- Il est écrit que le Rail Pass doit être rempli AVANT d'accéder au train !

Là, je suis abasourdi. C'était donc ça...

- Ah... Mais je n'ai pas de stylo ! Je ne cherche pas à frauder. Le train part dans dix minutes et je suis venu directement vous voir pour me mettre en règle, avant le départ...

- Oui, mais vous êtes censé avoir un stylo quand vous voyagez avec un Rail Pass et le remplir sur le quai. C'est comme ça. Ça fait partie des conditions.

Je réfléchis, un peu interloqué.

- Hum, dites-moi, c'est quoi la sanction si le Rail Pass n'est pas rempli AVANT d'entrer dans le train ?

- Il y a une amende...

- Et quel est le montant de cette amende ?

La dame répond, un peu piteuse :

- C'est 2.50 Euros, plus le prix du billet... En fait c'est le supplément qui s'applique quand on prend son billet dans le train.

En gros, il n'y a pas d'amende. Si le Rail Pass n'est pas rempli, on prend un billet normal, voilà tout.

Je lui dis, avec un air moins affable que jusqu'alors :

- Ecoutez, si ça vous amuse vraiment, je ne vais pas utiliser mon Rail Pass, puisque je ne possède pas le stylo réglementaire. Vendez-moi un billet, avec le supplément. On me le remboursera.

Elle ne répond pas. Je poursuis :

- Et ça me fera une histoire belge à raconter à mes amis.

Là, elle est piquée au vif. Je n'aurais pas dû. Pour travailler en Belgique depuis vingt ans, je sais que toute référence au concept de « blague belge », quel que soit le contexte ou l'intention, passe mal. C'était méchant.

Elle sort un stylo et me le tend d'un air martial. Je m'en saisis, remplis rapidement mon Rail Pass et le lui rend :

- Merci pour le stylo. En ce qui concerne l'amende de 2.50 Euros, je vous la paierai quand vous repasserez pour contrôler les voyageurs...

Je sais bien que les choses ne fonctionnent pas ainsi : maintenant que la contrôleuse m'a autorisé à utiliser mon Rail Pass, il n'y a plus de supplément qui vaille. Mais c'est à mon tour de faire l'abruti.

Puis je me ravise et lui dis d'un air doux :

- En fait, non. Quand vous repasserez, je serai en règle, donc je ne paierai pas l'amende. Et vous ne pourrez pas dire le contraire, sauf à avouer que vous vous êtes rendue complice d'une fraude au règlement de la SNCB en me prêtant votre stylo alors que j'étais DÉJÀ à bord...

Elle me regarde, d'un air morne. Je poursuis :

- Et contrevenir à un règlement écrit en flamand quand on est agent de la SNCB, j'imagine que ça doit être grave. Merci quand même pour le stylo.

Elle part, sans rien dire.

## De l'utilité d'une canne

A la gare du Nord, j'attends le train pour Bruges. Il arrive, s'immobilise. Par chance, je suis juste en face de la porte. Elle s'ouvre, et j'attends que les passagers descendent.

Soudain, je me fais bousculer violemment. J'imagine qu'il s'agit d'adolescents qui chahutent ou d'un groupe de touristes chinois qui se fraie un passage sur le quai, mais c'est une brave sexagénaire. Enfin, brave, au sens de courageuse : car après m'avoir bousculé d'un grand coup d'épaule pour se ménager une place entre le train et moi, elle entreprend de monter dans le wagon avant que les gens n'en soient descendus, en grillant la politesse à la douzaine de voyageurs qui attendent patiemment sur le quai.

C'est une petite mamie coquette, coupe au carré, tailleur-pantalon en tweed, petit foulard, cheveux teints en roux, visage en lame de couteau, regard bleu clair. Elle est très agitée : soit stressée à l'idée de rater son train ou de ne pas avoir de place assise, soit persuadée de jouir d'une forme de priorité sur le commun des mortels. Il s'agit peut-être d'une baronne, comme on en rencontre encore à Bruxelles, pourvue d'un nom à tiroirs. Ou de l'épouse d'un diplomate. Ou d'une nostalgique du temps des colonies. Peut-être les trois à la fois. Elle est survoltée, mais n'a pas cet air de folie ou de sénilité qui amène quiconque à excuser les comportements les plus inconvenants.

Forcément, son entreprise ne peut aboutir : les gens veulent descendre avec de grosses valises, et la porte pour monter dans le wagon est étroite. Les autres voyageurs commencent à râler, à bord comme sur le quai. La dame est bloquée sur la deuxième marche, face à deux jeunes filles qui essaient de descendre un gros colis. Elle proteste, disant qu'on ne va pas y passer la matinée.

Comme personne ne dit rien, et que je sais que le train ne va pas tarder à repartir, je m'adresse à elle :

- Excusez-moi, mais je n'ai pas bien compris pourquoi vous pensez avoir le droit de monter avant tout le monde, et même avant les gens qui veulent descendre... Laissez-les sortir, et on pourra monter !

Elle se retourne vers moi, me fusille d'un regard tellement glacial et haineux que j'en suis effrayé, et me dit, véhémement, en brandissant l'objet :

- Parce que j'ai une canne !

- Euh..., vous voulez dire que vous allez nous taper avec si on ne vous laisse pas passer la première ?

- Mais non ! Je suis handicapée, alors je ne vais pas entrer la dernière. C'est la moindre des choses, non ?

Elle n'a pas l'air plus handicapée que ça. Son coup d'épaule témoignait d'une certaine aisance physique et d'une grande stabilité, et elle n'a pas manifesté de difficulté pour gravir les marches du train, pourtant hautes. Les gens ayant compris qu'elle ne céderait pas, s'organisent pour laisser passer la mamie furibarde.

Cinq minutes après le départ, le train arrive en gare du Midi. La dame, qui est installée quelques rangées devant moi, se lève vivement et scrute par la fenêtre les gens debout sur le quai. Elle doit avoir rendez-vous avec quelqu'un. Le train s'immobilise. Elle finit par repérer la personne espérée, qui attend juste en face du wagon. Elle s'écrie :

- Arlette ! Arlette !

Compte tenu de l'épaisseur du vitrage et du bruit qui règne dans la gare, Arlette ne l'entend pas. La baronne se met alors à taper du plat de la main contre la vitre, faisant claquer sa bague à la manière d'un pivert. Cela ne suffit pas à attirer l'attention de son amie, qui porte probablement un sonotone, et

tourne la tête en tous sens à la recherche de la vigoureuse mamie. En désespoir de cause, plutôt que de se rendre à la porte du train pour hélér Arlette, la dame saisit sa canne et commence à matraquer le carreau avec le pommeau en métal. Ça fait le bruit d'une boule de billard tombée sur un sol carrelé après une casse ratée.

Le contrôleur, qui vérifie les billets à l'autre bout du wagon, se précipite pour lui demander d'arrêter :

- Attention Madame, vous allez casser la vitre !

- Mais non ! Qu'est-ce que vous me chantez-là ? Je toque juste pour faire signe à ma sœur !

Le type ne sait pas trop quoi répondre. Mais la dame ne frappe plus la vitre, et il a l'air de s'en contenter.

Depuis mon siège, je dis au contrôleur :

- Si j'étais vous, je laisserais tomber, sinon Madame va vous donner du bâton !

Les gens qui attendaient avec moi sur le quai trouvent ça assez drôle. Leurs rires n'amuse pas beaucoup la baronne. Elle me fusille à nouveau du regard, et je suis une fois encore impressionné par la quantité de haine et de menaces qu'elle arrive à véhiculer ainsi. Elle me lance méchamment, sans une once de second degré :

- C'est vous, jeune-homme, que je vais venir bastonner si vous continuez à vous mêler de mes affaires !

Les gens rient de plus belle.

Je ne réponds pas. Je replonge, penaud, le nez dans mon journal. Je me dis qu'elle est vraiment capable de m'administrer un coup de sa canne sur la caboche, et qu'elle doit être douée pour l'exercice. J'estime aussi que, ne m'étant pas battu depuis ma plus tendre enfance, je préférerais le faire avec quelqu'un de moins costaud que moi. Ce qui n'est manifestement pas le cas.

## IV. LES DIVERTISSEMENTS DU VOYAGE

### Les taxis parisiens et l'histoire de France

Lundi j'ai pris un taxi à Paris. Le conducteur semblait tout droit sorti d'un film de Woody Allen tourné chez nous : la cinquantaine, habillé d'un gilet gris avec des coudes en cuir marron, la moustache, une casquette en tweed.

Et la conversation typique du taxi, entièrement focalisée sur les vicissitudes de sa condition : « Le métier de taxi, c'est de plus en plus dur. Avec toute la concurrence, de tous les moyens de transport, les motos-taxis, les voitures avec chauffeur, les trams, les pousse-pousse, les Vel d'Hiv... »

### L'angoisse du candidat au relooking immobilier

Angoisse de la chambre d'hôtel oblige, j'ai regardé hier soir une partie de l'émission D&CO de M6, où de braves gens gagnent le droit de voir leur maison relookée de fond en comble par l'équipe de décorateurs de la chaîne. C'est vraiment une bonne affaire pour les heureux élus : leur maison – toujours sérieusement décatie – est rénovée et meublée de la cave au grenier sans avoir rien à faire ou à payer. Ils doivent simplement pleurer à chaudes larmes quand ils découvrent le résultat, et se laisser embrasser et tutoyer par une animatrice extrêmement démonstrative. C'est acceptable.

C'était amusant de voir les candidats du jour insister tant et plus sur le fait qu'ils aimaient les couleurs neutres, le blanc, le beige, le crème et le gris clair, le mobilier discret, classique et simple, l'ambiance Ile-de-Ré, les décorations sobres. Ils étaient paniqués à l'idée de retrouver leur ferme relookée en harem qatari à la sauce Gifi, à coup de tentures, moucharabiehs, dorures, poufs, tables basses baroques, bougies parfumées, autocollants muraux et seaux de peinture violette.

Quels ingrats ! Tant qu'ils y étaient, ils n'avaient qu'à dire à l'animatrice qu'elle a mauvais goût.

### La caserne d'Ali Baba

Quand je vais à Genève, l'Université m'héberge dans l'hôtel avec lequel ils ont une convention. Appelons-le l'hôtel du Théâtre : ce n'est pas tout à fait ça, mais je ne veux faire d'ennuis à personne. C'est un établissement familial propre situé près des facs. J'y ai habituellement droit à une chambre single, exiguë mais parfaite pour le peu de temps que j'y passe : j'arrive le soir à 20 heures, et je repars tôt le matin pour faire cours.



La patronne est une femme d'une cinquantaine d'années, genevoise, bourgeoise et polie. Son trait de caractère dominant est le souci de l'économie. Elle n'hésite pas à morigéner devant les clients le réceptionniste – un géant quarantenaire très sympathique – parce qu'il ne remet pas le capuchon sur les stylos à bille, ce qui, selon elle, en abrège la durée de vie, ou à tancer publiquement la préposée au petit-déjeuner parce qu'elle coupe des tranches de pain trop épaisses.

Aujourd'hui je suis exceptionnellement arrivé plus tôt que d'habitude, mais néanmoins suffisamment tard pour avoir droit à ma chambre. La patronne était troublée, désagréablement surprise. Elle a évoqué en marmonnant un problème de chambres pas prêtes. Je n'ai pas compris de quoi il s'agissait. Elle a regardé trois fois l'ordinateur et son registre, énervée, a farfouillé dans les clés. M'en a tendu une, en insistant lourdement : « C'est la 505... ». Elle m'a regardé comme si elle me confiait la clé de son coffre à l'UBS. Je n'ai pas compris. Déçue de ma réaction, elle me l'a reprise, a réfléchi, consulté à nouveau son écran et son registre, téléphoné à la femme de chambre, puis me l'a rendue enfin, dépitée. Vaincue.

Je n'ai compris le sens de cette scène qu'en arrivant à la chambre. C'est une improbable suite, décorée et meublée par un malvoyant, avec des tableaux orientalisants dignes d'un bordel libanais, trois grands miroirs dorés, une tapisserie géante, tissée sous l'emprise du LSD, récupérée dans le hall d'entrée de quelque organisation internationale, des plantes tropicales, un étrange chevalet en plexiglas, des livres d'art, une bibliothèque de style chinois, et pas moins de trois tables à café. Tout ceci est d'un goût surprenant, mais l'ensemble est confortable, et fait bien 60 m<sup>2</sup>.

C'est une satisfaction de chaque instant que de penser à la nuit blanche que la patronne va passer, se torturant les méninges pour trouver comment elle aurait pu éviter de me donner sa suite au prix de la chambrette.

## Merci Saint Nicolas

Ce matin, c'est la Saint Nicolas, et Bruxelles est sous la neige. C'est magnifique, surtout du côté du Bois de la Cambre, où les branches des arbres s'ourlent de velours blanc. Même en cours, les étudiants et moi ne pouvons nous empêcher d'admirer par la fenêtre la beauté de la neige qui danse dans les rayons du soleil et les branches des hêtres, et nous fait oublier un moment la grisaille du campus et l'ennui profond qui se dégage de l'étude de la procédure budgétaire européenne.

Merci Saint Nicolas d'avoir si bien fait les choses, d'avoir enchanté cette matinée de décembre. Car c'est assurément Saint Nicolas : cette histoire de Jack Frost ne tient pas la route. Les Américains sont d'une grande naïveté.

Bon, maintenant, assez rêvassé : Saint Nicolas va nous faire fondre tout ce merdier vite fait avant que j'aille à l'aéroport.

## De la suite à la cellule

Suite de mes aventures à l'hôtel du Théâtre de Genève. Comme je l'indiquais, lors de mon dernier séjour, en conséquence d'un horrible concours de circonstances, je me suis trouvé locataire de l'improbable suite de l'hôtel familial, au désespoir de la patronne, qui ne pouvait facturer qu'une simple chambre.

À l'instant, à la réception, la patronne m'accueille, triomphante :

- Ah ! Bonjour !
- Bonjour... Comment allez-vous ?
- Bien, bien ! Cette semaine la chambre sera plus petite... (air ironique)
- Ce n'est pas un problème...
- Je veux dire, beaucoup plus petite (air narquois)
- Il n'y a pas de souci, j'ai l'habitude. Et c'est juste pour dormir, hein, pas pour y donner une réception...
- Et la chambre est sur la rue... (air mauvais)
- Oh, vous savez, au 7<sup>o</sup> étage, sur une rue genevoise, avec du double vitrage et en hiver, je ne risque pas trop la nuit blanche... On n'est pas à Barcelone.
- Parce que, la chambre 505, d'habitude elle n'est pas au prix qu'on vous la fait la semaine dernière, n'est-ce pas...
- Je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui paie. En outre, avoir 4 fauteuils, 3 tables à café et 2 télévisions ne m'est pas d'une grande utilité quand je suis seul et que l'objectif c'est juste de dormir.

Je crois que la dame était déçue. Elle pensait tenir sa petite vengeance, mais c'est raté.

Maintenant, c'est vrai que la chambre 701, ce n'est pas le grand luxe. La déco est à l'unisson de la 505 – lustre de chez Emmaüs, mobilier de ferry-boat, moquette de motel, tapisserie à frise façon années 1970, dessus de lit récupéré après le démontage d'un camp de Roms – mais l'ensemble doit faire 8 m<sup>2</sup>, tout au plus.

Ce matin, après une nuit à songer au mauvais tour elle m'avait joué, la patronne était d'humeur joviale. Elle a nonobstant tancé la préposée au petit-déjeuner :

- Maria, pourquoi mettez-vous une cuiller avec le café de Monsieur s'il vous dit qu'il ne prend pas de sucre ? Vous trouvez qu'il n'y a pas assez de vaisselle à laver ?

Charmante, je vous dis.

## Je fais des statistiques sur la route

Une fois n'est pas coutume, j'ai voyagé en voiture. De retour d'un très long trajet sur les routes et autoroutes françaises, je vais proposer à la revue *Statistical Science* un article établissant des corrélations entre certaines variables relatives aux usagers de la route et le danger qu'ils représentent pour les autres.

Les données que j'ai pu réunir montrent sans conteste qu'on a d'autant plus de chances de se faire emplanter par un autre automobiliste qu'il conduit une Seat, une Audi ou un utilitaire blanc (de n'importe quelle marque), a les cheveux coupés très courts ou n'importe quelle sorte de casquette, laisse pendre le bras par la fenêtre (surtout s'il a une gourmette ou fume, et téléphone de l'autre main), a une passagère qui a les pieds sur le tableau-de-bord, conduit torse nu, transporte plus de six vélos ou dispose d'au moins 40 dm<sup>3</sup> de caissons d'infrabasses dans son coffre.

Toutes ces variables présentent un haut degré de colinéarité, à l'exception du transport de vélos, qui est pour sa part corrélé avec une immatriculation aux Pays-Bas et la présence d'une remorque ou d'une caravane remplie de quoi faire 500 kg de tartines – soit 3 semaines de repas pour une famille de 6, compte tenu du peu d'intérêt de nos amis bataves pour la cuisine indigène sur leur lieu de villégiature et de leur sens

de l'économie.

On note aussi une corrélation positive entre la dangerosité des véhicules et la présence de certains autocollants : PSG, A (jeune conducteur), Roulez tranquilles, Bébé à bord, SNCM. Les autocollants MAIF, LPO (Ligue de protection des oiseaux), GRD (Groland) et JMJ (Journées mondiales de la jeunesse) semblent avoir un effet inverse. La présence de phares additionnels, d'ailettes d'essuie-glaces, d'un autocollant en forme de tache de peinture ou d'un chien en plastique qui remue la tête sur la plage-arrière n'est corrélée positivement à la dangerosité des véhicules que dans les Cévennes – ces accessoires étant désormais peu présents ailleurs en France.

Enfin, on constate un comportement particulièrement vengeur ou erratique des véhicules immatriculés dans certains départements et pays, dont je tairai la liste pour ne pas me fâcher avec la moitié de mes lecteurs, notamment avec les Vosgiens, les Marseillais et les Portugais.

À part ça, je rentre à l'instant, et je vois au courrier que j'ai encore pris une contredanse en allant à Paris il y a trois semaines : 114 km/h au lieu de 110, après avoir fait successivement 71 au lieu de 70, puis 93 au lieu de 90 sur la rocade de Bordeaux. Je dois être moi-même un danger de la route. Pourtant, j'ai un autocollant MAIF, je conduis une Toyota, je garde toujours mes deux mains dans l'habitacle, je ne porte pas de gourmette et je ne fais jamais de demi-tour au frein à main. C'est à n'y rien comprendre.

### Qu'y a-t-il dans un Snickers canadien ?

À Montréal, pour mon petit-déjeuner, j'ai mangé un Snickers. Pour ceux qui ne connaissent pas, c'est une barre chocolatée industrielle aux arachides, sorte de croisement entre un Mars et des M&Ms. Je ne vais jamais prendre un petit-déjeuner quand je suis en Amérique : je suis incapable d'ingurgiter la quantité de nourriture qu'ils vont m'apporter, quoi que je commande. Je mangerais bien des pancakes, mais pas 9, noyés sous 2 cups de sirop d'érable synthétique et 2 onces de beurre.

Heureusement, il y a toujours une petite machine à café dans les chambres d'hôtel, avec des petits sacs de café moulu dont la description met l'eau à la bouche : ce café est présenté comme étant issu des meilleures plantations, écolo, bio et équitable, cultivé avec maniaquerie par des paysans détenteurs de secrets millénaires, torréfié dans le respect des traditions par des Italiens de pure souche, pour obtenir un breuvage aromatique, subtil et savoureux. Une fois le café fait – si l'on arrive à comprendre comment ça marche – le breuvage est juste objectivement dégueulasse, genre café de station-service texane. Mais c'est du café, et il n'est pas meilleur au bar de l'hôtel.

Un Snickers, c'est tout ce que j'ai trouvé de sucré dans le minibar pour accompagner mon café ; il y avait aussi des Pringles, des cacahuètes et des bretzels bizarres. J'ai donc mangé ça avec mon café déprimant. Mais que diable mettent-ils dans les Snickers en Amérique ? Du savon ? De l'aspartame ? Du glycol ? De la fécule de polystyrène ? Des antibiotiques pour bétail ? Ce truc, qui n'est déjà pas très bon dans l'absolu, est vraiment immangeable ici.

Ce goût infâme provenait peut-être du fait que la barre était périmée : combien de temps un Snickers peut-il rester dans un minibar d'hôtel sans être mangé ? Probablement plusieurs années, vu qu'on se laisse plutôt tenter par les trucs salés à l'heure de l'apéritif, et compte tenu du tarif de la chose. Mais, même en cherchant bien, il n'y a aucune date de péremption sur l'emballage. Les services sanitaires canadiens ont dû considérer qu'il n'y avait rien de périssable dans la composition du Snickers, ce en quoi ils ont tort. L'aspect ne change peut-être pas après plusieurs années, mais y a probablement des réactions chimiques imprévues qui s'opèrent et finissent par priver la barre de son goût typique de mélasse et de cacahuètes

rances.

## La bière ‘prêt à boire’

Lors de mon dernier repas au restaurant Quick de Bruges, j’ai eu droit à une Jupiler. Pour les buveurs de Coca qui n’entendent rien à la bière, la Jupiler c’est la Kronenbourg belge. Pour les lecteurs belges : non, ce n’est pas meilleur que de la Kronenbourg. Pour les lecteurs alsaciens : non la Kronenbourg n’a rien de spécial et la Jupiler n’est pas pire.

Sur le haut de la boîte figurait la mention « prêt à boire », comme on aurait indiqué « nouvelle recette » ou « vu à la télé ». J’ai lu et relu, cherché un astérisque pour comprendre l’idée, mais il n’y avait rien de plus que : « prêt à boire ». Il semble qu’ils aient vraiment abusé du produit, les as du marketing de chez Jupiler.

Tout d’abord, je ne comprends pourquoi l’adjectif est au masculin : n’est-ce pas la bière, ou la Jupiler, ou la canette qui est prête à boire ? Si ce n’est pas le cas, qu’est-ce qui est prêt à boire ?

Ensuite, j’ai beau y réfléchir sincèrement, je ne vois pas bien le concept. Que serait une bière non-prête à boire ?

Une bière sans mousse ? La mousse s’achèterait à part, dans un contenant sous-pression tel qu’on en utilise pour la crème chantilly. Il faudrait l’ajouter ensuite, une fois la bière servie dans un verre.

Ou une bière en poudre : dans la canette, il y aurait le liquide, et un petit sachet, contenant l’extrait de malt et de houblon, à mélanger au reste, en secouant comme de l’Orangina. Il ne resterait plus qu’à passer le tout dans une machine à soda, pour avoir les bulles.

Ou une bière hautement nocive, dont la toxicité s’évanouirait au contact de l’air. Il faudrait ouvrir sa canette deux bonnes heures avant de la boire, sous peine d’y rester.

Ou bien une bière qu’il faudrait faire fermenter à domicile. Ce serait, là encore, une sorte de kit : une boîte quasiment vide avec, au fond, une poudre contenant de l’orge maltée, du houblon et de la levure. On ouvre, on remplit d’eau, on met six semaines sur le haut de son armoire pour que ça fermente, et on peut la boire (si le chat ne l’a pas renversée), en faisant attention à ne pas trop remuer le fond.

Ou encore une bière qu’on pourrait théoriquement boire, mais avec une restriction juridique d’usage, façon copyright de logiciel en période d’essai ou de morceau de musique acheté sur iTunes. La bière non-prête à boire, on peut l’avoir dans son placard ou son frigo, l’exposer chez soi ou sur Facebook, la montrer à ses amis, même l’ouvrir, la servir, la renifler, la mirer, mais pas la boire, sous peine de poursuites devant les tribunaux compétents. Pour pouvoir la goûter, il faudrait aller sur le site internet de Jupiler, et acheter avec sa carte de crédit ou son compte Paypal un droit à boire en renseignant un code, à gratter sur la canette. Autre solution, acheter la version « prêt à boire », plus chère, mais dépourvue de cette restriction d’usage.

Ce pourrait aussi être une bière tout à faire buvable, mais seulement après avoir été servie dans un verre. La canette aurait un défaut d’usinage : le bord serait tellement tranchant qu’on y laisserait immanquablement la moitié de sa lèvre en buvant directement à la boîte. Il y aurait donc deux sortes : la pas-prête à boire, mal usinée, qui nécessite le recours à des accessoires (verre, paille, lime...), et la prête à boire, qui ne présenterait pas ce défaut.

Ou alors une bière qui ferait tellement de mousse, qu’il faudrait la laisser reposer 48 heures avant de l’ouvrir délicatement. Là encore, Jupiler brasserait les deux sortes : la pas-prête à boire, qui saute à la figure ou arrose toute l’assemblée si on ose l’ouvrir moins d’un jour après l’avoir manipulée, et la prête à boire,

genre ale anglaise, sans bulle, sans mousse, qu'on pourrait ouvrir sans risque de blesser personne, même après avoir jonglé avec.

En fait, peut-être que la mention est une question : « prêt à boire ? ». Ça expliquerait l'absence de 'e' à « prêt ». Sans le 'e', l'adjectif renvoie au buveur – et ne me dites pas que des femmes aussi peuvent boire de la Jupiler en boîte, ou alors il faut m'en présenter une qui le fait. La formule serait un avertissement juridique et sanitaire, façon étiquette de shampoing qui prescrit de n'en faire qu'un usage externe, ou sticker collé sur le volant d'un camping-car américain, recommandant de ne pas quitter le volant en marche pour aller aux toilettes.

Grâce à cet avertissement clairement imprimé sur le haut de la boîte, Jupiler déclinerait toute responsabilité si, après avoir bu une ou plusieurs bières, le consommateur attrape de la brioche, se plante en voiture, couche avec une fille affreuse ou finit dans les tribunes d'un stade de foot à agonir d'insultes l'équipe adverse. Bon, ça ne doit pas être ça non plus, parce qu'il n'y a pas de point d'interrogation...

Je suis néanmoins content d'avoir eu la bière « prêt à boire », parce que je n'aurais pas sur quoi faire avec l'autre.

### **‘Vous allez où comme ça ?’**

De retour à Genève et, par voie de conséquence, à l'hôtel du Théâtre, je suis accueilli par ma bonne amie la patronne des lieux. Elle me fait son grand sourire emprunté, me fait signer le formulaire et commence à m'entretenir de la météo.

Comme j'ai pas que ça à faire, au bout de trois minutes de considérations moyennement intéressantes sur le fait qu'on n'est pas encore vraiment sûr qu'il va neiger, ou peut-être pas – le Genevois étant un Normand qui s'ignore – je me dirige discrètement vers l'ascenseur à reculons, en prenant poliment congé.

Elle, goguenarde :

- Ça, c'est bien les profs...

- Euh... pourquoi vous dites ça ?

- Je ne vous ai pas encore donné de clé. Vous allez où comme ça ?

Soupir.

### **J'aime les taxis romains**

Je n'aime ni les stéréotypes ni les préjugés, mais il faut reconnaître qu'ils sont plus ou moins mérités selon les catégories de population auxquelles ils s'appliquent. Prenons les taxis : voilà des gens qui, par leur impolitesse, leur malhonnêteté et leur égocentrisme, méritent amplement la mauvaise réputation qui leur est faite. Dans leur cas, le stéréotype est même indispensable : c'est parce que les gens s'attendent à être maltraités et escroqués, et à subir une conversation menée sur le seul ton de la plainte poujadiste, qu'ils acceptent leur sort quand ils montent dans un taxi.

Ce stéréotype mérite toutefois d'être modulé selon les pays. Prenons le cas des taxis italiens. À Rome, après deux ou trois tentatives, le voyageur abandonne définitivement l'idée de circuler en bus. Il y a des

bus, c'est sûr. Plein. On s'en aperçoit dès qu'on essaie de traverser la rue ou lorsqu'on circule en voiture et qu'on reste éternellement coincé derrière. Savoir quand circulent ces bus est une autre histoire. On attend un certain moment à l'arrêt. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, puisque le bus n'est pas en retard : normal, il n'y a pas d'horaire ou de cadence indiquée, et aucun système (genre panneau, SMS ou site internet) permettant de savoir quand le prochain bus arrivera. Au bout d'un long moment, quand le touriste voit les autres passagers embarquer dans n'importe quel bus qui s'arrête, même s'ils attendent de toute évidence le 63 comme lui, il se dit qu'il ne va pas y passer la journée, et décide en conséquence de prendre un taxi.

À Rome, les taxis sont très nombreux, faciles à repérer (blancs) et souvent en maraude : on lève la main et ils s'arrêtent. Ce qui est impossible en France ; chez nous, il n'y a de taxis que pour faire des queues de poisson aux autres automobilistes, pour essayer d'écraser les piétons qui traversent un couloir de bus, pour attendre aux stations de taxis à des horaires où personne n'a besoin d'eux ou pour faire des opérations-escargot à chaque fois qu'on veut attenter à leur monopole.

Les taxis romains ont très mauvaise réputation : chers, pas sympas, arnaqueurs, peu désireux d'emmener les gens là où ils doivent aller si ça ne les arrange pas. Expérience faite, ils ne sont pas très chers (bien moins qu'en France), honnêtes par défaut (ils ne connaissent pas la ville, alors ils mettent le GPS et suivent les indications), ont des voitures propres et confortables, ne fument pas, et préviennent gentiment s'ils jugent déraisonnable d'aller jusqu'au bout de la course, parce que l'endroit est franchement difficile d'accès.

Ils ne sont pas sympas et passent leur temps au téléphone, mais ça, je m'en fiche un peu. Je ne parle pas un mot d'italien, alors je ne vais pas leur demander de me faire la conversation. En outre, je me soucie peu de savoir comment va leur mère, et les considérations des taxis français ou belges sur la vie, la politique, les femmes, le foot et la religion ne m'ayant jamais passionnées outre mesure, je veux bien faire l'impasse sur le point de vue de leurs collègues romains.

Justement : parlons des taxis français. Eux sont toujours à la hauteur de leur réputation. Pour me rendre à l'aéroport un dimanche à 13 h 00, j'ai dû appeler 6 taxis « 24/24 - 7/7 » le vendredi précédant mon départ. Un seul a daigné accepter la course, et encore, en me signifiant lourdement qu'il me faisait une fleur. Je comprends que ces gens veuillent être en famille un dimanche midi, mais dans ce cas, il ne faut pas prétendre travailler « 24/24 - 7/7 », mais « 7/24 - 5/7 », comme un fainéant de fonctionnaire. Le gars arrive, dans une improbable Dacia break complètement déglinguée, aussi sale qu'une Smart romaine à l'abandon. Impossible de mettre les bagages dans le coffre, qui était encombré d'un véritable capharnaüm : fauteuil roulant (le monsieur, m'explique-t-il, fait beaucoup de courses pour amener des patients à l'hôpital ; la Sécu est bonne fille), roue de secours, cric, cartons, outils, etc. Idem à l'intérieur du véhicule, où toutes sortes d'objets jonchaient la banquette et le sol : bouteilles d'eau, piles, mouchoirs usagés, restes de nourriture, d'autres outils...

Au départ, le compteur affiche déjà 18,60 euros, alors que le gars habite à deux kilomètres de chez moi : « Je me suis un peu perdu en venant ». Ben voyons. Le chauffeur est énorme, de sorte que son siège, qu'il recule à fond, touche quasiment la banquette arrière. Il conduit très bizarrement, en louvoyant, tout en expliquant (parce qu'il est très bavard et très indiscret) qu'il ne boit pas une goutte d'alcool. Il écoute Skyrock à fond, et je dois dire que ça ne me réjouit pas plus que le reste.

Le taxi n'a aucune idée de l'endroit où se trouve le terminal et du moyen de le rejoindre, alors qu'a priori, l'aéroport doit représenter au moins le tiers de son chiffre d'affaires. J'essaie de lui expliquer ça clairement, mais ses capacités cognitives ne lui permettent pas d'accéder à mes explications (« le gros bâtiment noir que vous voyez là-bas sur la droite » « Où ça ? »).

Arrivé à l'aéroport, après moins de 5 km de course, le compteur affiche « 35 euros, plus 5 bagages, ça nous

fait 40 euros tout rond, merci Monsieur ». Pour ce prix, on fait tout le tour de Rome. Le gars me tend triomphalement sa carte de visite, en me disant que je n'ai qu'à l'appeler à mon retour pour rentrer chez moi. Quelle bonne idée. Comme ça, il y aura déjà 40 euros au compteur avant même que je me sois installé dans sa poubelle et qu'on soit tombés en panne.

## Lasciate Mi Cantare

Le mystère de la voix éraillée des Italiens est enfin résolu. A Ostia Antica, port de la Rome Antique, il y a un groupe de gamins d'une dizaine d'années. Ils sont douze, encadrés par deux accompagnatrices. L'endroit est calme, vert, immense.

Une des dames dispose d'un curieux dispositif : un petit micro-casque, façon standardiste de société d'assurance, relié à un combiné batterie/ampli/haut-parleur fixé à sa ceinture, qui lui permet de couvrir sans mal le brouhaha des gamins assis juste en face d'elle. Qui, en raison du volume sonore dégagé par cette machine infernale, sont obligés d'élever la voix pour bavarder. Et peuvent le faire sans limite puisque, technologie oblige, l'accompagnatrice ne leur demande pas de se taire.

C'est comme ça que les gamins italiens attrapent tous le timbre de Gianna Nannini ou de Toto Cutugno dès l'âge de six ans, et n'envisagent jamais, toute leur vie durant, de parler à moins de 88 dB.

## Les Français, les Américains et la loi

Aux Etats-Unis, avant d'acheter ou de consommer de l'alcool, ou même parfois d'entrer dans un lieu où c'est possible, la règle est de contrôler l'âge des clients, qui doivent avoir plus de 21 ans. Certains restaurateurs procèdent aussi à ce genre de vérification si les clients commandent de l'alcool à table. Dans ces cas, il faut obligatoirement avoir son permis de conduire ou son passeport. Une carte d'identité française sera considérée avec suspicion, ce type de document n'existant pas outre-Atlantique. Les préposés au contrôle sont en effet très pointilleux : c'est un véritable sport pour les jeunes qui n'ont pas encore l'âge légal que de se procurer une fausse carte d'étudiant ou de maquiller leur permis de conduire pour accéder à de l'alcool. Et s'il est prouvé que le détaillant ou le débitant de boissons alcoolisées a manqué de vigilance dans le contrôle, il risque gros.

Les Européens qui ont passé la trentaine sont toujours flattés de faire, eux aussi, l'objet d'une telle vérification. Ils y voient le signe qu'ils font bien moins que leur âge. Ça les amuse jusqu'au jour où ils n'ont pas leurs papiers sur eux, ne peuvent pas justifier de ce qu'ils ont plus de 21 ans, et découvrent que la personne chargée du contrôle se fiche bien de savoir s'ils ont des rides, du bide et une calvitie galopante, tant qu'ils n'ont pas de papiers d'identité.

C'est là que les Européens, et tout particulièrement les Français, comprennent que l'on a des approches très contrastées de la loi des deux côtés de l'Atlantique. Les Français ont un rapport très paradoxal au droit, fondé sur une croyance féroce dans sa capacité à changer le monde et à régler les problèmes, mais sur une appréciation très personnelle des normes selon les circonstances. Ils deviennent subitement beaucoup moins fétichistes de la règle lorsqu'elle doit s'appliquer à eux (« Je peux bien rouler à 150, c'est une ligne droite et il n'y a personne... » « Qui ça va gêner si je construis un petit cabanon dans mon jardin ? »), quand ça leur permet de se faire bien voir (« Allez-y, mademoiselle, c'est bon... Vous êtes charmante ») ou de s'éviter des tracas (« Ça va pour cette fois, on va dire que j'ai rien vu, mais ne recommencez pas... »). Au

respect de la règle de droit se substitue alors le chacun pour soi et l'arbitraire des préposés au contrôle – ce qui ouvre bien entendu la porte aux discriminations (« C'est bon pour vous, Monsieur, mais pensez à mettre autre chose qu'un jeans la prochaine fois... Hep, pas pour vous les gars. Oui, vous, là, avec les capuches. Ça va pas être possible, la tenue de soirée est exigée... »).

Aux Etats-Unis, le droit c'est le droit. Sauf, bien entendu, pour les 1 % de super-riches qui, en toute insouciance, ne respectent aucune règle et disposent d'une armée d'avocats pour cela : s'ils finissent devant un tribunal, ce sera pour avoir trompé leur femme avec leur secrétaire ou pour avoir fumé du cannabis, pas pour avoir immergé des déchets nucléaires en pleine mer, vendu des armes à Bachar el-Assad, construit des immeubles qui s'effondrent ou corrompu une douzaine de sénateurs pour faire l'une des trois choses qui précèdent. Cet aspect des choses mis à part, le gars chargé de vérifier l'âge des clients à l'entrée d'un bar outre-Atlantique va le faire pour tout le monde, sans essayer de savoir si ça a du sens ou pas, et sans prendre la moindre initiative personnelle. Il vérifiera l'âge de Bernadette Chirac comme celui des autres clients. Car, s'il ne le fait pas et que quelqu'un s'en inquiète (et ça peut très bien être Bernadette elle-même, choquée qu'on ne lui ait rien demandé), il perd son job.

Ça ne sert donc à rien, comme le font systématiquement les Français, de faire appel à son bon sens ou de lui expliquer que son attitude est bornée et stupide. Il n'est pas payé pour faire primer son point de vue sur la règle et n'appréciera pas ces conseils. D'une manière générale, les Américains goûtent assez peu la manière dont les Européens – et les Français en particulier – entendent s'accommoder avec les règles. Ils se montreront d'autant plus inflexibles que ce rapport élastique au droit fait partie du stéréotype du Français, réputé indiscipliné, malhonnête, râleur, donneur de leçons et cynique – et bien d'autres choses encore, mais limitons-nous ici au rapport au droit et au comportement en société. Il n'y a, en conséquence, aucune chance que la personne chargée du contrôle de l'âge des clients ne se range aux appels au pragmatisme, à la compréhension ou à la tolérance du touriste français.

J'en ai fait l'expérience le jour où j'ai voulu obtenir le petit bracelet en plastique inviolable (de ceux qu'on utilise pour identifier les nouveau-nés dans les maternités) permettant de consommer de l'alcool dans un festival de musique. C'était dans l'Idaho, État où la réglementation de l'alcool n'est pourtant pas des plus drastiques : il est en vente dans les supermarchés et l'on y produit du très bon vin. C'était de plus dans une ville universitaire, où nul dignitaire Mormon ou Indien n'entend promouvoir l'abstinence. Ce festival se déroulait dans un petit parc : deux ou trois stands y proposaient de la bière ou du vin (hors de prix). Il était 5 heures de l'après-midi, un ersatz de Mark Knopfler faisait somnoler l'assistance (une centaine de personnes), et l'ambiance était familiale. À l'entrée du parc un préposé bien nourri était chargé de mettre les bracelets aux gens qui désiraient boire un verre.

N'ayant pas compris la manœuvre, je suis d'abord allé directement au stand. On m'y a expliqué que je ne pouvais acheter du vin que si j'étais nanti du bracelet rose. J'ai cru à une blague, d'autant que le tenancier était une connaissance :

- Je ne peux pas te servir, tu n'as pas de bracelet prouvant que tu as plus de 21 ans...

- Ha, ha ! Elle est bien bonne ! Allez, file-moi un verre...

Mais non. Après deux ou trois plaisanteries et quelques clins d'œil sur le mode « mais tu sais bien que j'ai l'âge », mon ami m'a expliqué qu'avec la meilleure volonté du monde il ne pouvait pas me servir un verre si je n'avais pas le bracelet, car il risquait de gros ennuis. Tout cela m'a paru très curieux, mais je n'ai pas insisté.

Je suis donc allé vers le préposé pour réclamer mon bracelet.

- Votre pièce d'identité s'il vous plaît...



- Euh, ma carte d'identité ? Ah, désolé je ne l'ai pas sur moi...
- Bon, alors je ne peux pas vous mettre le bracelet
- Allez, soyez cool, vous voyez bien que je suis pas un gamin...
- Ce n'est pas à moi d'en juger. Il me faut une pièce d'identité s'il vous plaît.
- Vous croyez vraiment que j'ai moins de 21 ans ? Vous m'avez vu ? J'ai une fille de 8 ans, qui est juste là. Je ne l'ai pas eue à 12 ans quand même ! Je suis prof, voyez ma carte de la fac [qui comporte une photo et a valeur de pièce d'identité aux États-Unis]. Comment je pourrais être prof à la Washington State University et avoir moins de 21 ans ?
- Je n'en sais rien. Moi, il me faut une autre pièce d'identité. Il n'y a pas votre date de naissance sur votre carte de prof. N'insistez pas monsieur.

J'étais de bonne foi : je découvrais le principe du contrôle tel qu'on le conçoit aux États-Unis. Je suis retourné voir mon ami au stand pour lui demander conseil. On a bien ri de la situation mais, au bout d'un moment, il m'a quand même expliqué que je n'aurai pas de vin sans bracelet, pas de bracelet sans passeport, et que mon âge apparent n'entraîne pas en ligne de compte.

J'ai donc dû rentrer le chercher chez moi. En y arrivant, après avoir récupéré mon passeport, j'ai eu une illumination. En bon Français, j'ai pris une bouteille de chardonnay « The Rooster » dans le frigo. Je l'ai vidée dans un thermos, et j'ai mis le tout dans une petite glacière avec deux tasses et un paquet de bretzels. Je suis retourné au parc. J'ai snobé le gars des bracelets. Et j'ai bu tranquillement mon vin à moi en écoutant le concert.

Je suis pour le respect des règles, mais faut pas pousser non plus.

## Les avions et l'incivilité des conducteurs romains

Rome est une ville magnifique et fascinante, mais une ville malade : malade de la voiture. Tout l'espace urbain y est radicalement envahi par les automobiles. Les notions de rue piétonne et de stationnement interdit n'y ont pas de sens. Partout où l'on peut garer ou faire circuler une voiture, il y a une voiture.

Il y a des raisons à cela. On ne compte que deux lignes de métro (dès que l'on creuse, on trouve des vestiges de diverses époques, et tout s'arrête) et le système de bus est aléatoire. Seuls les trains de banlieue et la connexion avec l'aéroport Fiumicino offrent un service décent. En outre, il ne semble pas y avoir la moindre réglementation ou le moindre dispositif tendant à encourager les gens à se déplacer autrement qu'en voiture, du type péage urbain, tarification agressive du parking ou subventionnement massif des transports en commun. Le fait que la ville a été longtemps gérée par un maire d'extrême droite n'est pas étranger à cela.

Il y a dix ans, les gens ont commencé à remplacer leurs Fiat Punto par des Smart et des voiturettes sans permis. Cela leur a donné, un temps, un avantage concurrentiel dans la recherche d'un stationnement. Ils peuvent se garer perpendiculairement au trottoir, sur les trottoirs, à l'emplacement des poubelles, dans le moindre interstice goudronné. Maintenant que les voitures de 3 mètres représentent la moitié du parc automobile romain, l'avantage n'existe plus. En revanche, les derniers propriétaires de voitures normales ne parviennent plus à se garer nulle part.

Il y a aussi à Rome plus de scooters que la ville ne compte d'habitants. Même pour les propriétaires de deux-roues, se garer est un casse-tête, vu le nombre de deux-roues et les systèmes (barrières métalliques,

poteaux et chaînes, bordures en béton...) que les riverains ont mis en place pour éviter d'avoir en permanence une nuée de scooters accrochés à leur trottoir, comme des moules à un rocher breton.

Le désordre le plus complet règne en matière de circulation et de stationnement, et la police s'en fiche éperdument. On voit circuler à Rome toutes sortes d'agents de la force publique, appartenant à la *Polizia*, aux *Carabinieri*, à la *Gendarmeria* ou à la *Guarda di Finanzia*, dont les uniformes rivalisent de beauté. Ils marchent dans la rue, martiaux et superbes, le menton haut, uniforme et casquette immaculés, gants impeccables, galons étincelants, chaussures lustrées. Mais ils ne consentent jamais à s'occuper des voitures en stationnement gênant, des gens qui s'arrêtent en double ou triple file, ou des automobilistes qui éperonnent les voitures voisines pour se garer dans une place manifestement trop petite.

L'automobiliste romain n'est pas incité à la civilité, puisque les places légales sont introuvables, les parkings payants peu nombreux, et qu'il ne court aucun risque à se garer en dehors des emplacements prévus, si ce n'est celui d'être durablement bloqué par plus incivique que lui. On voit en effet, un peu partout, des automobilistes assis au volant de leur voiture, coincée de toutes parts, klaxonnant avec résignation dans l'espoir d'attirer l'attention du propriétaire d'un des véhicules adjacents. On en voit d'autres, l'air perplexe et humilié, examiner une voiture qui est visiblement la leur, qui n'est pas bloquée, mais dans laquelle ils ne peuvent pas entrer compte tenu de la manière dont les autres se sont garés autour. Les constructeurs devraient proposer en option un toit ouvrant à serrure, permettant d'accéder à sa voiture par le dessus lorsque les portières et le hayon sont inutilisables.

Je viens d'arriver à Rome. Le vol Air France était, une fois n'est pas coutume, en avance sur l'horaire. Toutefois, nous avons longuement attendu à quelques mètres de la passerelle. Le pilote a fini par nous expliquer que notre emplacement était indûment occupé par une voiture de l'aéroport, et que personne ne savait où était son conducteur...

### Excès de vitesse et *bucket list*

À mon arrivée à l'aéroport Fiumicino hier, un chauffeur de l'Université m'attendait pour me conduire à mon appartement. Ça me change de la déprimante litanie : exploration de l'aéroport à la recherche de la gare, achat du billet de train, identification du bon train, attente du train, voyage en train, exploration de la gare à la recherche des bus, achat du ticket de bus, identification du bon bus, attente du bus, voyage en bus, exploration du quartier *pedicus cum jambis* pour trouver la bonne adresse. Et ce, dans le meilleur des cas. Dans le pire, je me suis trompé de train ou de bus, et je dois partir en quête d'un taxi.

Ce chauffeur conduisait une grosse BMW flambant neuve, dont un journaliste auto ou un romancier de la télé aurait dit qu'elle était rutilante, mais dont il est plus correct de dire qu'elle était étincelante, puisqu'elle était noire et non rouge. On s'est peu parlé, vu que mon italien est aussi bon que l'était son anglais ou son français, et que le gars jouait beaucoup avec son GPS et son *telefonino*. Assez rapidement, nous sommes arrivés sur l'autoroute où le chauffeur a conduit à 200, en zigzaguant entre les camions, les motos et les voiturettes. Pendant cette partie du trajet, je dois admettre qu'il a cessé de tripoter son GSP et son téléphone. Tant mieux.

Je n'ai rien dit pour essayer de modérer ses ardeurs : j'étais trop occupé à réfléchir aux choses que j'aurais bien aimé faire avant de mourir, comme dans ces téléfilms américains où le héros découvre qu'il n'a plus qu'un mois à vivre et veut, avant de trépasser dans la foi extatique en un au-delà merveilleux, voir le Mont Rushmore, serrer la main de Buster Posey, retourner manger des pancakes à la myrtille dans le *diner* du Montana où il a rencontré sa femme, conduire une AC Cobra et, bien entendu, faire des déclarations

totallement impudiques à sa vieille mère, qui tireront une demi-once de larmes aux téléspectateurs qui ont suivi l'affaire. Cette idée est tellement répandue outre Atlantique qu'il y a même un mot pour ça : une *'bucket list'*.

On est arrivés sans encombre à l'appartement, tellement vite que je n'ai pas eu le temps de faire ma *bucket list*. Il est vrai que, assis dans la voiture, le choix était restreint : téléphoner à quelqu'un ou lui écrire un SMS, faire une déclaration au chauffeur ou lui demander s'il n'avait pas sous la main un Pétrus de 1969 – ce qui semblait peu probable. Et il aurait été de toute façon trop chaud.

Une fois remis des émotions procurées par ce record mondial du trajet Fiumicino-Villa Albani, je me suis demandé ce qui avait poussé le chauffeur à rouler ainsi. Il ne semblait pas se soucier des contrôles de vitesse : peut-être la voiture était-elle volée. Ou alors il n'avait pas de permis de conduire, et donc rien à perdre. Ou il était de la mafia, et savait l'art de dissuader un gendarme de lui coller une prune d'un simple regard. S'il était de la mafia, il était peut-être poursuivi par quelqu'un ou attendu urgemment pour régler son compte à un juge : il avait une tête de mafieux crédible, mais n'avait l'air ni nerveux, ni fondamentalement pressé, malgré son goût pour la vitesse. Il n'avait pas non plus l'air ivre ou victime d'une erreur de posologie médicamenteuse. Enfin, je ne pense pas que quelqu'un lui ait dit de se dépêcher pour moi, vu que je n'avais pas de programme pour la journée, et qu'il était plus important que je sois vivant le lendemain pour faire ma présentation, qu'en avance pour récupérer les clés de mon appartement.

J'en déduis que c'est un type qui passe sa vie dans les embouteillages, au volant d'un bateau de 5 mètres totalement inadapté aux infrastructures routières romaines et au style de conduite local, fondé sur le principe du « Bip ! Bip ! Bip ! Vroum, vroum ! Pousse-toi un peu que je me faufile entre le policier, le lampadaire et le chien ». En conséquence de quoi, lorsqu'il se trouve par chance face à une route relativement dégagée, il se dégoûte les roues, écrase sans retenue l'accélérateur de son bolide bavarois, et se délecte de faire louvoyer en les frôlant les Smart et les motos qui le narguent chaque jour.

Avec ça, j'ai passé une très mauvaise nuit, parce que je n'ai pas réussi à décider de ce que voudrais faire si je devais quitter ce monde précipitamment.

## Le secret de la sveltesse des Américains

A Rome, je loge à l'hôtel Hermitage, dans le quartier très chic de la Piazza delle Muse. L'hôtel a dû être luxueux à une époque où je pensais encore que les Romains parlaient tous latin. Aujourd'hui, il n'est pas si mal, mais son style baroque n'a plus vraiment cours : marbres couleur pâté et minestrone, moquette rouge à motifs, dorures partout, lourdes tentures, meubles en marqueterie, tapisseries chamarrées. Un jour les rideaux en velours bleu-roi seront remplacés par des stores Ikea et le marbre de la salle de bain recouvert par du stratifié blanc.

L'hôtel est néanmoins propre, proche de mes lieux d'activités et calme. Il est en outre bon marché et le wifi marche pas trop mal, alors je n'en demande pas plus. Des collègues m'avaient prévenu que le principal problème de l'endroit était sa fréquentation : il accueille souvent des bus entiers de touristes rebutés par les tarifs prohibitifs des hôtels du centre, touristes qui peuvent se montrer, comme il se doit, bruyants et malpolis.

Hier soir, j'ai effectivement vu arriver un groupe d'étudiants américains. Une cinquantaine de filles et garçons d'une vingtaine d'années, accompagnés d'un unique adulte, qui tâchait tant bien que mal de leur expliquer où ils étaient sur une carte de la ville : « Mais les rues sont pas droites ! » « Et elles sont pas numérotées ! » « C'est tout écrit en italien... ». Je dois dire qu'ils ont été très raisonnables, alors que je

craignais déjà les cavalcades dans les couloirs, les discussions interminables sur le palier et les portes qui claquent. La faible insonorisation des chambres m'a permis de constater que ma voisine de chambre avait fait une conquête, mais les ébats ont été brefs et polis ; émotion de la première fois, décalage horaire ou excès de Chianti.

Le statut exact d'un hôtel se jauge au petit déjeuner-compris. A l'hôtel Hermitage, on déjeune sur le balcon intérieur d'une incroyable salle de bal, tout en marbre, ornée de somptueux lustres vénitiens. L'endroit doit accueillir des mariages ou des événements professionnels et fait penser à la Golden Room de l'hôtel Overlook. Sur un immense buffet sont disposées toutes sortes de victuailles. Des pâtisseries de vingt sortes, des viennoiseries, de la charcuterie, du fromage, des céréales, des pains, des biscuits, des fruits, etc. A y regarder de plus près, on s'aperçoit que les pâtisseries et les viennoiseries sont industrielles, que la charcuterie et le fromage viennent de chez Lidl et ont été coupés en carpaccio pour couvrir à peu de frais de grands plateaux, que les céréales sont ramollo, que le pain vient du supermarché, que les biscuits sont ceux que je mangeais à la cantine du collège (« Il Paniere di Papà Barzetti ») et que les fruits ne sont que de vilaines goldens, des kiwis suspects et des bananes vertes. Dans un coin de la coursive, il y a les distributeurs de jus de fruit et de boissons chaudes : café américain et thé dans des thermos de la taille d'un chauffe-bain.

Le premier jour, j'ai pris du café, un croissant, une petite part de tarte aux cerises noires, un verre de jus d'orange et une salade de fruits. Le café était mauvais : genre café d'avion, ce qui est un comble en Italie. Le croissant sentait à plein nez la fleur d'oranger de synthèse, celle qu'on utilise pour les cosmétiques, et était fourré d'un indescriptible succédané de Nutella. La tarte était molle et fade ; en fait de confiture de cerises, c'était du nappage de barquettes premier prix. Le jus d'orange, distribué par une machine automatique de la marque « Big Juice », était du Tang. Les plus de 35 ans, qui se demandaient où était passé le Tang de leur enfance (soit une poudre orange à l'aspect médicamenteux que l'on mélangeait à de l'eau pour obtenir une boisson à l'orange immonde), apprendront qu'il a été exporté en Italie, où il est servi aux touristes dans les hôtels.

Le pire était à venir : la salade de fruits. Je l'avais prise dans la louable intention de rééquilibrer un peu mon régime alimentaire, toujours désordonné quand je voyage pour des motifs professionnels : pizza et bière devant mon ordinateur quand je mange seul, et pâtes et vin rouge quand je dîne avec des collègues. C'était une salade de fruit en boîte, conforme à ce que tout le monde a connu à la cantine, avec ses morceaux blancs dont on ne sait ce que c'est (poire ? pomme ? salsifis ?), ses morceaux jaunes idem (abricot ? pêche ? melon ?), ses raisins décolorés et surtout, le meilleur, ses cerises rose fuchsia à la texture de patate douce. Le problème de la salade de fruit de l'hôtel Hermitage, c'est qu'elle était ouverte depuis un certain temps, et qu'elle avait donc commencé à fermenter : elle avait désormais un goût de mauvaise Grappa.

L'ambiance était en outre incroyablement sinistre. Dans cette salle de cent couverts, il y avait un vieux monsieur seul, un couple qui se faisait la gueule, et moi. La mastication du monsieur était le seul son audible. J'ai donc bu mon café, mangé mon croissant, et suis parti en quête d'un expresso.

Ce matin, alors que je prenais mon petit déjeuner (café, pain, miel en barquette : j'ai essayé de limiter les risques), les étudiants américains sont tous arrivés d'un coup. Ça a radicalement changé l'ambiance et le volume sonore de la salle. J'ai été frappé par la quantité de nourriture que ces jeunes gens arrivaient à empiler sur leurs assiettes, dans le plus grand désordre. Je me suis d'abord dit qu'ils auraient eu plus vite fait de prendre leurs chaises pour s'installer tout autour du buffet, table géante élégamment dressée au milieu de la salle, plutôt que de transporter toute la nourriture disponible vers leurs tables respectives. Après leur passage, il ne restait en effet presque rien.

Je me suis ensuite demandé comment ils faisaient pour rester minces en se nourrissant chacun, dès le petit

déjeuner, de quatre morceaux de tarte à la confiture, deux croissants au Nutella, une douzaine de tranches de charcuterie et autant de fromage, un bol de céréales servi à ras-bord et deux fruits. Car ces jeunes gens étaient visiblement de bonnes familles, sveltes et athlétiques, adeptes du sport et de la marche à pied, totalement à l'abri de l'obésité. On pouvait s'en rendre d'autant mieux compte qu'ils souscrivaient unanimement au style vestimentaire du campus californien au mois de juillet : micro-short, débardeur minimaliste et tongs pour les filles ; short de tennis, t-shirt et chaussures de sport bodybuildées pour les garçons. Et ce malgré un climat qui n'était que vaguement printanier.

J'ai vite compris d'où venait leur capacité à rester sveltes malgré ce petit-déjeuner hypercalorique. Après cinq minutes, ils ont tous quitté la salle, en laissant un véritable champ de bataille derrière eux. Un dixième à peine de la nourriture qui avait été déplacée du buffet vers les tables avait été consommé ; le reste gisait, empilé et dépiauté, sur les assiettes et à même les nappes. Le personnel de salle est arrivé, avec un air las et de grands chariots, pour débarrasser tout ça. Je pense qu'ils ont l'habitude.

La scène m'a choquée, et pas seulement parce que je suis irritable au saut du lit. Certes, tout ça était très mauvais. Mais le comportement de ces jeunes gens était certainement moins lié à la qualité de la nourriture qu'à leur rapport à celle-ci. Pour ma part, j'ai été éduqué dans une famille alsacienne, où il importe de finir avec enthousiasme tous les aliments qui ont été mis dans son assiette si l'on veut témoigner son attachement à sa mère et à sa grand-mère, et même de demander du rab, si on veut leur faire franchement plaisir. J'ai donc des difficultés à ne pas finir mon assiette, et je m'en accommode en alliant gourmandise et mesure dans le service.

Ce gâchis m'a donc outré. J'ai repensé à mon premier petit-déjeuner à l'hôtel Hermitage, au cours duquel je m'étais forcé à finir mon croissant, vraiment infâme, et mon Tang, à l'avenant. En revanche, je m'étais exonéré de terminer ma salade de fruits fermentée : ça fait toujours mauvais genre d'arriver à un séminaire à 9 heures du matin avec une haleine de poivrot.

## Les Grecs, le tourisme et la conduite automobile

Les Grecs, qu'il s'agisse des autorités ou de la population, en ont vraiment pris pour leur grade depuis le début de la crise de la dette souveraine. De retour de Grèce, je me dis qu'on a été injuste à leur égard. Le gouvernement a certes menti sur les comptes de la nation, et la population est très rétive à la collecte de l'impôt, mais comment ne pas souligner aussi l'intelligence avec laquelle l'économie touristique y est gérée dans de nombreux endroits, et le sérieux des gens, très nombreux, qui en vivent ?

Prenons Naxos. Les paysages y sont magnifiques, les villages labyrinthiques et les plages sublimes : sable blanc immaculé et eau cristalline. Le climat y est parfait et il y a très peu d'insectes. Bon, les Grecs n'y sont pour rien, mais ça mérite d'être dit. On ne recense aucune des nuisances habituelles des stations balnéaires : pas d'algues, aucun jet ski et peu de bateaux à moteur, pas de bars de plage à musique tapageuse, pas d'avion publicitaire, pas de charters d'ados ou de hooligans en mal de sensations fortes, pas de bling-bling, pas de sonorisation de l'espace public, pas de pédalos, pas de structures gonflables aquatiques où les agités secouent ce qu'il leur reste de cerveau.

Les restaurants proposent pour la plupart une nourriture délicieuse et bon marché, avec un service efficace et charmant. Personne ne semble vouloir tondre les touristes et la population est accueillante – sans renoncer à une certaine réserve. Les touristes eux-mêmes se comportent globalement bien, et sont là pour apprécier la douceur de vivre, les paysages et la gastronomie. Les pipoles, les has been et les wanna be, ceux qui veulent les approcher pour avoir l'impression d'en être, et tous les gens qui ne se sentent exister

que dans le sillage des précédents, sont parqués à Mikonos (il en faut pour tous les goûts), ce qui fait de l'air sur les autres îles des Cyclades.

Les Grecs, sans être des dingues de la protection de la nature, s'en sortent plutôt bien, sans grand discours. Les commerçants distribuent toujours des sacs plastiques à tour de bras, mais on ne les trouve pas dans la nature et sur les plages. Il n'y a pas un dépôt sauvage d'ordures ménagères, de gravats ou de déchets industriels à chaque détour de route de montagne, comme en Corse. Ils sont avantageusement remplacés par des centaines de petites chapelles blanches. Les gens ne jettent pas leurs détritiques partout – à l'exception, bien entendu, de certains fumeurs qui, non contents de gâcher l'atmosphère des plages, s'emploient consciencieusement à les transformer en cendriers géants, notamment dans les secteurs transats-parasols. On se réjouit de voir que chaque maison dispose de son propre dispositif de production solaire d'eau chaude sanitaire, et qu'il y a des éoliennes et de petites fermes solaires un peu partout. Des réseaux de bus desservent efficacement les plages les plus reculées, ce qui limite la circulation des voitures, et de nombreux courageux se déplacent à vélo. Les villages ont des systèmes de parking excentrés, que les touristes utilisent avec une certaine discipline. L'agriculture est, par la force des choses, raisonnée. Le bétail fait un peu pitié, mais la situation de vache laitière n'est probablement pas plus envieuse dans une étable-usine en Hollande qu'attachée par une patte en plein soleil dans un champ caillouteux de Naxos.

La loi imposant la production d'une facture ou d'un ticket de caisse a été d'une grande efficacité pour lutter contre la fraude fiscale et, accessoirement, les arnaques. Les commerçants grecs, qui étaient jadis tellement réticents à délivrer un ticket de caisse et à tenir la moindre forme de comptabilité, sont désormais obligés d'afficher la mention « le client n'est pas tenu de payer en l'absence de facture ». Et il semble que les clients fassent valoir ce droit quand c'est le cas.

On constate encore des soucis du côté du cadastre et des règles d'urbanisme, mais aucun immeuble ne vient défigurer la côte. Certes, des maisons se construisent un peu partout, dans un certain désordre ; un quart sont des carcasses de béton dont on se demande depuis quand elles sont là (pas forcément très longtemps) et quand elles seront achevées. Mais tout le monde s'en tient à une élégante architecture locale (maisons blanches cubiques à toit-terrasse), et les constructions ne comptent jamais plus d'un étage. Une poignée de gros projets illégaux ont apparemment été stoppés nets, preuve qu'il existe des règles et des gens pour les faire appliquer.

L'île, comme la plupart de ses voisines, propose un remarquable équilibre dans le développement touristique. Il y a une stratégie collective visant à préserver ce qu'elle a de charmant qui force le respect. Naxos offre tout ce qu'il faut de restaurants, de bars, de bateaux d'excursion, d'activités, de commerces, mais cela reste artisanal et nullement envahissant. Il existe des kilomètres de plages sans concessions, sans hôtels, sans boutiques, sans engins flottants. Les restaurants, les hôtels et les gîtes restent, pour la plupart, de petites entreprises familiales, bien tenues, fondées sur une stratégie commerciale de long terme et l'idée qu'il faut fidéliser les clients. Les quelques grosses machines, genre restaurant mexicain à la sauce américaine (placement opéré par un mafieux en short sympa comme Poutine, pots à crayons pour les enfants, service assuré par de jeunes gens stressés en uniforme dotés de télécommandes, bouffe infecte et tarifs scandaleux) n'attirent qu'une clientèle de nouveaux riches locaux, amateurs de 4x4 et d'exotisme de pacotille. J'ai, en outre, été très surpris de trouver des villages intacts ou rénovés avec respect, des tablées de papis à casquette égrenant leur chapelet en buvant l'ouzo sous la treille, des baptêmes réunissant des centaines de convives endimanchés, et même des ânes de bât. Ce sont des clichés, mais ces clichés-là font tout le charme des Cyclades.

En définitive, que déplorer ? Une chose, puisqu'il faut bien en trouver une : le comportement des mâles grecs au volant. Leur agressivité est certainement liée à des conceptions de la masculinité (j'ai la plus grosse) et de la réussite sociale (j'ai la plus grosse) qui n'ont rien de propre à la Grèce. Leur impolitesse me

semble plus typique. Ayant fait l'effort de m'écarter très civilement à chaque fois que je croisais un autre véhicule sur les minuscules pistes de terre qui sillonnent l'île, jamais aucun conducteur local ne m'a remercié de cela d'un signe de la main ou de la tête, ou même adressé un sourire ou un regard lorsque nos rétroviseurs se sont frôlés. C'est un genre.

Le contraste avec l'Écosse est saisissant. Là-bas aussi, les petites routes ne permettent à deux véhicules de se croiser ; l'un d'eux doit sagement se ranger sur l'espace de dégagement prévu à cet effet tous les 200 mètres pour laisser passer l'autre. En Écosse, tout le monde s'empresse de céder le passage, alors qu'en Grèce les gens foncent en espérant que l'autre s'écartera d'une manière ou d'une autre, créant parfois des situations inextricables où un 38 tonnes doit faire 500 mètres en marche arrière au milieu des gamins et des scooters. Dans 100 % des cas, les conducteurs écossais se saluent très cordialement lorsqu'ils se croisent, alors que les Grecs s'ignorent délibérément.

Mais ce n'est pas pour autant que j'irai passer mes prochaines vacances d'été sur les plages du Loch Ness.

### Les taxis grecs et la fiabilité tchèque

Au Pirée, je prends un taxi quelconque pour l'aéroport.

J'ai le sentiment bizarre que le type évite à tout prix de freiner. Je comprends vite pourquoi : quand il freine, on a l'impression, les quelques mètres avant l'arrêt complet, qu'on roule dans 20 centimètres de neige fraîche. Ça vibre méchamment et il y a des secousses qui font craindre qu'on ne perde une roue. Le gars n'a jamais dû changer les plaquettes. En route, il jongle avec une tablette, un téléphone, sa télécommande de péage et son café frappé. Pas super rassurant. Et il roule à 160 sur l'autoroute. Trois ou quatre fois de suite, il se signe rapidement sur la poitrine. Je me dis que lui aussi a peur... En fait, non. Je comprends la quatrième fois qu'il le fait en passant devant les églises orthodoxes.

Je découvre aussi que le type n'y voit quasiment rien ; il doit savoir par cœur où sont les églises... Au port, où il doit venir plusieurs fois par jour charger des clients, il musarde sur les quais de débarquement, entre les plots en béton, prend de drôles d'itinéraires, au ras de l'eau. Je crains bien d'y finir à un moment donné... À l'aéroport, il prend une rampe d'accès à l'envers, et invective le préposé qui le lui fait remarquer, en lui disant probablement un truc du genre « Comment je peux savoir s'il y a rien d'indiqué ! ». Il y a juste un gros sens interdit, et une flèche bleue qui indique la bonne voie...

Je discute un peu avec le chauffeur, en fait sympa, pour tromper ma frousse :

- C'est bien hein comme voiture une Octavia...
- Oui, c'est solide
- Ah, je vois que la vôtre a déjà 357 000 km...
- Non, non... 1 357 000 km en fait.

### Du pessimisme et des taxis

Ce matin, pour rentrer de Bruges à Bordeaux, je devais prendre un vol à 10h00 à Bruxelles. Le train qui part de Bruges à 7h36 permet d'être à l'aéroport à 9h09. Ça laisse pas beaucoup de marge, mais c'est raisonnable quand on voyage léger et qu'on a l'habitude des lieux.

Dans l'optique d'attraper le train de 7h36, je commande la veille un taxi pour 7h10. Il n'y a que 5 minutes de trajet, mais je n'ai aucune confiance dans la ponctualité des taxis en général, et dans celle des taxis brugeois en particulier. Ils partent en effet du principe idiot que tous les clients sont des touristes d'un jour, et se fichent donc éperdument de savoir s'ils seront satisfaits ou non de leurs services.

Les taxis brugeois sont donc particulièrement impolis, fument allègrement au volant, sentent souvent la bière, vous assomment de techno hollandaise, prennent rarement le chemin le plus court et se soucient comme d'une guigne du respect des horaires. Quand ils ne sont pas en retard ou ne posent pas un lapin, ils peuvent être franchement en avance, afin de faire tourner leur compteur. Souvent, lorsque je dis 7h10, le gars est là à 6h50 ; je descends pour qu'il ne parte pas, et je me retrouve à 6h55 à la gare, avec 45 minutes à tuer dans un endroit désert où rien n'est ouvert et où les journaux sont en flamand. Je pourrais certes aller à la gare à pied, mais il y a au moins 25 minutes de marche le long du boulevard périphérique, dans le noir et souvent sous la pluie.

A 6h50, je vois par la fenêtre qu'un taxi attend en bas. C'est peut-être le mien ; ou pas. Dans la première hypothèse, je me dépêche, pour éviter qu'il ne perde patience et ne s'en aille. Je descends. Arrivé dans la rue, il est parti. J'imagine que quelqu'un d'autre que moi avait commandé un taxi dans la même rue.

A 7h10, toujours pas de taxi. Ce devait être le mien, et le standardiste avait dû confondre « sept heures dix » et « sept heures moins dix ».

A 7h15, j'appelle la compagnie, qui ne décroche pas. J'essaie un autre numéro : par pessimisme, j'ai ceux de toutes les sociétés de taxi qui opèrent à Bruges. Mon interlocuteur me dit qu'une voiture passera me chercher dans 10 minutes. Je lui explique que j'ai un train à prendre, que je suis pressé et que je donnerai un bon pourboire au chauffeur qui fera un effort pour venir vite. Parce que si je rate le train de 7h36, il y a de fortes chances que je rate aussi mon avion ; celui du soir étant systématiquement complet, cela va m'imposer un week-end impromptu à Bruxelles, ce qui n'était pas dans mes projets. Le type me promet que le taxi arrive dare-dare.

A 7h25, je rappelle la compagnie : on me dit de ne pas m'inquiéter et que le taxi est en route.

A 7h30, je vois une voiture qui musarde au bout de la rue, façon décryptage-de-numéros-dans-le-noir. A Bruges, comme ailleurs, les taxis refusent résolument d'utiliser leur GPS. Ils ont tous de grosses Mercedes avec des GPS dignes de la Nasa, mais ne les allument jamais. Question d'éthique professionnelle. En outre, le gars semble incapable de concevoir que si le numéro 2 est au début de la rue, le 26 se situera environ 200 mètres plus loin, et pas juste à côté.

Je lui fais de grands signes pour qu'il rapplique.

Il finit par arriver, mollement. Je m'installe dans la voiture, lui demande d'aller à la gare. Il commence à tripoter son taximètre pour faire je ne sais quoi, puis sort un carnet et note des trucs. Là, je lui explique qu'il me reste 6 minutes avant le départ de mon train, et qu'il aura 20 Euros – soit au moins 10 de pourboire – s'il se réveille. Tout à coup, le temps s'accélère. Je découvre que les moteurs diesel ne sont pas nécessairement lymphatiques, qu'il est possible de passer les 40 km/h à Bruges et même qu'il existe un tunnel permettant d'éviter les encombrements – qu'aucun taxi n'avait jamais pris avec moi.

J'arrive à la gare à 7h35, je cours, et j'attrape le train de justesse.

De la grande corporation de nuisibles que sont les taxis de tous pays, ceux qui opèrent à Bruges sont assurément les princes.



## De la dyslexie chez les taxis

Ce matin, je devais, à nouveau, prendre le vol de 10h00. Afin d'être sûr de ne pas le rater, comme j'ai failli le faire la dernière fois, j'ai décidé d'agir de manière préventive.

En premier lieu, j'ai choisi de prendre le train de 6h58 et non celui de 7h36, afin d'avoir davantage de marge de manœuvre en cas problème de taxi, de grève-surprise de la SNCB ou des bagagistes de l'aéroport, ou de travaux imprévisibles sur la voie ferrée. Ensuite, j'ai changé de compagnie de taxi. Puis, j'ai fait répéter toutes les indications au standardiste, qui ne s'est pas spécialement réjoui de ce manque de confiance : « un taxi à 6h40 au 26 de la rue Oude Zak, oui, oui, c'est bien noté, ne vous inquiétez pas ». Si, je m'inquiète. Enfin, j'ai guetté le taxi depuis ma fenêtre à partir de 6h20, au cas où le type arriverait très en avance, et n'aurait pas la patience d'attendre.

A 6h25, je vois passer un gros taxi noir en bas de chez moi. Il roule au pas mais continue sa route, sans se presser. Je me dis que ce n'est pas lui. Dans le doute, j'abrège néanmoins mes préparatifs et descends au pas de charge. Arrivé en bas, pas de taxi en vue. J'attends patiemment. A 6h40 une camionnette arrive ; ce n'est pas le taxi, mais le boulanger qui vient faire sa livraison matinale. A 6h42, je me dis que c'est reparti comme le mois dernier. En écoutant bien, j'entends le ronronnement d'un moteur tout au bout de la rue. Je ne peux pas apercevoir le véhicule, parce que la rue forme une courbe. Mais je distingue un halo rouge, qui laisse penser qu'il y a une voiture en attente là-bas. Il y a de bonnes chances que ce soit un taxi : qui d'autre laisserait tourner son moteur ainsi ?

Je délibère intérieurement : « si je vais voir qui attend là-bas, mon taxi va peut-être arriver pendant ce temps, constater qu'il n'y a personne, et repartir en empruntant la ruelle de gauche. Je ne pourrai pas le hélér du bout de la rue... Mais si je n'y vais pas, et que c'est bien mon taxi qui attend là-bas, il va finir par partir. Le temps d'en trouver un autre, je vais rater le train de 6h58... ».

La dernière fois, je m'étais montré optimiste, et j'avais eu tort. Le pire est toujours sûr avec les taxis à Bruges. Je décide donc de faire un aller-retour au sprint pour en avoir le cœur net. Arrivé au bout de la rue, il y a bien un taxi en attente. C'est la grosse Mercedes noire que j'ai vu passer de ma fenêtre il y a un quart d'heure.

Je m'adresse au chauffeur :

- Bonjour, j'avais commandé un taxi pour 6h40 au 26 de la rue Oude Zak

- Ah, c'est pas moi. Moi, on m'a indiqué le 62 de la rue Oude Zak...

Là, je suis vraiment consterné. D'une part, l'incompétence des sociétés de taxi brugeoises devient un peu gênante : à quel âge les standardistes arrêtent-ils de fréquenter l'école ? Ne faut-il pas savoir compter jusqu'à 100 pour faire un métier de ce genre ? D'autre part, le coup du dyslexique, ça fait une mauvaise histoire à raconter. Et c'est déjà la deuxième fois.

## Courir à côté d'un taxi

Je sais : j'aurais dû renoncer depuis longtemps à prendre des taxis à Bruges. Ils sont chers, malpolis et peu fiables. En outre, la ville étant petite, on peut se déplacer à pied. Mais, lorsque je suis en retard et fatigué, ou qu'il pleut, je n'ai pas envie de clopiner avec ma valise sur les pavés brugeois. Je continue donc à appeler des taxis, et je sais que je devrais cesser de m'en plaindre. Il reste que, à leur façon, ils sont des personnages dont les histoires méritent d'être narrées.

Mon dernier taxi en date conduisait une belle Mercedes. C'était un type taiseux et antipathique aux cheveux gris. Conformément à la tradition qui exclut qu'un taxi brugeois sorte de sa voiture pour s'occuper d'un client, il m'ouvre le coffre depuis l'habitacle en appuyant sur un bouton. J'y mets ma valise, j'attends un peu, et je referme le coffre. J'attends, parce qu'une fois dernière, je m'étais fait vertement enguirlander par un chauffeur dont la voiture était doté d'un hayon motorisé. Quand j'étais arrivé, le coffre était déjà ouvert : j'y avais installé mes affaires et j'avais entrepris de refermer le hayon pour éviter au chauffeur de sortir de la voiture. Bien mal m'en avait pris ! Le type s'était mis à hurler depuis l'habitacle que j'allais détraquer le système. Bref, redoutant que la Mercedes de ce jour ait aussi un coffre motorisé, j'attends de voir ce qui se passe avant de le fermer à l'ancienne.

Ceci fait, j'ouvre la portière. Sur la banquette, il y a une grosse valise en aluminium d'un côté, et un sac-à-dos de l'autre. Le siège passager étant lui aussi encombré d'affaires (IPad, thermos, cigarettes...), il ne semble pas plus question de s'asseoir à l'avant qu'à l'arrière.

Je m'attends à ce que le chauffeur se retourne pour enlever le sac à dos, qui est de mon côté, mais il attend sans se soucier de moi. Je finis par lui demander, en m'excusant, de bien vouloir faire de la place. Le type bougonne et souffle, se penche, attrape une bretelle de la besace et la fait glisser par terre, derrière son siège. Je m'installe à côté de la valise, qui occupe une bonne moitié de la banquette.

Dans la voiture, il fait une chaleur étouffante. Il n'y a pas de clim et le chauffeur a grillé une cigarette en venant me chercher. Sa fenêtre est ouverte ; c'est la seule. J'essaie d'ouvrir la mienne, mais la commande est désactivée. Je patiente, mais je commence à manquer d'air.

- Excusez-moi, est-ce que vous pourriez ouvrir ma fenêtre ou me permettre de le faire ?

Il baisse ma vitre, et commence à marmonner en flamand. Il n'arrête pas. S'énerve tout seul.

- Hum, est-ce qu'il y a un problème ?

- Non, non, mais les clients il faut toujours qu'ils râlent...

- Est-ce que j'ai râlé ?

- Ben oui, dis donc...

- Selon vous, j'ai râlé, parce que j'ai demandé à pouvoir m'asseoir quelque part ? Et que j'ai aussi besoin de respirer ? Je n'ai pas l'impression d'être très exigeant...

Le type re-marmonne de plus belle. Je lui dirais bien de me laisser là, mais je ne veux pas rater mon train. Et j'ai renoncé depuis longtemps à édifier les chauffeurs de taxi. On arrive à la gare. En partant, je lui demande :

- Je laisse le sac-à-dos où il est ou je le remets sur la banquette ? Vous allez peut-être trouver un gentil client qui accepte de courir à côté de la voiture pour ne pas déranger vos affaires...

## V. LES RAVISSEMENTS DE LA MODERNITE

### La technologie nous rend la vie plus facile

La technologie nous rend la vie plus facile : démonstration. J'ouvre ma voiture côté passager et je mets le contact pour récupérer un disque dans l'autoradio. Je coupe le contact, je referme la porte et la voiture.

Ce que la voiture comprend : « il y a le contact donc il est assis sur le siège conducteur. Donc j'allume les phares, puisqu'il fait nuit et qu'il a laissé les phares en mode automatique. Il coupe le contact mais n'ouvre pas la porte conducteur : donc il est toujours sur son siège. Je laisse donc les phares allumés jusqu'à nouvel ordre ».

Le matin, la voiture n'a plus de batterie. Je ne peux même pas desserrer le frein à main pour la déplacer en la poussant, puisqu'il est électrique. Je fouille dans mes papiers pour vérifier si j'ai pris l'assistance 'premier kilomètre' qui permet d'être dépanné même devant chez soi. Bien sûr que non : j'ai préféré l'option 'pas de franchise sur le bris de glace'. Il ne me reste plus qu'à casser mon pare-brise.

### Je m'amuse avec les démarcheurs téléphoniques

Le téléphone sonne, chez moi :

- Allô ?

- Monsieur Costa ? [accent franchement laotien]

- Lui-même...

- Je suis Olivier Dubois, de Médiamétrie. Je vous appelle au sujet d'une grande enquête nationale sur les médias et...

- Je vous arrête tout de suite : là, je travaille. Je suis sur liste rouge et dans le fichier Pacitel des gens qui ne veulent pas être démarchés à domicile, alors...

- Mais je n'ai rien à vendre, Monsieur Costa ! Ce n'est pas une démarche commerciale, c'est une enquête scientifique...

- Ah...

- Euh, voilà, donc, on voudrait recueillir votre avis sur les médias et leur rôle, dans la perspective des prochaines élections

- Vous voulez dire que vous sollicitez mon expertise ?

- En quelque sorte... votre point de vue sur les médias, votre avis... Il s'agit de quelques questions seulement...

- D'accord !! Je n'y étais pas du tout ! Au temps pour moi : je suis vraiment désolé, je vous ai pris pour un autre ! Écoutez, je serais absolument ravi de collaborer à cette enquête, bien entendu. Merci de m'y associer. Voilà, je vais vous donner mon adresse mail...

- Euh, mais pour quoi faire ? Les questions c'est par téléphone...

- Mais pour le contrat, voyons !

- Quel contrat ??

- Eh bien, j'imagine que les experts qui travaillent avec Médiamétrie sont rémunérés... Remarquez, c'est pas tant que je tiens à l'être. Entre nous, je n'y connais rien du tout en médias. Mais si mes collègues sociologues de la communication et des médias apprennent que je fais des consultations gratuites pour Médiamétrie, ça va faire des histoires, parce que ça gâche le métier. Vous comprenez, dans le contexte actuel... Alors je préfère autant qu'on fasse ça dans les règles, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

- Tût... tût... tût... tût...

## Un cadeau qui dure

Hier j'étais dans une boutique de mode pour homme au centre de Bordeaux. Un type d'une bonne soixantaine, l'air quelconque, entre et s'adresse à un vendeur, la trentaine :

- Bonjour. Je voudrais acheter un pull pour l'anniversaire de mon fils. Je préfère lui acheter un pull que de lui payer les putes. Parce que les putes, dix minutes, c'est fini, et après, on n'a rien, hein...

- Ha, ha !... Oh, hum... Hum... Quel genre de pull ?

## Le labyrinthe, métaphore de l'Union européenne

L'idée qui s'impose, après une journée de déambulation au Parlement européen, est celle du labyrinthe.

L'Espace Léopold, à Bruxelles, forme un dédale inextricable. L'ensemble évoque un gigantesque jeu de Tetris auquel aurait joué une personne ignorante des règles : les éléments architecturaux s'accumulent et s'agencent au hasard, sans aucune logique ou souci esthétique, si ce n'est une vague symétrie centrale, et sans chercher à combler les espaces vides.

Les anciens bâtiments du Parlement européen, situés sur la rive droite de l'Ill, à Strasbourg, répondent à la même démarche d'accumulation sans but, et constituent un défi permanent au sens de l'orientation, avec leurs couloirs tout en courbes et en fourches traîtresses.

Le bâtiment Louise Weiss, situé sur l'autre rive gauche, est d'un tout autre genre. En apparence, sa structure est d'une grande simplicité : un cylindre (inachevé, comme symbole de l'Europe qui se construit), qui s'intègre harmonieusement dans une gigantesque parabole, elle-même coupée par une « rivière », sorte d'atrium géant qui traverse le bâtiment de part en part, et en rend la structure parfaitement lisible. En apparence du moins. Car, à y regarder de plus près, c'est moins simple.

En premier lieu, les dimensions du bâtiment sont telles que l'on s'y perd vite. Ensuite, les points de passage

entre le cylindre, où sont installés les bureaux des députés, et le reste du bâtiment, où sont situés les salles de réunion, les bars et l'hémicycle, sont en nombre restreint, afin de préserver la tranquillité des élus. Passer d'une des parties du bâtiment à l'autre est un casse-tête pour qui ne sait pas à quels étages c'est possible. Enfin, les architectes ont conçu un subtil système de niveaux, d'ascenseurs, d'escalators et de coursives, qui permettent d'accueillir chaque jour des milliers de visiteurs, de leur donner l'impression d'évoluer librement dans l'enceinte du Parlement européen, mais de faire en sorte qu'ils ne puissent sortir des sentiers battus, et ce sans opérer aucun contrôle ni installer de barrière. La conception du bâtiment s'oppose, par nature, à toute divagation des visiteurs, dans un espace qui semble pourtant totalement ouvert. Pour évoluer des zones accessibles au public vers les secteurs plus sensibles, pourtant très proches, il faut ainsi, comme dans un jeu vidéo, sans cesse traverser et retraverser la « rivière », après avoir changé de niveau.

C'est habile et élégant. Un peu fatigant. Mais aussi symbolique. On découvre vite que le bâtiment est à l'image de l'institution qu'il abrite : en apparence ouvert et transparent, mais, dans les faits, intelligible et accessible aux seuls initiés.

### Des joies de l'informatique jetable

J'ai un ordinateur portable Sony, le plus cher de la gamme. Après un an d'utilisation, la barre d'espace ne fonctionne plus bien. Ducoupjetapecommeça, et je passe un temps fou à remettre des espaces en appuyant fort sur la barre. J'appelle mercredi dernier le service technique, parce que j'ai pris l'option réparation et assistance sur site pendant trois ans – un luxe hors de prix. On me dit qu'on va m'appeler dès jeudi pour venir réparer tout ça. Rien.

Je rappelle le mardi d'après. Je réexplique toute l'histoire. La dame me dit que quelqu'un va venir. Et qu'elle va me passer directement le service technique pour aller plus vite. Là je tombe sur un gars, au courant de rien... Je commence à lui passer un savon, comme il se doit, mais il s'avère être un autre client de Sony qui appelait lui aussi le service après-vente, auquel on avait également promis qu'il pourrait parler à un technicien, et qui cherchait aussi quelqu'un à admonester. Donc, on s'invective un peu mutuellement, jusqu'à ce qu'on comprenne la situation ; on discute alors cinq minutes, pour se remonter le moral respectivement, et on raccroche. C'est le service après-vente participatif.

Quelques jours plus tard, un monsieur vient chez moi pour changer le clavier de mon portable. Le premier coup, ça lui a pris 1 h 30, pour retirer l'ancien clavier et en installer un nouveau. Mais, après remontage, le clavier ne marchait plus. Il a donc tout recommencé, et n'a mis qu'1 h 00. Cette fois-ci, c'est le son qui ne marchait plus. Le troisième coup, il n'a mis que 30 minutes, et ça avait l'air de marcher.

Moralité : chez Sony, non seulement le client doit remonter le moral aux autres clients en panne quand il téléphone au service après-vente, mais il doit aussi former leurs réparateurs à domicile.

### L'art de vendre un téléphone portable

Les vendeurs de téléphones portables d'occasion son plein d'imagination pour expliquer pourquoi ils n'ont ni facture ni accessoires (je vous épargne l'orthographe SMS-Secret Story des petites annonces) :

« Il y en avait un deuxième dans la boîte du mien ; je le vends sans la boîte, que je garde » ;

« J'ai perdu les documents et accessoires dans un déménagement » ;

« On m'a volé la boîte et les papiers dans ma voiture, mais pas le téléphone » ;

« J'ai la facture et la boîte, mais pas chez moi, alors je les enverrai séparément après le paiement » ;

« On m'a volé mon téléphone. J'ai jeté les accessoires et j'en ai acheté un autre. Puis la police l'a retrouvé. Alors je le vends sans rien » ;

« Le téléphone est neuf et en parfait état. Mais il faut trouver le code pour le déverrouiller, parce que je l'ai trouvé dans la rue » et sa variante « parce que je ne m'en souviens plus ».

Ben voyons.

Moi, mon gars, je vais acheter ton téléphone avec de jolis billets de 25 euros, avec une reconnaissance de dette valable dans toutes les banques nigérianes ou avec un virement Western Union que je vais te faire depuis le Kazakhstan dès que j'y serai, promis-juré. Ou je te l'échange contre un autoradio : il manque la façade amovible, mais dès que je la retrouve, je te l'envoie.

### Du goût pour le vin et des identités régionales

D'un jeune homme de 17 ans, originaire de Montpellier, issu d'une famille où l'on révère le bon vin, examinant avec scepticisme l'étiquette d'un magnifique magnum de Saint Joseph 2000, tannique, puissant et fruité à souhait :

- Mouais, Côtes-du-Rhône, pas un bon vin ça...

- Ah bon ? Moi je le trouve très bien. C'est quoi selon toi un bon vin ?

Air ahuri et gêné devant tant d'inculture de ma part :

- Ben, un vin du Roussillon, quoi...

### Le dernier iPhone et le destin de l'humanité

Puisque tout le monde s'agite autour du nouvel iPhone, pour l'admirer ou s'en moquer, je m'y mets.

Je trouve assez insolite que, dans un monde qui souffre de tant de maux effrayants (réchauffement climatique, crise financière, conflits armés, montée des intégrismes, persistance de la faim, effritement des États-providence, divorce de Johnny Depp...) les médias et certains amis et collègues, pourtant sortis de l'adolescence depuis un bon moment, s'excitent à ce point au sujet du nouvel iPhone, qu'il est tout beau, qu'il est tout plat, que c'est juste un téléphone.

Il est étonnant qu'une partie substantielle de la population mette tant d'énergie et d'obstination à épuisier au plus vite toutes les ressources naturelles restantes, à flamber tout le cash disponible et à esclavagiser les ouvriers chinois pour changer de téléphone tous les trois mois, tandis que le reste de l'Humanité se demande juste de quoi demain sera fait.

## Les Mayas et la fin du monde

Maintenant qu'il est acquis que les théoriciens de la fin du monde le 21 décembre 2012 ont beaucoup exagéré l'ampleur des dégâts, ce serait bien que les journalistes prennent l'engagement de ne plus offrir de tribune aux illuminés, aux ufologues, aux millénaristes, aux charlatans et à Paco Rabanne, et se tournent plutôt vers les gens qui défendent de nobles causes, et ne peuvent jamais se faire entendre. Il n'en manque pas.

## Du harcèlement téléphonique

Dans la catégorie des gens nuisibles, le pompon est aujourd'hui indubitablement détenu par les pervers qui ont inventé le harcèlement téléphonique par serveur vocal. Démonstration.

Le téléphone sonne chez moi. Je décroche en disant « allô ? », avec l'air un peu inquiet de ceux qui utilisent peu cet appareil, préfèrent qu'on les contacte par e-mail, et s'attendent toujours à recevoir une mauvaise nouvelle quand ça sonne.

J'entends alors l'enregistrement d'une publicité pour la dernière Peugeot ou le nouveau forfait téléphonique de SFR. Je n'ai même pas la satisfaction de pouvoir morigéner un téléacteur, me payer sa tête ou discuter avec lui : je suis là, désarmé, le téléphone à la main. Je ne peux pas non plus raccrocher violemment, comme avec un vieux téléphone à cadran, vu qu'il faut juste appuyer sur un petit bouton en caoutchouc qui fait « bip », et que si je repose le combiné un peu énergiquement sur sa base, je suis bon pour en racheter un autre. Je me sens stupide d'avoir interrompu mes activités du moment – travail, sieste, lecture ou épluchage de carottes – pour écouter une machine qui vient me chercher jusque dans ma tanière pour me vendre un truc dont je n'ai pas besoin.

Je suis infiniment las, parce que toute la journée j'ai essayé d'endiguer les flots de la pub.

Tôt le matin, en buvant mon café, j'ai expurgé mon journal de ses encarts, navigué entre les pages de réclame de mes magazines, et changé cinq fois de radio pour éviter les spots. Arrivé au bureau, ma première tâche a consisté à trier les pubs qui encombrant mon courrier, puis les spams qui engorgent ma boîte mail. J'ai reçu deux SMS : c'était le restaurant espagnol *El Asador*, auquel j'ai eu le malheur de laisser un jour mon numéro pour une réservation, qui m'informait qu'il organise samedi une soirée paella, et Pigeon automobile (authentique), chez qui j'ai eu la mauvaise idée d'acheter un jour une bagnole, qui me proposait de venir essayer la dernière Corsa. Le soir, il m'a fallu enlever les flyers sous mes essuie-glaces avant de reprendre la route. Sur le trajet, je me suis désolé du saccage systématique des espaces périurbains, déjà pas glorieux, par un nombre croissant de panneaux 4x3 vantant les canapés Château d'Ax et le rôti de porc de chez Leader Price (2,79 euros le kilo seulement, on se demande bien ce qu'ils donnent à manger à ces pauvres bêtes pour parvenir à ce prix). Arrivé chez moi, j'ai délesté ma boîte aux lettres d'une bonne livre de prospectus et mis au panier les pubs arrivées sous enveloppe et les flyers qui étaient nichés au creux des factures. J'ai renoncé à regarder la télé, sachant que c'était l'heure de pointe pour les spots, y compris sur les chaînes du service public. On a sonné à ma porte : c'était le gars de chez Bofrost qui me proposait ses surgelés garantis sans cheval. J'ai reçu un coup de fil ; encore une société qui voulait me vendre des radiateurs électriques en demandant à des téléacteurs marocains de se faire passer pour des enquêteurs de l'INSEE afin de savoir si je suis propriétaire de mon logement ou non, et comment je me chauffe. Je ne me suis même pas fâché et j'ai juste expliqué que je n'avais pas le temps de répondre à leurs questions. J'ai allumé mon ordinateur, et trouvé de nouveaux spams. Sur internet, des bandeaux de pub ont fait défiler les hôtels et les bouquins sur lesquels je me renseigné la veille. Facebook m'a proposé pour la

centième fois d'acheter une petite amie russe ou une voiture allemande détaxée – mais seulement si je travaille à l'ONU. J'ai voulu lire *Le Monde* en ligne, mais je n'ai pas réussi à me débarrasser de la publicité géante qui est apparue, accompagnée d'une musique tonitruante.

Alors j'ai tout éteint, et mis un bon disque. C'est à ce moment précis que la machine à harceler les honnêtes citoyens m'a appelé. Je suis resté calme et j'ai pensé que, non, le concepteur de cette campagne de démarchage téléphonique ne méritait pas d'être écartelé en place publique. Parce que c'est un châtiment bien trop doux pour un gars de son espèce. Je me suis aussi dit qu'il y a apparemment des braves consommateurs qui continuent à marcher dans la combine, faute de quoi, tout ce harcèlement publicitaire aurait cessé depuis longtemps. Je me souvieu de ce que disait Coluche au sujet de la mauvaise variété : « quand on pense qu'il suffirait que les gens ne l'achètent pas pour que ça ne se vende plus... »

Puis j'ai pensé à mes amis, à mes voisins et à mes anciens étudiants dont le dur métier est de concevoir des pubs ou de vendre des choses inutiles à d'autres gens. Je me suis rappelé les propos pénétrants d'Arnaud Montebourg, à l'époque où il était ministre, sur la relance de l'économie française par la consommation. Et je me suis dit que j'étais un bien mauvais citoyen.

Je suis fonctionnaire, je n'ai jamais rien vendu à personne, je n'ai ni iPad, ni iPhone, ni iPod, pas de crédit revolving, de cuisine Schmitt, d'assurance obsèques, d'actions ou d'obligations, de machine à pain, de compte chez Fortuneo, de crème antirides pour homme, et je n'ai pas été chez Ikea depuis six bons mois - alors que des publicitaires m'ont expliqué à satiété qu'il faut changer de déco tous les trois mois pour être heureux.

Alors je me suis dit que je devrais songer à faire profil bas plutôt que de l'ouvrir à tort et à travers.

## L'informaticien qui n'aimait pas les ordinateurs

Mon ordinateur portable est à nouveau tombé en panne. J'ai rappelé le SAV vendredi. J'ai passé un quart d'heure à confirmer mes coordonnées – qu'ils ont depuis longtemps, puisqu'ils viennent tous les ans réparer cet ordinateur ou celui que j'avais avant. J'ai donc dû ré-épeler au téléphone mon adresse mail ; en vertu du sens pratique des informaticiens de mon institution, le nom de domaine comporte dix-huit lettres sans espace, point ou tiret. Pratique. J'ai dû, de la même manière, ânonner mon adresse postale (le nom de ma commune comporte 19 caractères et 3 tirets) et mes numéros de téléphone à une dame qui doit être vietnamienne, et avait le plus grand mal à me comprendre.

Je me rends compte à la fin de l'épreuve qu'ils avaient bien déjà toutes ces informations.

- Ça correspond bien à mes données...

Je ne commente pas, et profite de la possibilité qui m'est maintenant offerte d'expliquer mon problème. Je dois répondre à toute une série de questions qui suggèrent que je suis peut-être complètement demeuré :

- Votre ordinateur est-il bien branché ? Y a-t-il une batterie ? Avez-vous laissé tomber du liquide en grande quantité dessus ?

- Non, non, je l'ai juste fait tomber du balcon, et le 73, je veux dire l'autobus de la ligne 73, a roulé dessus...

- Dans ce cas...

- Non, je plaisantais.



J'explique donc les symptômes, et la dame me dit qu'un technicien m'appelle lundi. Le mercredi suivant, faute de nouvelle, je les rappelle. La dame que j'ai au bout du fil veut, avant toutes choses, vérifier à nouveau mes coordonnées, alors que j'ai un numéro de suivi, que le système a reconnu le numéro d'appel, et qu'elle a donc mon dossier sous les yeux. Je refuse tout net, disant que ça a été fait vendredi, et qu'on ne va pas y repasser un quart d'heure.

S'ensuit un imbroglio téléphonique, d'où il ressort qu'il faut que je redonne toutes mes coordonnées, sinon ils refusent de poursuivre la conversation : « c'est la procédure ». Je transige en lui hurlant mon numéro de téléphone. Elle s'en contente.

- En fait, votre demande de réparation n'a pas été prise en compte parce que le système informatique de la société prestataire était en maintenance. Quelqu'un vous appellera demain.

Le lendemain, je reçois un coup de fil. Pas du réparateur, mais du service de suivi-qualité, qui veut savoir ce que j'ai pensé de la réparation et de la prestation globale du service après-vente. Ce coup-ci, je me lâche. Je me fous ouvertement du type qui m'appelle (apparemment de France), en utilisant toute la palette du sarcasme, de l'allusion la plus légère à la moquerie la plus lourdingue. Je raille leur système informatique qui tombe en panne, leurs ordinateurs jetables, leurs procédures incohérentes, leurs réparateurs incompetents... On me promet, ce coup-ci, de me passer quelqu'un au service technique. Je reste en ligne. Au bout de dix minutes, ça décroche, mais j'avais posé mon téléphone avec le haut-parleur. Le temps de le reprendre et d'enlever le haut-parleur pour ne pas me faire vriller le tympan, ça a raccroché. Quelqu'un finit par rappeler pour programmer l'intervention. Sans me demander de redonner mon e-mail.

Le réparateur vient le lendemain. Ça fait donc une semaine pleine que l'ordinateur est hors-service : quand on achète un ordinateur chez Sony, il faut toujours en acheter un second d'une autre marque que l'on utilise pendant les pannes. Ce que j'ai d'ailleurs fait, samedi dernier, sur la foi de ma précédente expérience de réparation sur site, tout aussi calamiteuse.

Le gars répare l'ordinateur, en changeant la moitié des pièces, un peu au hasard. Je lui parle des problèmes logiciels que j'ai eus avec l'ordinateur :

- Dites, comme l'ordinateur ramait un peu la semaine avant la panne, j'ai utilisé 'CC Cleaner' pour nettoyer la base de registre. Vous en pensez quoi ?

- Oh, j'en sais fichument rien. Je ne me sers jamais d'un ordinateur...

- Ah, ah ! (ton ironique)

- Non. Sérieusement. Ça ne m'intéresse pas du tout. Chez moi, je n'en ai pas.

C'est donc ça le secret du service après-vente de Sony : leurs employés sont technophobes.

Après l'intervention du réparateur, mon ordinateur remarche. Mais son ventilateur menace de le faire décoller à tout moment. Il va falloir que quelqu'un revienne pour changer les pièces qui ne l'ont pas encore été, mais avant ça je vais essayer de convaincre nos informaticiens de simplifier mon adresse e-mail et je déménager dans une commune dont le nom est plus court.

## De l'art ou du cochon ?

La philosophe Marcela Iacub – suivie par ses zéloteurs germanoprats – nous explique que, si elle a eu une relation avec DSK et l'a ensuite relatée par le menu dans un livre, ce n'est pas parce que c'est un bon client pour les médias et que son nom est susceptible de faire vendre n'importe quel torchon, mais parce qu'il

était (je cite la quatrième de couverture) « vieux, gros, petit, moche, machiste, vulgaire, insensible, mesquin, égoïste, brutal et inculte ». En un mot comme en cent : un porc. Ce qui n'est en fait pas très sympa pour les porcs, qui sont intelligents, sociables, marrants et bons à manger.

Si j'ai bien suivi l'argumentation de Marcela et des gens du *Nouvel Observateur* et de *Libération* qui ont orchestré sa campagne de publicité, le choix de DSK n'est pas du tout lié à des préoccupations commerciales : il est purement artistique. L'auteure a jeté son dévolu sur lui, comme elle aurait pu le faire sur n'importe quel autre homme, inconnu des médias, son seul critère étant l'excellence littéraire. En cela, elle partage les convictions des journalistes de *Paris Match* qui ne s'intéressent à Nabila et à Patrick Bruel plutôt qu'à Serge Haroche et à Michel Piccoli, que parce qu'ils sont en recherche de grands sujets pour faire du grand journalisme. Ce qui fascine Marcela Iacub dans DSK, ce n'est donc pas le personnage public, l'homme scandaleux, l'animal médiatique, mais le porc.

- Hé, Marcela (on se tutoie, on est collègues au CNRS) : des mecs comme ça (vieux, gros, petits, moches, machistes, vulgaires, insensibles, mesquins, égoïstes, brutaux et incultes), j'en connais plein. Je vais t'en présenter. C'était vraiment pas la peine d'embêter Dominique, qui a bien assez de soucis comme ça.

## Le retour à la machine à écrire

Je découvre Windows 8 sur l'ordinateur que j'ai acheté, le temps que Sony répare le mien.

Microsoft m'étonnera toujours par sa capacité à pondre des innovations totalement inutiles, qui constituent à chaque fois une régression dans l'ergonomie, la rapidité et la stabilité du système. Windows 8 propose une belle interface à « tuiles », genre ordinateur de Dora l'exploratrice, destinée à faciliter l'utilisation des tablettes tactiles. Sauf que j'ai un ordinateur de bureau, sans écran tactile, pas un jouet. Mais on n'a pas le choix : ça s'appelle le progrès.

Windows 8 propose d'autres innovations étonnantes, comme la suppression du menu « démarrer », qui fait que l'utilisateur expérimenté, qui passe 10 heures par jour devant son ordinateur depuis 20 ans, ne sait plus comment ouvrir un logiciel ou un document, ou éteindre sa machine.

Avec Windows 12, il sera totalement impossible de se servir d'un PC. Je rachèterai alors une machine à écrire.

## J'ai eu un point Goodwin

J'ai eu un point Goodwin à l'instant. Ça faisant longtemps. Je fais très attention à ne pas en avoir, parce que comparer n'importe quel malfaisant à un nazi ou assimiler le moindre désagrément à la solution finale n'est pas le signe d'une grande intelligence, et revient de fait à banaliser et relativiser le mal absolu.

Mais en l'occurrence, j'étais à court d'arguments :

- Allô, Monsieur Costa ?

- Lui-même

- Bonjour, je suis Nicolas Debenoit de la société Solarplus, partenaire d'ERDF. Nous cherchons sur votre commune des personnes qui ont un toit bien exposé au soleil. Est-ce votre cas ?

- Écoutez, je suis sur liste rouge et dans le fichier Pacitel. Vous me dérangez. Au revoir...
- Il ne faut pas exagérer ! Je vous appelle juste pour vous faire une proposition sensationnelle...
- Le problème, c'est qu'il est 13 heures, et vous êtes déjà le quatrième à m'appeler aujourd'hui pour me faire une proposition sensationnelle. J'ai déjà eu une autre société partenaire d'ERDF, une mutuelle-santé et deux autres personnes dont je n'ai pas compris ce qu'elles essayaient de me vendre. J'essaie de travailler. Comment je dois faire ?
- Mais moi aussi je travaille !
- Oui, mais en faisant votre travail vous m'empêchez de faire le mien. Je ne vais pas m'interrompre toutes les demi-heures pour discuter avec un téléacteur parce que ça lui rend service. D'autant que, même le pistolet sur la tempe, je n'achèterai jamais rien à une société qui démarché les gens chez eux.
- C'est pas la peine de monter sur vos grands chevaux ! Je vous répète que je ne fais que mon boulot...
- Mais votre travail est nuisible ! Les pickpockets du métro font aussi leur travail, et on a le droit de ne pas l'apprécier !
- Oui, mais moi je ne suis pas un délinquant ! J'ai un vrai travail. Je contribue au fonctionnement de la société et de l'économie...
- Bon, je vais avoir un point Goodwin, mais vous ne me laissez pas le choix : les gardiens des camps de concentration étaient eux aussi parfaitement en règle, avec contrat de travail, assurance maladie, uniforme et tout le tremblement. En un sens, ils contribuaient au fonctionnement de la société, et peut-être même à celui de l'économie. Pour autant, j'ai le droit de considérer que leur travail n'était pas profitable pour le genre humain. J'ai même le droit de désapprouver radicalement leur action, de la trouver moralement condamnable. Votre travail est beaucoup moins mortifère, mais je n'en vois pas l'utilité, et je le trouve même nuisible. Alors je vous dis au revoir, et je ne me sens pas coupable de le faire.

## L'interrogatoire

- Allô, Madame XX ?
- Non.
- Monsieur XX alors...
- Non plus.
- Vous n'êtes pas Monsieur XX ?
- Non, je suis Olivier Costa
- Pardon ?
- Olivier Costa : C-O-S-T-A
- Et qui êtes-vous ?
- Je vous retourne la question : à qui ai-je l'honneur ?
- Je suis Éliane Delacourt, conseillère clientèle de la société Bullshit [elle ne s'appelle pas comme ça, la société, mais je ne me souviens plus du nom : un truc qui évoque l'électricité, le développement durable et le bien-être des familles], partenaire d'EDF Bleu Ciel...

- Donc, vous m'appellez chez moi, vous me dérangez en plein travail, alors que je ne vous ai rien demandé, et vous voulez que je vous décline mon identité, que je vous explique qui je suis, ce que je fais là et pourquoi je réponds à mon propre téléphone ?

- Oui, parce que je voulais parler à Madame XX, et que je ne sais pas qui vous êtes...

- Et si je vous insulte franchement, si je hurle maintenant dans mon téléphone, là, dans 5 secondes, vous allez me rayer de votre fichier ?

- Non, non, ça ne marche pas comme ça...

- Bon, alors au revoir.

Un ami, qui a travaillé dans un centre d'appels, m'a dit que la seule solution pour sortir de ces fichiers était d'indiquer, à l'occasion d'un prochain coup de fil, que M. Costa, ou toute autre personne à laquelle le téléacteur demanderait à parler, était malheureusement décédé. Mais j'ai trop peur de me faire ensuite harceler par tous les croque-morts de la région :

- Madame Costa ? Rodolphe Chounard à l'appareil, des établissements Chounard & Verzichelli à Podensac. Nous avons appris la triste nouvelle. Toutes nos condoléances... Avez-vous déjà procédé à la mise en bière de feu votre époux ? Parce que nos établissements proposent en ce moment des conditions sensationnelles sur les bières des collections 'Inoubliable' et 'Inoubliable élite' et sur les pierres tombales en fibrociment. Voyez-vous, le fibrociment présente de nombreux avantages, tant par la liberté de design qu'il permet que par sa facilité d'entretien... »

## Des smartphones et de la convivialité

Hier soir, je suis allé boire un verre avec une quinzaine d'étudiants de l'école d'été dans laquelle j'interviens à Rome. Après deux bonnes heures de marche (une étudiante romaine, très attentionnée, tenait à nous faire faire le tour des sites à ne pas manquer), on s'est enfin installés dans un bar du Trastevere. Comme il y avait du wifi, certains ont commencé à regarder leurs mails. Je dois préciser qu'il y a aussi du wifi à la fac, d'où l'on revenait, qu'ils en avaient usé sans modération pendant le discours du ministre italien des affaires européennes, et qu'ils n'étaient donc pas coupés de leurs mails depuis des jours.

Forcément, si la voisine d'un convive se focalise sur son téléphone, il aura tendance à faire pareil pour se donner une contenance. Les uns et les autres ont donc commencé à sortir leurs smartphones et leurs tablettes. Après un quart d'heure, la moitié de l'assemblée avait les yeux rivés sur son écran et un reflet bleuâtre sur le visage. Charmant. Ils étaient tellement absorbés par leurs mails et Facebook, qu'ils n'ont presque rien bu.

Les spécialistes de l'alcoolisation des jeunes n'ont décidément rien compris : il ne faut pas essayer d'encadrer la distribution des boissons qui leur sont destinées, ni d'éduquer cette population à l'idée de modération, mais simplement leur offrir du wifi dans les bars.

## 'Arrêtez de dire du mal de Bouygues ou je raccroche'

J'appelle le service client de Bouygues télécom pour signaler que j'attends depuis 3 semaines un téléphone, dans le cadre d'une procédure d'échange d'un appareil neuf qui ne fonctionnait pas à la sortie de

l'emballage. J'ai suivi à la lettre les indications qui figuraient dans le coffret et qu'on m'a confirmées par téléphone : la procédure prévoit que je renvoie l'appareil, en recommandé et à mes frais, et qu'on m'en retourne un nouveau dans les 10 jours. Mais 20 jours plus tard je n'ai toujours rien reçu.

La dame qui me répond m'indique que la procédure n'est pas du tout celle-là, et que je n'ai rien compris. En renvoyant l'appareil j'ai annulé la commande, et c'est donc normal que je n'aie pas de téléphone. Je lui fais remarquer que je suis peut-être un peu retardé, mais que ce n'est pas ce qui était indiqué dans la documentation, ni ce qu'on m'avait dit par téléphone, et que, d'une manière générale, Bouygues (autoproclamé « n° 1 de la relation client ») est plus enclin à me harceler pour que je prenne un forfait plus dispendieux ou de nouvelles options, ou pour que je change de mobile, qu'à se préoccuper de mes problèmes de téléphone qui ne marche pas. Énervée, elle m'annonce froidement : « Comme vous continuez à critiquer Bouygues, je vais mettre fin à cette conversation... », et me raccroche au nez, alors que j'ai attendu 15 minutes pour parler à quelqu'un.

Je rappelle dans la foulée et réexplique mon histoire à une autre dame, très courtoisement, afin qu'elle ne raccroche pas à son tour. Je modère mes commentaires à l'égard de cette grande entreprise, mais lui demande quand même, après quelques minutes de conversation badine, s'il est normal que sa collègue m'ait raccroché au nez :

- J'en sais rien... Ce n'est pas de ma faute. Je ne sais pas ce qui s'est passé...

- Oui, mais, je voulais juste savoir : est-ce que vous avez le droit de raccrocher comme ça au nez des clients qui ne sont pas contents ? Est-ce que vous avez des consignes en ce sens ? C'est quand même étonnant comme procédure...

- Faut la comprendre, la collègue. C'est pas de sa faute, alors elle va pas se laisser enguirlander...

- Mais je ne veux enguirlander personne. Je suis un client qui exprime son mécontentement. Vous êtes le service clientèle : vous êtes là pour ça, non ? Pour écouter les plaintes des clients et trouver des solutions ? Ou, sinon, dites-moi qui appeler...

- Oh, mais c'était pas de sa faute si le téléphone ne marchait pas...

- Je n'ai jamais dit ça ! Mettons : vous achetez des chaussures. La première fois où vous les mettez, la semelle se décolle. Vous pouvez quand même retourner au magasin le dire à la vendeuse qui sera là, même si ce n'est pas elle qui a conçu ou fabriqué les chaussures, et même si ce n'est pas elle qui les a vendues. Vous avez aussi le droit de lui dire que ces chaussures sont de la camelote, et que vous n'êtes pas satisfaite... Et vous pouvez vous attendre à ce qu'elle vous donne raison et vous propose une autre paire, non ? Si elle se contente de vous dire que ce n'est pas de sa faute, ça ne va pas régler votre problème... Idem si elle vous vire du magasin parce que vous avez osé critiquer la marque...

- Oui, mais là c'est pas pareil...

- Bon, laissez tomber. Dites-moi ce que je dois faire pour avoir un nouveau téléphone et on n'en parle plus.

Tout cela n'est pas très étonnant. Les grandes entreprises françaises considèrent leurs clients comme des imbéciles qui doivent payer et surtout ne jamais réclamer. On doit apprendre ça dans les business schools françaises. Renault, Peugeot, Carrefour et Air France sont en train de faire faillite grâce à cette judicieuse stratégie commerciale ; Orange et la SNCF ne devraient pas tarder à payer l'addition aussi (mais je ne veux harceler moralement personne ; leurs cadres sont si fragiles psychologiquement...).

Dans ces conditions, on voit mal pourquoi les chargés de clientèle pourraient comprendre qu'une critique dirigée contre leur entreprise ne s'adresse pas à eux, personnellement, et qu'ils sont payés pour mettre du baume au cœur aux clients, soigner leurs humiliations et leur donner le sentiment d'être entendus. Les

entretenir dans l'illusion qu'ils ne se font pas complètement avoir.

À l'heure actuelle, ces gens veillent à la bonne réputation de leur entreprise en morigénant les clients qui osent protester. Pourquoi pas, au fond. J'ai dû me réengager 24 mois pour avoir un bon prix sur mon téléphone, alors ils ont deux ans pour réserver leurs attentions aux nouveaux clients.

## Le café à couvercle

Gare de nord à Bruxelles. Plutôt que de me faire balloter d'un bout à l'autre de la gare dans l'attente de mon train, au gré des incessantes annonces de changement de quai, je décide de prendre un café, et de ne m'informer sur le quai de départ qu'au dernier moment. Comme il est impossible qu'un train parte en avance, surtout en Belgique, rien ne sert de l'attendre.

Je snobe deux ou trois enseignes qui ne m'inspirent guère, et dont la liste des boissons chaudes ressemble à celle d'un Starbucks à Las Vegas : des trucs improbables avec de la chantilly, de la vanille, du caramel, de la noix de muscade, des boules de glace, des amandes effilées et toutes sortes de suppléments étranges, permettant aux boulimiques de s'empiffrer sans culpabiliser (« Quoi ? Mais c'est juste un café... »).

Je m'arrête finalement à un stand Segafredo : un grand nom de l'expresso italien, ça inspire confiance. Je commande un expresso tout simple. Une dame très aimable me prépare ça, et me donne mon gobelet et une pile d'accessoires : couvercle en plastique, sucre, faux sucre, agitateur, petite dosette de lait, speculos. Tout ça pour 1,60 euro : on en a pour son argent.

Je la remercie et lui dis que je vais juste prendre le café. Elle reprend le surplus et m'installe néanmoins gentiment le couvercle.

Ça m'embête un peu, parce que je n'ai jamais su quoi faire avec ces couvercles. À part pour porter son café sans se salir, et encore, je ne sais pas comment m'en servir. J'ai bien regardé comment ils font dans les séries américaines, mais je ne sais toujours pas, et je ne trouve pas ça pratique. En premier lieu, ça empêche le café de refroidir, de sorte qu'on est sûr de se brûler, même en attendant longtemps. On ne peut le boire que quand il est franchement froid. Ensuite, je n'ai jamais osé boire à travers le couvercle. Il y a un petit trou, mais je n'ai pas confiance dans l'étanchéité du dispositif, et j'ai peur qu'une dépression ne se crée dans le gobelet à mesure que je bois, de sorte que le couvercle finisse par se déboîter, avec pour conséquence de transformer ma chemise blanche en tenue de camouflage. Enfin, j'aime bien sentir et voir ce que je bois, surtout quand c'est du vin ou du café.

Je cherche donc une surface plane et stable pour retirer le couvercle, non sans difficultés. Là, je découvre le pot aux roses : l'expresso fait une bonne douzaine de centilitres, et en regardant bien, on peut apercevoir le fond du gobelet.

J'en déduis que le couvercle sert surtout à cacher la misère que contient le gobelet.

## La poste se modernise

Je vais à la poste pour expédier un paquet. Je commence par faire la queue ; ça, ce n'est pas nouveau. Après un quart d'heure, une dame, aussi aimable que la caricature de guichetière cégétiste atrabilaire que ferait un chansonnier aviné dans un banquet du Medef, m'explique qu'il faut que j'affranchisse mon paquet moi-même à la machine, qu'elle me désigne du menton.

Il s'agit d'une sorte de photocopieuse, qui pèse les paquets et imprime des timbres. Je fais donc la queue à la machine, puisque la moitié des clients qui étaient devant moi ont reçu la même consigne et découvrent, tant bien que mal, le fonctionnement de la machine. Quand mon tour est venu, j'affranchis et je paie avec ma carte de crédit.

Ensuite, comme il n'y a nulle part où mettre mon paquet, je refais la queue une troisième fois pour donner mon paquet à la dame, toujours aussi souriante.

Les brillants esprits qui travaillent à la modernisation de la Poste méritent une mort lente et douloureuse.

## Les stagiaires en bac pro

Je viens de recevoir mon cinquième coup de fil cette semaine d'une supposée stagiaire travaillant pour je ne sais quelle agence d'économies d'énergies qui veut savoir si je suis bien propriétaire de ma maison et comment je me chauffe. Il s'agit apparemment d'une nouvelle stratégie des plateformes téléphoniques qui appellent des particuliers pour leur extorquer des informations sur leurs habitudes de consommation et leurs intentions d'achat afin de les revendre à des sociétés des secteurs concernés. Comme les gens se méfient de plus en plus, ils doivent sans cesse innover.

- Bonjour, vous êtes Monsieur Costa ? (voix jeune et féminine, avec une petite pointe d'accent asiatique)

- Oui...

- Je suis Laurence Dubois. Je suis étudiante en bac pro bâtiment, et pour rédiger mon rapport de stage, j'aurais besoin de quelques informations sur votre maison. Vous voulez bien m'aider ? Vous êtes bien propriétaire de votre habitation ?

Si l'on a le malheur de dire oui, s'ensuivent toute une série de questions très indiscretes sur l'âge de la maison, ses équipements, les travaux à réaliser ou déjà réalisés, les intentions d'achat, etc. Si l'on dit qu'on ne veut pas répondre, la jeune-fille insiste, minaude, soutient mordicus qu'elle est bien étudiante, et vous explique en couinant qu'elle va rater son bac par votre faute.

Je suis sur liste rouge et dans le fichier Pacitel des gens qui ne veulent pas être sollicités commercialement par téléphone. Cela fait des années que j'explique aux démarcheurs téléphoniques que, même sous la menace d'une arme, je ne leur répondrai pas et ne leur achèterai rien. Peine perdue. Les autorités pourraient adopter une loi luttant efficacement contre ces nuisances, mais j'imagine que personne ne veut se mettre à dos les professionnels du démarchage téléphonique. Au nom de l'emploi et de la croissance, on organise à l'échelle industrielle le harcèlement des honnêtes gens qui n'ont jamais rien demandé à personne.

Dès la première fois, en raison des bruits de fond et de l'accent asiatique, j'ai flairé l'embrouille et mis rapidement fin à la conversation. Au cinquième appel de la semaine, j'ai suivi le conseil donné par un ami, qui avait lui-même fait du démarchage téléphonique : il ne sert à rien de demander poliment à ce que ces gens vous fichent la paix, de les insulter en hurlant dans le combiné, de leur raccrocher au nez ou de s'amuser à leur raconter n'importe quoi. Ils rappelleront inlassablement. La seule solution est d'être rayé du fichier des pigeons potentiels dans lequel on figure. Pour cela, il faut décéder. J'ai donc fait ça. Enfin, je n'ai pas mis fin à mes jours, mais j'ai prétendu être mort.

- Monsieur Costa ?

- Lui-même...

- Bonjour, je suis Ludivine Bonfils, stagiaire auprès de l'Agence régionale pour les économies d'énergie. J'aurais besoin de votre aide pour rédiger mon rapport de stage. Est-ce que vous voulez bien répondre à quelques questions ?

- Je vois. En fait, je suis au regret de vous annoncer que Monsieur Costa est décédé.

- Mais je croyais que c'était vous ?

- Non, non, j'ai menti... Il est bien décédé, je vous assure. Et je crains même que ce ne soit définitif. Ça ne sert donc à rien de le rappeler. Il faut que vous supprimiez son nom de votre fichier, parce que ce n'est plus son numéro de téléphone, mais le mien. Et, là où il est, il ne peut plus répondre.

- Mais vous-même, êtes-vous propriétaire de votre logement ? Vous avez racheté la maison de Monsieur Costa ?

- Écoutez, c'est compliqué, et je ne veux pas avoir d'ennuis avec la police. Notez simplement que Monsieur Costa est décédé récemment, je ne peux pas vous en dire plus. Et faites comme si personne n'avait répondu à ce numéro, ça sera mieux pour tout le monde. Je dois vous laisser maintenant, j'ai des choses à faire.

## Des vendeurs de voiture

Je me suis encore fait avoir par un vendeur de voiture. A bien y réfléchir, c'est logique : c'est un vendeur de voiture. On ne peut pas espérer plus d'honnêteté d'un vendeur de voiture que de goût pour la poésie de Hölderlin d'un footballeur.

Fin décembre, je vais chez un concessionnaire d'une marque japonaise, chez lequel j'avais déjà acheté une voiture. La voiture est bien, mais la transaction était catastrophique. Alors qu'on m'avait promis une mise en scène digne de la finale de 'The Voice', voiture sous un drap de velours rouge et bouteille de champagne, ma bagnole n'était pas là quand je suis venue la chercher en famille. Tout le monde s'y est mis pour la retrouver sur le parking de la concession, sans succès. Après une demi-heure de recherches infructueuses, elle est réapparue : un employé sosie de Paul Préboist l'avait amenée au lavage, en vue de la livraison. L'équipe au grand complet avait alors essayé de me faire croire que la livraison était prévue le lendemain, et que je m'étais trompé de date, mais, agenda en main, ils ont bien dû admettre leur erreur. Personne n'a toutefois estimé utile de s'excuser.

En revanche, la vendeuse qui était là s'était payé ma tête au motif que je ne voulais pas prendre le temps de suivre ses explications :

- (Devant moi) T'entends ça Roger ? Mōssieur veut prendre la voiture, comme ça, sans aucune explication...

- Ben oui, parce que nous sommes en retard de plus d'une heure à cause de votre incompétence. En outre, quand je loue une voiture, personne ne passe trente minutes avec moi pour m'expliquer le fonctionnement de l'allume-cigare et des essuie-glaces. Je pense que trouverai tout seul sur celle-ci aussi, merci. Et, à défaut, je lirai le manuel.

Ensuite, j'ai découvert qu'ils m'avaient fait le coup des tapis-inclus-mais-en-rupture-de-stock. J'ai expliqué avec un certain agacement que je me contrefichais de ces tapis, mais qu'on m'avait déjà fait



le coup chez un autre concessionnaire, et qu'ils allaient me les trouver, sinon je viendrais tous les jours faire un scandale devant les clients. Par chance, en vérifiant, ils en ont trouvé.

Donc, quelques années après, je suis retourné chez ce concessionnaire. Je ne l'ai pas boycotté parce que, selon ma conception du monde et du genre humain, chacun peut s'amender, même un vendeur de voiture. En outre, les voitures de cette marque sont de bonnes voitures, dont la conception et la fabrication ne doivent rien aux imbéciles à gourmette qui les vendent. Je me suis dit que j'avais bien fait, parce que mon interlocuteur, un petit nouveau assez sympathique, m'a consenti une ristourne considérable avant même que je ne demande quoi que ce soit.

J'essaie le modèle d'exposition et je décide de conclure l'affaire. Le vendeur me dit que ma voiture sera livrée d'ici un mois, le 20 janvier. C'est une chance, parce que normalement, c'est trois mois de délai. Le 20 janvier, pas de nouvelles. J'appelle le type, qui me dit que la livraison aura bien lieu, comme prévu, entre le 22 janvier et le 12 février. Ça change déjà un peu, mais bon, il n'y a pas mort d'homme. Le 14 février, le vendeur me rappelle :

- Il y a un petit souci pour la livraison ; ce sera plus probablement début ou mi-mars, si tout va bien...

Soudainement, je suis triste. Je me fiche pas mal d'avoir la voiture maintenant ou plus tard ; ce n'est pas une Aston Martin et l'ancienne fonctionne encore très bien. Mais je me sens, une fois encore, stupide et naïf.

- Ca ne m'étonne pas...

- Pourquoi ?

- Mais, parce que vous êtes un vendeur de voiture ! Le mensonge est dans votre nature, vous n'y pouvez rien... C'est votre éthique professionnelle, c'est votre rationalité, c'est votre unique compétence : raconter n'importe quoi au client pour qu'il signe, et voir venir ensuite...

- Mais je ne pouvais pas prévoir... Vous savez, c'est compliqué. Je pensais qu'il y en avait une en stock, mais...

- Ecoutez : que la voiture ne soit pas prête, je m'en tape pas mal. L'autre roule très bien et la nouvelle ne va pas changer ma vie. Mais que vous vous fachiez de moi à ce point, j'avoue que ça me vexe vraiment. Alors, je le reconnais, j'ai été stupide, je vous ai trouvé sympathique, je vous ai fait confiance, je n'ai même pas relu le bon de commande. J'ai été vraiment idiot, et c'est de ma faute. Pourtant, je savais que vous étiez un vendeur de voiture, un menteur pathologique. J'étais prévenu. La voiture sera donc en retard, et j'assume. En revanche, vous allez garder vos explications pour vous ; je n'ai pas besoin qu'on me rappelle à quel point je suis stupide.

- Vous savez, c'est pas ma faute...

- Ecoutez, je vous ai assez parlé pour ce soir, et les boniments des vendeurs de voiture, le vendredi à 18 heures, c'est vraiment trop. Tenez-moi au courant, c'est tout. Et surtout, n'oubliez pas les tapis. Sinon je viens la nuit faire des rayures-sport, façon Gordini, sur toutes les voitures du parking. Et je ne plaisante pas.

## VI. LES CHARMES DE LA VIE D'UNIVERSITAIRE

### De la logique des institutions universitaires

Je viens d'apprendre que l'administration de l'université où j'enseigne à Bruxelles a décidé de faire en sorte que, chaque année, les examens d'un cours se déroulent à la même date. Concrètement, si l'examen a lieu le 12 mai une année donnée, il aura également lieu le 12 mai les années suivantes. Espérons pour que ça ne tombe pas un dimanche. Je ne vois pas bien l'intérêt, mais y en a forcément un. Une université n'est pas une institution où l'on fait des réformes en vain.

Le problème c'est que, en raison de la mise en place de cette réforme révolutionnaire, les agents administratifs sont débordés, trop occupés pour m'indiquer la date de mon examen. Je la découvrirai donc le jour où l'on me reprochera de ne pas y avoir été présent ; je pourrai alors l'inscrire dans mon agenda pour les 20 prochaines années.

C'est toujours un peu triste de voir une administration créer de toutes pièces des problèmes qu'elle ne parviendra jamais à résoudre, plutôt que de se focaliser sur des questions fondamentales. Par exemple, faire en sorte que la salle prévue pour un cours soit assez grande pour que tous les étudiants puissent y entrer et qu'elle soit équipée d'un micro fonctionnel – deux choses qui ne me sont encore jamais arrivées concomitamment. Lors de la première séance, les étudiants peuvent s'asseoir ou entendre, jamais les deux à la fois.

Il est vrai que, comparées à la pérennisation des dates d'examen façon calendrier Maya, ces questions logistiques sont très secondaires.

### On me prend pour un autre

Aujourd'hui, j'avais rendez-vous avec un de mes étudiants de master 2 à Bordeaux. Ce monsieur, dont je n'ai jamais entendu parler, m'envoie un mail pour solliciter un entretien. Je lui propose de passer le lundi suivant : « Ça tombe mal, je suis pris ». Je lui propose donc le mardi : « Ça tombe mal aussi ; comprenez, je suis très pris ». Je lui réponds, avec ce que je pensais être une pointe d'ironie : « Ça tombe bien, moi je n'ai que ça à faire. Proposez-moi un créneau et je me libérerai ». Il me répond sans se démonter : « Merci : je vous propose donc jeudi à 14 heures ». Manque de bol, j'étais libre. Je lui donne donc rendez-vous.

Il entre dans mon bureau, avise mon collègue (dont il est également censé suivre les cours), et lui dit :

- Monsieur Costa, je suis Monsieur X

Mon collègue lève lentement le nez de son ordinateur, et le fixe, sans rien dire, avec toute l'amabilité dont il est capable – soit, à peu près comme Jean Gabin regarderait le maître d'hôtel en découvrant qu'il y a de

la dinde dans la blanquette de veau qu'il vient de lui servir.

De l'autre bout du bureau, je l'apostrophe, tout aussi aimablement :

- Nan, nan, M. Costa c'est moi, venez par ici...

Il y a vraiment des vedettes.

### **Les étudiants sont une inépuisable source d'étonnement.**

Cette année, j'ai accepté de diriger deux mémoires dans l'université bruxelloise où je donne un cours. Ça ne m'arrange pas, mais je me suis dit qu'il fallait bien que quelqu'un s'y colle, et que je devais prendre ma part de la peine. J'ai donc opté pour les deux sujets sur lesquels j'avais quelque compétence, parmi la dizaine que des étudiants m'ont proposés.

Pour faire le point sur l'avancement de ces travaux, je profite d'un passage à Bruxelles pour donner rendez-vous aux étudiants – des étudiantes, en fait – concernés. Comme je n'ai pas de bureau à l'université, je choisis un café près de la fac, facile d'accès, tranquille, plutôt chic. Comme je suis pessimiste sur les capacités cognitives des étudiants en général, je leur précise à chacune le nom de l'endroit, l'adresse, je mets un lien vers une carte Google, je leur demande de me confirmer qu'elles ont tout bien compris, qu'elles pourront être à l'heure, et je leur laisse mon numéro de portable en cas de pépin. Je m'abstiens de leur demander le leur ; ça ne se fait pas.

Moyennant quoi j'attends comme un idiot pendant 25 minutes, seul dans le café désert. Alors que le rendez-vous touche à sa fin (je fais des créneaux de 30 minutes), arrive la première étudiante, tout sourire : « J'attendais devant le café ». Bon, il pleuvait des cordes, il faisait 1 °C, mais elle a jugé ça pertinent ou crédible. Je n'ai pas commenté. À quoi bon ?

La prochaine fois, je préciserai : « rendez-vous au café untel. Il est possible que je sois DANS le café ». Soupir.

### **Du danger de faire cours aux Etats-Unis**

J'apprends dans la presse qu'à l'Université du Colorado-Boulder, un prof ne peut pas refuser de faire cours s'il apprend qu'un étudiant est porteur d'une arme à feu, pour autant que celui-ci dispose d'un permis pour cela. Pour mémoire, Columbine et Aurora (12 morts par arme à feu chaque) sont à moins de 30 km de l'Université de Boulder-Colorado...

Rétrospectivement, je suis content de n'avoir contrarié aucun étudiant lors de mon cours dans cette université à l'été 2011, mais un peu effrayé d'avoir osé donner un 'C' à un étudiant - qui s'en est d'ailleurs plaint. Ce que j'ai pris pour un étui à raquette de tennis abritait peut-être un M16.

### **Les étudiants prennent-ils les profs pour des idiots ?**

J'ai reçu à l'instant un mail d'une de mes étudiantes Erasmus de l'université bruxelloise où je donne cours. Je ne connais pas cette personne. J'y donne cours devant un plein amphithéâtre, et je ne connais donc le nom de

personne. Elle m'explique qu'elle n'avait pas passé l'examen de première session en raison d'un souci familial et qu'elle a passé l'examen de seconde session hier. Comme elle travaillait par ailleurs, elle n'a pas eu le temps, me dit-elle, de lire le cours (y a-t-elle jamais assisté ?) et sollicite, par avance, sans savoir quelle sera sa note, une forme de rattrapage.

C'est un test pour savoir jusqu'à quel point je suis une bonne poire ou les étudiants s'imaginent-ils vraiment que ça peut fonctionner ainsi ?

Son message m'en a rappelé un autre, de l'an passé. Je le reproduis in extenso, au mépris des droits d'auteurs des deux étudiants qui entendaient se plaindre de leurs notes (1 et 3 sur 20) à l'examen de mon cours sur le fonctionnement de l'Union européenne. Ce n'est pas dit dans le message, mais ils estimaient que, parce qu'ils étaient stagiaires à la Commission européenne, rien d'européen ne pouvait leur être étranger. Le statut de stagiaire expliquait, accessoirement, mais ça n'est pas dit non plus, la raison pour laquelle ils n'avaient jamais jugé bon de venir au cours.

=====

De : X

Envoyé : mardi 3 mai 08:45

À : Olivier Costa

Bonjour,

Nous sommes deux étudiants du master de science politique.

Après visite des copies [le moment, situé entre la publication des notes et la réunion du jury final, où les étudiants peuvent demander à voir leur copie pour comprendre leur note et, éventuellement, la contester] il y a plusieurs semaines, où nous cherchions à comprendre des notes d'une faiblesse dont nous sommes fort loin d'avoir l'habitude (respectivement 1 et 3/20) (...).

Nous avons d'abord été surpris de ne pas vous voir à l'examen pour parler à ce moment-là de celui-ci, puis d'avoir été corrigés par des juristes alors que nous sommes en formation politologique, et enfin de ne pas avoir pu voir directement avec vous ce qu'il en était à la visite des copies.

Aussi, et afin de pouvoir préparer correctement notre seconde session, nous souhaiterions vous rencontrer afin de discuter de nos copies et de votre examen.

Vous serait-il possible de nous proposer un créneau dans les prochaines semaines S.V.P. ?

Bien à vous,

X et Y

=====

De : Olivier Costa

À : X et Y

Envoyé : mardi 3 mai 13:02

Messieurs,

J'ai bien pris note de votre message. Je vais rechercher vos copies respectives, et vous donnerai les explications nécessaires dès que je les aurai relues.

Quelques points avant cela :

- vous avez été surpris de ne pas me voir à l'examen : les professeurs ne sont pas tenus d'être présents à l'examen, notamment lorsque l'assistant du cours est là. Étant professeur visitant, il n'est pas indispensable que je me déplace juste pour assurer la surveillance des étudiants, sachant que, par principe, je ne réponds jamais à aucune question sur le sujet d'examen pendant l'épreuve ;
- j'assure la visite des copies dans les mêmes conditions : quand je le peux. Mon assistante est aussi qualifiée que moi pour le faire et je suis toujours disponible pour discuter d'éventuels cas litigieux ;
- s'agissant de mon assistante, je ne vois pas en quoi le fait d'avoir un doctorat de droit européen l'empêcherait de pouvoir s'occuper d'un cours de science politique relatif aux institutions de l'Union ;
- je pense que si vous avez eu respectivement 1 et 3 sur 20, alors qu'il y a eu d'excellentes notes à cet examen (plusieurs 19) et une moyenne relativement élevée (14.4/20), le problème de compétence n'est pas du côté de mon assistante, mais du vôtre. Les copies font l'objet d'une double correction par mon assistante et moi-même : chaque note engage mon jugement autant que le sien. Je n'aime pas la manière dont vous suggérez que les copies seraient indûment corrigées par quelqu'un qui n'a pas les compétences disciplinaires pour le faire et que je n'aurais pas pris la peine de les lire ;
- pour préparer correctement votre seconde session, je vous suggère de travailler sur le syllabus [un document de 150 pages, rédigé par moi-même, reprenant presque mot pour mot le cours]. Il n'y a rien d'autre à faire dans l'immédiat. Il ne s'agit pas d'écrire un mémoire ou une dissertation, impliquant des enjeux épistémologiques et théoriques, mais de répondre à des questions simples auxquelles le cours et le syllabus offrent des réponses claires.

Je vous joins le corrigé de l'examen, que j'ai transmis à l'administration, pour communication aux étudiants.

Je vous recontacte dès que j'aurai remis la main sur vos copies.

Cordialement,

Olivier Costa

=====

De : Olivier Costa

À : X et Y

Envoyé : vendredi 6 mai 10:44

Messieurs,

Ayant relu à l'instant vos copies respectives, je dois vous dire ma surprise.

Compte tenu du fait que, de toute évidence, vous n'avez pas assisté au cours, ni regardé la présentation Powerpoint que j'avais mise en ligne, ni lu le syllabus, ni lu en fait quoi que ce soit se rapportant à l'Union européenne, je comprends assez mal que vous vous soyez permis de contester vos notes, qui me semblent parfaitement adaptées à l'état de vos connaissances sur les questions européennes : proches de zéro.

Je vous suggère donc, pour aborder la seconde session dans les meilleures conditions, de prendre quelques heures de votre temps pour vous pencher sur le cours.

Cordialement,

## Je bois du Château Pipeau

Quand j'étais étudiant à Sciences Po Strasbourg, nous avons quitté en fin de première année le cadre enchanteur du Palais Universitaire, majestueux bâtiment wilhelmien que nous partageons avec d'énigmatiques étudiants en théologie et en histoire de l'art, pour les anciens locaux de la faculté de pharmacie. Nous devons désormais cohabiter dans cet immeuble sinistre et sans âme, retapé à la hâte, avec les ouailles de l'IECS, l'école de commerce de Strasbourg. Ces brillants étudiants, toutes les fois où ils ne préparaient pas le critérium inter-écoles de commerce de la course en caddie de supermarché ou le concours du caleçon le plus rigolo, nous assénaient dans les couloirs des « Sciences Po Pipeau » d'une grande causticité.

À une époque où je manifestais assez peu d'intérêt pour mes études, et consacrais toute mon énergie à rédiger un journal étudiant à prétention marrante, à fabriquer de l'alcool de citrouille et à goûter chacune des bières que vendait 'Le Gambrinus', échoppe strasbourgeoise spécialisée dans les produits brassicoles, les traits d'esprit des étudiants de l'IECS et leur mépris sarcastique pour les choses de l'esprit m'avaient convaincu que réfléchir à la chose politologique et à la construction européenne n'était finalement ni idiot ni déshonorant. En un sens, ils ont contribué à me remettre dans le droit chemin.

Bien des années plus tard, j'ai pensé à eux en buvant un magnifique Château Pipeau 2009. Je songe aussi à eux à chaque fois que je vois une pub débile pour une Renault ; celle, par exemple, où un vendeur de voiture singe l'accent allemand pour faire l'article de la nouvelle Mégane, avec une drôlerie qui n'est pas sans évoquer les meilleurs sketches de Jean Roucasse. Je pense à eux quand je me fais arnaquer par une grande surface, que je constate en arrivant chez moi qu'aucune des promotions du jour n'a été prise en compte à la caisse. Je me souviens d'eux à chaque fois que je découvre une invention consternante, brosse à dents électrique jetable ou porte-clés contenant une tortue vivante. Je me dis qu'un génie de l'IECS est sans aucun doute à l'origine de chacun de ces méfaits.

Sciences Po, c'était peut-être pipeau, mais moins nuisible que les machines à décerveler que sont les écoles de commerce françaises.

## Quand on refuse de dire aux journalistes ce qu'ils voudraient entendre

Petit échange de mails avec un journaliste qui me harcèle depuis quinze jours pour faire une interview sur les députés français élus en juin 2012. J'ai fini par accepter de répondre à ses questions par écrit. Le problème, c'est qu'elles n'ont pas de réponse.

=====

Monsieur,

Merci d'accepter. Voici les questions :

- 1- L'actuelle législature est une des plus jeunes de l'histoire. Comment l'expliquez-vous ?
- 2- Quelles sont les incidences sur la vie parlementaire française ?
- 3- Cette situation est-elle particulière à la France ?

X

=====

Bonjour,

Selon mes données, l'âge des députés n'a jamais été si élevé (55 ans) qu'en 2012, à l'exception de 2007 (56 ans).

Je suis donc bien en peine de répondre à vos questions.

Bien cordialement,

Olivier Costa

### **J'ai failli devenir riche**

Foratom, le lobby du nucléaire à Bruxelles, m'appelle pour me proposer de venir à Bruxelles former ses membres au fonctionnement de l'Union européenne. Je sais que c'est une organisation puissante et riche : Foratom représente 800 sociétés de l'industrie nucléaire, a une vingtaine d'employés et des locaux magnifiques rue des Arts à Bruxelles, entre le Parlement européen et la Commission.

En recevant cet appel, je suis traversé par deux sentiments contradictoires.

D'une part, je suis spontanément réticent à l'idée de participer à l'amélioration des capacités de lobbying de cette industrie. Je ne suis pas fondamentalement opposé au nucléaire, mais il est clair que leur technologie n'est pas aussi sûre que les industriels le prétendent et qu'ils n'ont pas la moindre idée de la manière de démanteler les installations en fin de vie ou de remédier aux incidents graves. En outre, je ne fais aucunement confiance à des acteurs privés pour gérer la sécurité des centrales, compte tenu de leur obsession pour la réduction des coûts. Je trouve aussi qu'ils comptent un peu trop sur la chance. C'est le syndrome Tepco :

- Notre centrale peut résister à un tremblement de terre de magnitude 7 ou à un tsunami de 10 mètres... On est tranquille.

- Mais les tsunamis sont provoqués par les tremblements de terre... Les deux arrivent en même temps !

- Complique pas inutilement, Toyoki. Tu veux ruiner la société ?

Enfin, il est manifeste que si la technologie des énergies renouvelables a pris tant de retard, c'est en raison du lobbying agressif des industriels du nucléaire et du pétrole auprès de nos élus, tout particulièrement à Bruxelles. En bref, je n'ai aucune sympathie pour ces gens.

D'un autre côté, je me dis qu'une organisation aussi puissante que Foratom rémunère sûrement très bien ses intervenants, à des niveaux qui doivent leur éviter les états d'âme. J'imagine un salaire mirobolant, qui me permettra d'oublier ma roublardise et ma lâcheté en achetant quelques grands crus.

Je suis également curieux d'en savoir plus, même si je dois refuser. Je demande donc à mon interlocutrice de préciser ses attentes. Il s'agit d'une journée de formation consacrée « à un meilleur lobbying » : l'idée est d'initier les adhérents de Foratom à la manière dont fonctionne l'Union européenne, afin qu'ils comprennent ce qu'il convient de faire pour peser sur ses politiques et décisions. La journée doit s'ouvrir par un cours d'une heure trente, en anglais, avec présentation Powerpoint, que l'on me propose de faire, et se poursuivre par des interventions d'acteurs de l'Union (députés européens, gens de la Commission) et de

consultants, spécialistes du lobbying.

J'essaie d'en savoir plus sur les conditions matérielles de la chose, en affectant l'air blasé de celui qui prend régulièrement 2 000 euros la demi-journée pour briefer les huiles du patronat européen sur les meilleurs moyens de ranger les responsables de la Commission à leurs arguments – ce qui n'est, bien entendu, pas le cas.

- Oui... (nonchalant) cette intervention pourrait m'intéresser... Quelles sont les conditions ?
- Bien, vous venez le 12 avril à 10 heures, vous faites votre présentation. Nous vous invitons à déjeuner.
- Je parlais des conditions matérielles...
- Ah, bien, puisque vous résidez à Bordeaux, nous pouvons prendre en charge votre trajet en train, deuxième classe, et une nuit d'hôtel dans la limite de 100 euros...
- Et l'intervention elle-même n'est pas rémunérée ?
- En fait non, puisque nous prenons en charge vos frais de déplacement...
- (plus volubile) Et vous pensez qu'il est normal que je prépare un cours et que je perde deux jours pour venir à Bruxelles le donner sans aucune rémunération ?
- Euh...
- Je veux dire : est-ce que les consultants interviennent gratuitement ?
- Ah, je n'ai pas le droit de vous le dire...
- Si eux sont payés, pourquoi est-ce que je ne le serais pas ?
- Mais vous êtes un académique... Vous avez un salaire. Nous ne rémunérons pas non plus les intervenants du Parlement européen et de la Commission. Et puis, comprenez, nous n'avons pas beaucoup de moyens, nous sommes une ONG...
- Pour ce qui concerne les gens des institutions, vous savez bien qu'ils ne peuvent pas être rémunérés : c'est dans leur statut, et ils viennent au nom du Parlement ou de la Commission, pas à titre personnel. Ça fait partie de leurs fonctions. Quant à votre manque de moyens, arrêtez, vous allez me faire pleurer. Ce qui est rigolo, c'est que vous finissez par croire les salades que vous racontez à tout le monde. Non, vous n'êtes pas une ONG : une ONG c'est Amnesty International, Médecins sans frontières ou Greenpeace. Vous, vous êtes un lobby qui défend les intérêts de l'industrie nucléaire en faisant croire que vous œuvrez pour le bien-être de l'humanité. Ce sera donc sans moi.

J'étais fier de moi. Mais déçu de ne pas connaître le prix de ma conscience environnementale.

## Science et coïncidences

Michael Jackson et Michel Foucault sont tous deux décédés un 25 juin, à 25 ans d'écart. Cela pourrait n'être qu'une coïncidence parmi tant d'autres, mais il se trouve que Michael Jackson avait été profondément marqué par la lecture des notes du cours donné par Foucault en 1980 au Collège de France sur le thème du « Gouvernement des vivants ». On retrouve ainsi une référence implicite au « souci de soi », qui occupe une place centrale dans ce cours, par référence à Georges Canguilhem, dans la chanson « *Wanna Be Startin' Somethin'* » sur l'album « *Thriller* ».

Bon, je m'avance peut-être un peu dans l'exégèse des paroles de ce morceau. Mais mon hypothèse est



plausible, jusqu'à preuve du contraire. Rien n'indique en effet que Michael Jackson n'ait pas lu Foucault et qu'il n'ait pas décidé de mettre fin à ses jours un 25 juin pour lui rendre un hommage. Je suis juste le seul, pour l'heure, à le comprendre.

### **Coca-Cola, la science et le bonheur**

J'ai découvert avec étonnement l'existence du prix « le bonheur comme enjeu de culture et de société ». Réservé aux doctorants en sciences humaines et sociales, il est doté de 15 000 euros. Il est attribué par l'Observatoire du Bonheur, je cite, « une initiative impulsée et soutenue par Coca-Cola France qui réaffirme ainsi son engagement en faveur du bonheur ». C'est réconfortant de constater qu'une multinationale porte un tel intérêt à la recherche et au bien-être des gens.

À quand le prix Louis Vuitton « l'image de soi, comme condition de l'épanouissement personnel dans les pays émergents », le prix Fixodent « la sérénité dans la mastication comme enjeux du vieillissement des populations occidentales » ou le prix Smith&Wesson « la sécurité des biens, enjeu contemporain de la vie dans les grands ensembles périurbains » ?

### **Entreprendre une thèse de doctorat**

À chaque fois qu'un étudiant me fait part de son intention de se lancer dans une thèse de doctorat, je me fais un devoir de le mettre en garde.

Je lui explique que pour faire une thèse, il faut un solide sens de l'organisation, beaucoup d'opiniâtreté et de ténacité, de l'intelligence, de la débrouillardise, une grande capacité à convaincre les gens et à leur faire comprendre sa démarche, et une infinie patience.

Si l'on dispose de toutes ces qualités, on a des chances réelles de venir à bout de la procédure d'inscription administrative auprès de l'École doctorale. On peut alors commencer sa thèse : cette partie-là du processus, c'est du gâteau.

### **La CIA m'appelle**

Mon téléphone portable sonne. Un numéro bizarre, 412 quelque chose, s'affiche. Je décroche.

Un type avec un accent que je n'arrive pas à identifier est au bout du fil :

- Allô ? Roger Crob à l'appareil. C'est la CIA...
- ... Pardon, je ne vous ai pas bien entendu...
- C'est la C-I-A. Roger Crob à l'appareil
- Oui, bonjour...
- Je vous appelais au sujet de votre dossier
- Euh, quel dossier ?

- Vous n'avez pas reçu notre courrier ? Votre employeur nous a annoncé la fin de vos rapports de service... Et il faut qu'on voie ce que vous décidez de faire. C'est important.

- Ah... Ecoutez, je crois qu'il y a un malentendu, là. A qui voulez-vous parler ?

- A Olivier Costa. Vous n'êtes pas Olivier Costa ?

- Si, si...

- Vous avez bien enseigné à l'UNIGE ?

- ... Ah ! Je vois ce dont il s'agit...

Donc, la CIA, c'est la Caisse de Prévoyance du Personnel Enseignant de l'Instruction Publique et des Fonctionnaires de l'Administration du Canton de Genève. Comme j'ai cessé de travailler à l'Université de Genève (l'UNIGE), il faut que je décide de ce que je veux faire de mon capital prévoyance.

Je préfère ça, parce que je n'ai pas le temps de me lancer dans l'espionnage ou l'assassinat ciblé en ce moment.

### Soyons francs et professionnels

Réunion au Collège d'Europe avec des huiles d'un cabinet de consulting et d'un think tank bruxellois. Au déjeuner, il y a les sept invités, deux assistants du Collège et moi, en tant qu'hôte de la réunion.

La cheffe du think tank, s'adressant à moi :

- Comme on se rencontre aujourd'hui pour la première fois, ce serait peut-être utile qu'on fasse un tour de table pour que chacun de se présente...

Moi (très aimable) :

- En fait, comme vous vous connaissez tous et que je suis le seul nouveau, et qu'on a un programme chargé et pas mal de retard, je propose de gagner du temps. Hier j'ai examiné vos profils sur LinkedIn, et j'ai donc toutes les informations relatives à vos fonctions et à votre parcours. Si vous voulez, je peux me présenter... Mais j'imagine que tout le monde a dû faire pareil à mon sujet, non ?

Mme X (un peu gênée) :

- En effet... Euh, qui n'a pas regardé le profil du Professeur Costa ? Personne ? Bon, on peut effectivement entrer dans le vif du sujet....

## VII. LES DELICES DES MEDIAS

### La vie selon Kinder

J'ai vu pour la centième fois ce soir une des pubs télé pour le Kinder Bueno, avec l'inénarrable Wilfried Tsonga qui, de toute évidence, aura du mal à se reconvertir dans l'audiovisuel, ou alors seulement si TF1 décide de refaire des épisodes d' 'Une femme d'honneur' ; il n'a pas l'air assez éveillé pour faire un délinquant, mais ferait un brigadier crédible.

Souvenez-vous : une belle brune sort de son bureau, dit à ses collègues : « Je vous laisse, j'ai des courses à faire pour le dîner » et entre dans un magasin. Dans la version courte on peine à savoir de quel genre de commerce il s'agit (épicerie ? boulangerie ? station-service ? pharmacie ?), attendu qu'ils ne vendent strictement rien, sauf un Kinder Bueno, des cookies et des muffins. Mais dans la version longue, qui passe plus rarement mais était diffusée hier soir, on comprend que c'est une mini-supérette, qui ne propose que des flacons de produits ménagers dépourvus de toute étiquette. C'est suspect. Ça fait marchandise tombée du camion. Un coup à se faire inculper de recel.

La dame circule dans le petit magasin avec son petit panier, n'achète rien et fonce vers le caissier : « Bonsoir, le Kinder Bueno, s'il vous plaît ». Deux remarques. Et d'un, elle dit 'bonsoir' alors qu'il fait plein jour ; c'est comme elle veut. Elle doit bosser à la Poste et sortir à 15 h 30 : il fait jour, mais pour elle c'est déjà le soir. Ensuite, comme dîner, un Kinder Bueno, ça va pas faire lourd. Mais bon, là encore, c'est elle qui décide.

Le vendeur (air tout contrit, car, entre-temps, Tsonga a fait son entrée, et fait à présent la queue derrière la brune) : « Ah, euh..., quelqu'un vient de le réserver... » (avec une curieuse pointe d'accent bruxellois : hé, les gars, Tsonga, c'est en Suisse qu'il échappe au fisc, pas en Belgique, faut vous renseigner). Plan de coupe sur Tsonga, qui a l'air aussi soulagé que si on lui annonçait que l'administration fiscale française renonce à mettre le nez dans ses affaires.

Le vendeur propose à la fille des muffins « tout frais » (tu parles). Elle a flairé l'embrouille : elle a déjà mangé chez McDo des muffins qui avaient cette tête-là, et sait que c'est strictement immangeable. Donc, elle suggère au vendeur de proposer à l'inconnu, celui qui a réservé le Kinder Bueno, une boîte de cookies, qui ont l'air franchement mauvais. Je veux dire : c'est la boîte de cookies premier prix, ceux qui sont déjà en miettes dans l'emballage avant qu'on fasse tomber la boîte, sentent la vanilline et le caramel de synthèse à plein nez, et dont même les cantines scolaires ne veulent pas.

Le vendeur prend un air encore plus gêné, parce qu'il sait que ces cookies sont vraiment infâmes et trouve que la fille est gonflée d'avoir proposé de refiler à l'autre un truc aussi abject, et minaude (limite Zaza Napoli) : « Je crois qu'il préfère vraiment le Kinder Bueno... » La fille, qui est bête mais pas tant que ça, finit par comprendre que c'est le gros lourdaud derrière elle qui a réservé le Kinder Bueno (ceci expliquant cela).

Tel un petit Roi Salomon d'épicerie, le vendeur propose alors, avec des airs entendus de marieuse russe : « Et si vous partagiez ? »

Ensuite, ils expliquent la composition du Kinder Bueno, avec l'honnêteté habituelle des publicitaires de chez Ferrero, les mêmes qui, dans le spot pour le Nutella, vantent tant les noisettes et le bon cacao qu'ils en oublient d'évoquer l'huile de palme et le saccharose, qui représentent juste les trois quarts du produit fini.

Plan final : on retrouve notre petit couple, dans un parc, sous le soleil (je rappelle qu'elle avait dit « bonsoir », mais je pense qu'elle était ivre : ils ont dû fêter un anniversaire à la Poste) en train de croquer dans leur Kinder Bueno comme le feraient des candidats de Koh Lanta après leur quarantième jour de jeûne. Ils manifestent une jubilation (yeux fermés, tête qui bascule en arrière, narines frémissantes) qui me rappelle, tout à la fois, la satisfaction que mes collègues et moi avions éprouvée en goûtant un Haut-Brion 2000 au Château, et la tête que faisait mon chien la fois où il a découvert les joies de l'accouplement. Alors qu'il ne faut pas exagérer, c'est franchement pas terrible un Kinder Bueno : on sent bien le gras, on sent bien le sucre aussi, on sent la gaufrette, façon friandise pour chat, on devine que tout ça est émulsifié à la lécithine de soja et au propane. Quant au chocolat et à la noisette, il faut avoir une certaine capacité d'imagination pour les sentir.

Reste l'insondable question : depuis quand est-il possible de réserver un Kinder Bueno dans une épicerie ? Ils ne se sont pas foulés, les créatifs de chez Ferrero côté scénario.

Pour la peine, on devrait les envoyer réserver un Kinder Bueno dans une épicerie de quartier :

- Bonjour, je voudrais réserver un Kinder Bueno. Je repasse tout à l'heure...

- Tu veux pas aussi que je te fasse goûter mes raviolis avant d'en acheter une boîte, tête de nœud ?

## Les journalistes télé et la géographie

Journal de France 3, 19 heures, aujourd'hui. À l'occasion des 50 ans du discours de De Gaulle à Ludwigsburg, qui a marqué le début de l'amitié franco-allemande, reportage sur le village alsacien de Scheibenhard, qui vit en bonne intelligence avec celui de Scheibenhardt, situé de l'autre côté de la frontière. Une sorte d'histoire à la Dupond et Dupont.

L'autre côté de la frontière est décrit par les journalistes comme étant la Bavière. Manque de bol, c'est la Rhénanie-Palatinat ; la Bavière c'est 200 km plus au sud, au-delà du Bade-Wurtemberg.

Tout ça n'est pas très étonnant. Compte tenu du fait que pour faire ce type de reportage France 3 envoie au moins 4 personnes pendant 2 jours sur place, et que le reportage est ensuite monté à Paris par 2 autres personnes, puis validé par un rédacteur en chef, ils n'ont plus le budget pour s'acheter un atlas.

## Les Américains parlent-ils tous français ?

J'ai regardé l'autre soir *'Elle s'appelait Sarah'*, un téléfilm qui traitait de la rafle du Vel' d'hiv'. C'est une bonne chose que de revenir sur cet épisode si peu glorieux de l'histoire française, qui était évoqué avec justesse et tact, malgré la difficulté du sujet. Le réalisateur a en outre reconstitué avec un grand luxe de moyens le Vel' d'hiv', dont l'utilisation comme camp n'a laissé aucun témoignage photographique, et le camp de Beaune-la-Rolande. L'effet était dans les deux cas saisissant. Le film manifestait plus

généralement un certain souci de précision historique. On sentait la présence de consultants, spécialistes de la période, à tous les stades de l'écriture et de la réalisation du film.

Malgré ce parti pris réaliste, le réalisateur a décidé que les nombreux personnages américains du film ne parleraient que le français. Bon, pour fluidifier l'intrigue, on peut toujours imaginer que les protagonistes principaux, même américains, ont appris le français et décident de le parler entre eux pour telle ou telle raison. Ça évite au spectateur de subir une heure de sous-titres, même si les longs dialogues entre des personnes qui n'ont qu'une pratique approximative d'une langue sont, à mon sens, bien plus pénibles que des sous-titres.

Là où je saisis moins bien ce choix, c'est quand l'héroïne américaine du film s'adresse en français, à New York, à un chauffeur de taxi et à des quidams, pour des conversations de quelques mots qui ne jouent aucun rôle dans l'intrigue. Des quidams qui ne sont pas surpris qu'une compatriote, parfaite inconnue, s'adresse à eux en français, et qui lui répondent de la même manière, avec un horrible accent américain. Parler français n'était, de toute évidence, pas un prérequis pour les figurants.

Ce faisant, le cinéma français tombe dans les travers les plus grotesques des grosses productions du cinéma américain dans lesquelles, où que l'on soit, tout le monde parle anglais avec un terrible accent local – et les mimiques qui vont avec : en hurlant, avec un faciès déformé par la haine, lorsqu'il s'agit d'Allemands ou d'Arabes ; sans remuer les lèvres, avec un air buté et un regard glacial pour les gens des pays de l'Est ; avec une expression ravie et stupide pour les Italiens ; avec un visage morne et irrité pour les Français. Dans tous les cas, les héros américains ont l'air vachement plus malins que les autres, puisqu'ils sont les seuls à s'exprimer avec fluidité. Comme l'avait démontré Desproges, les étrangers sont nuls.

Dans le film que j'évoquais, personne n'avait l'air plus malin que l'autre, puisque quasiment tous les héros étaient des Américains parlant le français. On se disait juste qu'il a fallu attendre que des gens visiblement pas très dégourdis intellectuellement se penchent sur notre histoire pour nous en souvenir. Quelle misère...

## Le mal que font les radios à la démocratie...

Sous le noble prétexte démocratique et participatif de donner la parole aux auditeurs, d'être à l'écoute de leurs avis, témoignages et revendications, de rapprocher les médias du peuple, on organise, chaque jour, matin et soir, sur les ondes de toutes les radios généralistes, le dégueuloir de la pensée bistrotière. Il est fondé sur un principe de relativisme absolu, sur la confusion de l'avis, de l'opinion, de l'information et du préjugé, sur la conviction qu'il n'est pas besoin d'être informé pour prendre publiquement position, que l'avis du citoyen lambda ou du chroniqueur aviné vaut bien celui du spécialiste, que l'un et l'autre doivent avoir des avis sur tout, qu'il est inutile de réfléchir avant de s'exprimer et, surtout, que les journalistes doivent se garder de produire de l'information ou de rectifier les énormités proférées à l'antenne. Ils sont uniquement là pour lancer les sujets et appeler les auditeurs ou des polémistes professionnels à s'exprimer et à témoigner, en leur suggérant habilement des axes d'argumentation, avec une préférence marquée pour le registre poujadiste :

- Si vous aussi vous pensez que ça commence à bien faire l'écologie / les Roms / les taxes / les réformes / les radars / la lutte contre le tabagisme / les revendications des gays / la construction européenne, appelez-nous pour vous exprimer à l'antenne et livrer votre témoignage...

- Ce soir nous avons sur le plateau nos débatteurs les plus pugnaces : Robert Robichon du *Point*, Jean-Marc Croquignol de *Valeurs Actuelles* et Catherine Frapadon de *Biba*. Robert, Jean-Marc, Catherine, que faut-il penser de la proposition du Premier ministre ? Je suis sûr que c'est encore un truc qui va vous énerver, ça...

La démocratie audiovisuelle est aujourd'hui fondée sur l'axiome selon lequel, si un auditeur ou un débatteur pense qu'une vache ça pond des œufs, c'est son droit de citoyen, que son avis vaut bien celui d'un éleveur, d'un vétérinaire ou de l'Académie des sciences, et qu'il ne revient pas aux journalistes qui les interrogent de prendre position sur le sujet.

## Le prix d'une vie

Ces derniers jours, les journalistes, éditorialistes et chroniqueurs ont beaucoup parlé du malheureux commerçant marseillais qui a été poignardé à mort par des gens qui en voulaient à son fond de caisse. Je ne comprends pas bien leur point de vue.

Partout on a entendu dire que ce meurtre est vraiment horrible, parce que la victime a été poignardée, je cite, « pour seulement quelques euros ». Donc, si je suis le raisonnement, pour 500 euros c'était plus vraiment horrible, mais regrettable, pour 10 000 Euros, un peu dommage quand même, et pour 5 000 000, parfaitement légitime ?

## W.A. Mozart et Kurt Cobain

Ce matin, en vidant le lave-vaisselle, j'ai entendu à la radio une chanson extraite de l'opéra-rock 'Mozart'. En fait de Mozart et d'opéra-rock, il s'agissait d'un titre de variété d'une banalité affligeante : rimes poussives, voix quelconque, diction et accent horripilants, mélodie entendue cent fois, mêmes orchestrations et musiciens qu'une chanson de Lorie.

Il n'y a que moi que l'idée qu'on monte un spectacle musical sur Mozart en s'appuyant sur des chansons de variété, chantées par des gens issus du circuit de la télé-réalité, choque ? Je ne veux pas sacraliser la musique classique : j'y suis venu à travers les hommages et tentatives symphoniques de Deep Purple, Emerson, Lake and Palmer, John McLaughlin ou encore Yngwie Malmsteen, qui ont tous fait hurler en leur temps les gardiens du temple. Mais il s'agissait de musiciens sincèrement passionnés par la musique classique et baroque, qui cherchaient à y rendre hommage, avaient des capacités musicales et techniques, et ont fait des efforts démesurés pour se frotter, avec plus ou moins de réussite, à l'orchestration symphonique.

De même, on peut détester ce qu'ont fait André Rieu, le Rondo Veneziano ou les Trois Ténors, estimer qu'ils ont sali et dénaturé le répertoire classique à des fins bassement commerciales, mais ils étaient tous compétents. On peut même avancer qu'ils ont contribué à populariser la musique classique et baroque auprès d'un public pas forcément connaisseur. Pour être sincère, je ne pense pas que les fans du genre aient acheté beaucoup de disques de Harnoncourt ou de Furtwängler après cette sorte d'initiation, pas plus que les buveurs de Chardonnay californien goût beurre-vanille ne se prennent subitement de passion pour le Chassagne-Montrachet. Néanmoins, ces adaptations ont pu contribuer à faire connaître des airs du répertoire classique à un public a priori peu versé dans ce genre musical. C'est déjà pas mal.

L'opéra-rock 'Mozart', c'est une autre histoire : un pseudo-hommage à un génie musical, qui s'appuie sur une soupe sans nom, dépourvue du plus petit rapport avec sa musique. Alors même que cette musique est libre de droits ! Un spectacle qui assimile, si j'en crois les paroles entendues dans la chanson de ce matin, Mozart à une rock star. Mozart et Kurt Cobain, c'est pareil ! Deux gars passionnés de musique, mais trop portés sur les substances et la débauche.

À quand un show en hommage à Albert Einstein fondé sur des expériences conçues par Mac Lesguy, le scientifique de M6 ? Un spectacle à la mémoire de Descartes basé sur des textes de BHL ? Une évocation de la vie de Nelson Mandela au prisme du témoignage de M. Pokora ?

## Le retour des Reagan

A Bruges, je mange des sushis devant la télé. Une seule chaîne francophone fonctionne correctement : RTL TVI. Pour ceux qui ne connaissent pas, c'est l'équivalent de NRJ12 en Belgique, c'est-à-dire une chaîne qui passe beaucoup de publicité et des séries qui font regretter les spots.

J'ai regardé un épisode de la série policière « Blue Bloods » qui, de ce que j'en ai compris, narre les aventures de la famille du chef de la police de New York, incarné par un Tom Selleck vieillissant, toujours aussi moustachu, mais beaucoup moins marrant que dans Magnum. Pour être précis, il s'agit des aventures de Tom Selleck, mais aussi de celles de son père et de ses fils, tous policiers comme lui.

J'ai suivi la chose d'un œil distrait, parce que manger avec des baguettes requiert une certaine concentration. J'ai prêté davantage d'intérêt à la chose lorsque j'ai remarqué le ton résolument républicain de la série. Ce qui est, en fait, assez logique vu que les héros s'appellent tous Reagan (sic).

Dans l'épisode que je regardais, l'histoire était la suivante : le fiston, lui-même policier, du chef de la police partait en chasse du pickpocket qui avait lâchement agressé son grand-père, ex-policier itou. Faut suivre. Ce denier n'avait pas eu le temps de dégainer le flingue qu'il a toujours dans sa chaussette au moment où il se faisait rançonner ; faute de quoi il aurait fait de jolis plombages au détrousseur. A un moment, le fiston poursuit ce criminel sur le toit d'un immeuble dans une course-poursuite dont les Américains ont le secret. Pour s'échapper, le méchant braqueur de papis saute sur le toit de l'immeuble d'en face, mais se rate, et se rattrape de justesse à la corniche. Il reste suspendu dans le vide. Courageusement, le policier saute lui aussi, réussit un saut digne de Bob Beamon (c'est un Reagan), et récupère le malfrat avant qu'il ne s'écrase vingt étages plus bas. Plus tard, toute sa famille lui reproche de ne pas avoir laissé tomber du toit l'agresseur du pépé. Selon les Reagan, le vol à la tire mérite sans hésitation la peine de mort.

Ensuite, on découvre que le tueur en série qui dégomme des automobilistes au hasard est un « bio-terroriste ». Les personnages s'expliquent entre eux que ce gars (un vrai dingue, qu'ils ont repéré parce qu'il achète ses sandwiches dans un fastfood bio...) vise exclusivement les conducteurs de voitures entrant dans la catégorie des véhicules considérés comme 'polluants' par un odieux projet de loi en discussion devant les instances de l'Etat de New York. Si on ne peut même plus rouler en Hummer, c'est vraiment la bio-dictature. Dans le cadre de leur enquête, les flics débarquent chez le responsable d'une association écologiste. Dialogue :

- Hé, minable, tu vas me dire ce que tu sais sur ce type, sinon je vais te foutre mon empreinte carbone dans la gueule !

Mais c'est marrant ce truc ! Vas-y ! Casse-lui la tête à cet écolo ! J'ai hâte de voir l'épisode où ils donneront la chasse à un serial-killer militant associatif LGBT... En sortant, le flic (encore un Reagan, un autre) dit à sa binôme, belle blonde manucurée :

- Désolé, je me suis peu emporté...

- Mais pas du tout ! On voulait avoir des informations, et on les a eu, alors le reste...

C'est vrai, quoi, le reste, les droits de la défense et tout ça, on s'en tamponne !

Ensuite, un des gamins de la famille Reagan fait une chute en raison d'un cycliste qui n'a pas respecté le code de la route ; encore un écolo et un libéral, on l'aura compris. Le gamin a un trauma crânien. Qu'est-ce que fait le père de famille, qui ne peut pas être à son chevet parce qu'il poursuit des criminels ? Il demande à ce qu'on mette le téléphone sur haut-parleur pour participer à la prière familiale.

Je ne sais pas si le gamin a été sauvé grâce à ça, parce qu'après, j'ai éteint. J'avais trop peur qu'ils cassent la gueule à un militant syndical ou à un SDF en lui mettant la tête dans les chiottes. Je suis en train de manger, quoi. En outre, au bout d'une demi-heure on a bien compris l'esprit de la série : dans la famille du chef de la police Reagan, on aime les cheveux courts, Dieu, les flingues et les grosses bagnoles, et on déteste les gens qui mangent bio, les militants écologistes – qui sont forcément des bio-terroristes serial-killers en puissance –, les gars qui ont les cheveux longs – qui sont de lâches pickpockets qui ne s'en prennent qu'aux personnes blanches et âgées – et les politiciens – qui sont tous stupides, véreux et totalement insouciants du bien public.

### Les filles de la télévision italienne

Regarder la télévision en Italie est une expérience sociologique et ethnologique fascinante. Un soir d'ennui, j'ai commencé à faire le tour des chaînes, très nombreuses, et je n'ai pas réussi à m'arrêter, quand bien même je ne comprends pas grand-chose à l'italien.

Sans surprise, on trouve d'abord toute une collection de chaînes qui diffusent, jour et nuit, des séries américaines, avec une prédilection pour les séries policières les plus sordides. D'autres chaînes diffusent des ersatz à la sauce italienne : on est rassuré de constater que les Italiens ne font pas mieux que les Français en la matière. Il s'agit d'histoires à dormir debout de physiciens travaillant dans des labos ultramodernes au service de *carabinieri* chargés d'enquêter sur d'éprouvantes affaires de meurtres en série. Grâce à des appareils très sophistiqués et à des dispositions cognitives hors normes, ces Nobels de la lutte contre le crime (blouse blanche et lunettes de la Sécu de rigueur) extraient, en indiquant une intense réflexion par force froncement de sourcils, le profil génétique du tueur à partir de l'empreinte qu'il a laissée sur la rétine de sa dernière victime, ou quelque chose comme ça. L'ensemble est assez comique, mais franchement barbant.

On voit aussi des talk-shows surprenants, ou des dames dotées de poitrines prodigieuses et de jupes minimalistes interviewent d'improbables vieux beaux, dont mon niveau d'italien ne me permet pas de déterminer s'agit de députés berlusconistes, de chanteurs sur le retour ou de patrons d'entreprises. Quoi qu'il en soit, ils ont subi des travaux de chirurgie esthétique encore plus coûteux que ceux de leur interlocutrice.

Il y a quelques chaînes de foot, en nombre inférieur à ce que j'aurais imaginé. Je suis déçu.

On trouve aussi plusieurs chaînes catholiques, où des bonnes sœurs, qui ne sont jamais passées sous les scalpels des chirurgiens esthétiques romains, prient avec ferveur sous des sculptures de saints effrayantes.

Plusieurs chaînes diffusent de la variété italienne. C'est instructif pour ceux qui en étaient restés à Eros Ramazzotti, Gianna Nannini et Richard Cocciante. Ils se diront que ce n'était pas si mauvais, en fait. La variété italienne d'aujourd'hui c'est l'alliance indigeste des voix éraillées du passé, du volume sonore des chanteuses québécoises et des musiques et orchestrations des candidats d'Asie centrale au concours de l'Eurovision.

Il y a, bien entendu, toutes les chaînes du groupe MTV avec, au choix, des clips de rap ou de dance



complètement débiles ou des émissions de télé-réalité où des étalons imberbes se disputent sans raison apparente avec des beautés dévêtues. Tout cela est d'une vulgarité et d'une bêtise telles qu'il est impossible d'en dire quoi que ce soit de marrant.

On a aussi les inévitables chaînes d'information continue, de reportages sur les méthodes musclées de la police américaine, de sport, de poker, de séries à l'eau de rose, de cuisine et d'invitations à se ruiner en appelant des serveurs téléphoniques coquins.

Plusieurs canaux ne diffusent que des clips des années 1980. Il est étonnant de revoir ces chefs-d'œuvre du mauvais goût musical, vestimentaire, capillaire et scénaristique. On aurait voulu le faire exprès qu'on n'y serait pas arrivé. Quelqu'un a-t-il pu, dans les années 1980, regarder un clip de Nik Kershaw, de George Michael, de Frankie Goes to Hollywood ou d'Earth Wind and Fire sans éclater de rire ?

Une bonne douzaine de canaux ne semblent passer que de la publicité, mais je n'ai pas eu la patience de vérifier cette hypothèse.

J'ai prêté plus d'attention aux improbables chaînes de reportages, où des gens apparemment équipés de téléphones portables, vont filmer des artisans au travail. Il n'y a pas de montage, pas d'argument, rien. On voit un menuisier qui menuise, un plombier qui plombe, un maçon qui maçonne, de grands travellings sur les ateliers des uns et des autres. Le caméraman au smartphone s'attarde longuement sur une pile de planches, sans qu'on sache pourquoi. Le commentaire, très sobre, n'aide pas à saisir l'intention du réalisateur. On ne comprend pas bien qui peut regarder ça, sauf les insomniaques chroniques, et pourquoi tout ceci est filmé et diffusé. Ce sont probablement des chaînes qui font du blanchiment d'argent pour le compte de la mafia, et ont besoin de donner le change en diffusant effectivement des programmes.

Il y a aussi de nombreuses chaînes, probablement les plus intéressantes, qui passent toutes sortes de vieux films, des années 1930 aux années 1970. Ils sont malheureusement saucissonnés de pub, tagués de grands logos et affublés de doublages italiens low cost.

On note plusieurs chaînes historiques qui proposent des reportages extrêmement pointus, faits pour l'essentiel d'une succession de photos et de cartes filmées, et d'un commentaire lugubre. Là encore, on se demande qui peut bien regarder ça, hormis des profs d'histoire à la retraite.

Il y a une chaîne de vulgarisation scientifique, qui explique le fonctionnement du système solaire ou la structure de l'ADN avec des animations 3D tellement bien faites et virevoltantes que le spectateur sera vite gagné par un mal de mer qui le contraindra à changer de canal.

Ce faisant, il tombera sur une des multiples chaînes qui ne diffusent que des dessins animés fauchés, très peu animés en fait, de jour comme de nuit. Je me demande quel peut être le public de ces programmes à 2 heures du matin. Probablement des gens de garde, dans les hôpitaux, les commissariats et les casernes de pompiers. L'idée que les molosses à crâne rasé de la police romaine, qui déambulent sur les sites touristiques l'air menaçant et le pas lourd, regardent des ersatz de Dora l'Exploratrice la nuit me plaît assez.

Le spectateur ne pourra échapper à la demi-douzaine de chaînes de téléachat, qui vendent aussi bien des œuvres d'art – tableaux de petits-maîtres du 19<sup>e</sup> ou bronzes pompiers – et des éléments de décoration – tapis persans en soie et pendulettes rococo – que des accessoires inutiles, tels qu'un étrange évide-melon, dont la présentatrice n'arrive pas à se servir correctement, ou une nième rôtissoire révolutionnaire.

Une belle brune, dont la poitrine et les lèvres ont été remplies avec une grande quantité de silicone, nous parle aussi d'une crème supposée faire du papi le plus flagada un étalon de rêve. Une courte vidéo nous montre un jeune homme, très bien de sa personne, rendre visite consécutivement à trois jeunes femmes dont l'unique occupation semble être d'attendre la venue du gars en petite tenue. Grâce à la crème-miracle, la troisième ne se doute pas un instant que son vaillant compagnon vient juste de contenter ses deux autres

petites amies. Sacrés Italiens. Une seconde vidéo nous narre les aventures d'un pauvre type, croisement d'Aldo Maccione, de Guy Verhofstadt et de Demis Roussos, qui dépense 255 euros pour amener au restaurant une fille belle comme une ministre de Berlusconi : 15 euros de fleurs, puis 60 de Champagne, 90 de resto, 50 de cocktails, etc. On nous donne le détail. Le type est affreux, mais il a dépensé 255 euros en une seule soirée, alors la fille est pleine de sollicitude et l'accueille dans son lit. Normal. Là, c'est la tuile : après tant de vin, de nourriture et de cocktails (255 euros, vous dit-on...), le type n'arrive à rien. Elle fait la moue. L'équation : « 255 euros de dépenses = 0 résultat » s'affiche à l'écran. Mais le type n'est pas aussi bête qu'il en a l'air. Il avait acheté le gel-miracle du téléachat, au cas où. Après enduction (1,38 euros l'application seulement !), le gars est en grande forme, la belle en extase, follement amoureuse. Il en a eu pour son argent, elle n'a pas subi l'humiliation de la panne, l'histoire se finit bien.

Pour ceux qui n'auraient pas compris, et hésiteraient encore à passer commande, une troisième vidéo montre un autre couple : un monsieur, là encore très laid, et une fille, très jolie. Ils sont au lit. Le monsieur s'affaire avec constance, mais la dame n'a pas l'air satisfaite. Le scénariste, pour signifier cela, a prévu que, successivement et sans que le monsieur n'interrompe sa besogne, elle lise un magazine, se lime les ongles, soupire bruyamment, regarde la télévision par-dessus l'épaule de son ami. Elle finit par téléphoner à une copine, sans se soucier du type qui s'agite toujours au-dessus d'elle. Ce n'est pas très aimable, mais il faut dire que le gars n'a pas l'air doué et que, si ça se trouve, il n'a même pas dépensé 255 euros pour l'emmener au restaurant avant. L'histoire se finit néanmoins bien : après application du gel-miracle, c'est la tempête sous les draps, et la fille est aux anges. « *Piu' forte, piu' grosso, piu' a lungo* ». Tout est dit.

Une autre chaîne vante les vertus d'une seconde crème. Celle-ci est plutôt destinée, si l'on en croit la publicité, aux dames pour lesquelles personne, pas même le type très moche qui a des pannes, ne songerait à dépenser 255 euros. Il s'agit d'une crème de beauté à base de bave d'escargot (ça ne s'invente pas) qui transforme le laideron le plus improbable en présentatrice de Mediaset, photos à l'appui. Les épidermes grumeleux deviennent éclatants, les cicatrices disparaissent, les bourrelets s'effacent, la peau d'orange se retend, les taches de vin s'estompent, les cernes sont escamotés. Ils ne doivent pas avoir de CSA et de BVP en Italie pour pouvoir faire des pubs aussi mensongères. Ou alors tout cela est vrai, et il faut que je m'en achète d'urgence un grand pot (celui à 79 euros) pour me lancer dans une carrière de jeune premier au cinéma.

Le plus étonnant avec la télé italienne, c'est que ce sont les mêmes filles (peau impeccable, nez mutin, yeux au charbon, bouche pulpeuse, longs cheveux noirs parfaitement lissés, seins hypertrophiés, jambes interminables, habits tapageurs, talons de 14 cm, ongles en PVC) qui officient à tous les postes : au téléachat, au journal télévisé, aux talk-shows, à la variété, à la publicité, aux telenovellas, à la distribution des cartes de poker, et à l'animation des émissions pour enfants. Et lorsque l'on tombe sur une chaîne qui retransmet les débats parlementaires, elles sont encore là, dans les rangs du PdL, le parti de Berlusconi.

Je commence à comprendre l'engouement de mes collègues italiens pour les études parlementaires.

## VIII. LES AGREMENTS DU RETOUR CHEZ SOI

### L'aventure est au coin du parking

Sur le parking d'un supermarché, ce matin. Jeune cadre dynamique (ou footballeur, on est dans le quartier des Girondins) en Audi A7 flambant neuve, pressé que j'enlève mon chariot pour se garer, alors que les places ne manquent pas aux alentours. Marcher cinq mètres de plus semble lui poser un réel problème. Il fait rugir son moteur de manière menaçante, en essayant d'imiter le regard du méchant dans le dernier James Bond, afin que je me dépêche de vider mon caddie pour qu'il puisse se garer.

Ce qui a l'effet inverse de celui espéré : je fais comme si j'étais sourd et aveugle, et continue à ranger tranquillement mes achats. Ayant fini, je me mets à chercher avec méthode un objet imaginaire dans toutes mes poches, sans lui prêter la moindre attention.

Le type finit par ouvrir sa fenêtre :

- (Ton péremptoire) Vous pouvez pas vous dépêcher un peu ?
- (Ton dégagé) Oh, ça va hein, y a plein d'autres places, et c'est pas parce que vous roulez en Opel que je vais me pousser plus vite...
- (Air super-vexé) C'est une Audi !
- (Moue dubitative) Si vous le dites... Mais là j'ai pas le temps que vous m'expliquiez la différence, faut que j'aille acheter du pain.

### Nos amis les artisans

Fin octobre, je fais venir un couvreur – qu'un autre artisan m'a recommandé chaudement – pour qu'il règle un problème sur mon toit. Le gars est bien éduqué, très sympa et de bon conseil. Ce n'est pas si fréquent. Il m'envoie un devis raisonnable dès le lendemain et me demande un acompte. Je lui envoie un chèque de 500 euros, qu'il encaisse diligemment.

Les travaux devaient avoir lieu avant fin décembre. Mais je n'ai aucune nouvelle. Mi-février, je l'appelle :

- Je vous rappelle au sujet de mon chantier. Vous comptez commencer quand ?
- Ah, vous savez, il a fait très mauvais ces derniers temps, et c'est pas pratique pour nous de travailler quand il pleut... On va venir prendre les mesures bientôt, vu que ça se met au beau...
- Et c'est cette année que vous découvrez qu'il pleut parfois en hiver ?
- Non, mais on espérait mieux...

- Un conseil : ne prenez plus de risque, et faites comme le gars qui tient la baraque à frites à Carcans-plage. Vous fermez boutique à la fin de l'automne, vous faites moniteur de ski pendant l'hiver, et vous rouvrez fin mars. En attendant, vous allez me rendre mon argent
- Non, non, c'est bon, on passe prendre les mesures cet après-midi...

## Le complot

Ce matin, j'ai commis un délit. Non-assistance à personne en danger, ou un truc de ce goût. J'en saurai plus quand les gendarmes viendront m'arrêter.

Je roulais sur une toute petite route, qui traverse une forêt. Pluie battante. J'étais à 90 km/h, ce qui était déjà pas mal vu l'état de la chaussée et la visibilité. Derrière moi, une Twingo me colle de très près. Elle finit par se porter à ma hauteur, alors qu'il y a à peine de la place pour un véhicule, des bas-côtés pleins d'ornières, de grands fossés de part et d'autre de la chaussée, remplis d'eau. Tant bien que mal, je lui ménage la place de me doubler. La conductrice est une jeune fille, dans les 18 ans. Elle a un bel autocollant A à l'arrière de sa Twingo jaune-vert. Elle file, à 110, au moins.

500 mètres plus loin, je la vois de loin faire un très joli tête-à-queue au rond-point. Un tour complet, et un arrêt improvisé sur le bas-côté, deux roues dans l'herbe. La voiture n'est pas cassée, mais la pirouette était spectaculaire. Le temps que j'arrive, elle sort, tout énervée, pour voir s'il y a des dégâts. Me fait signe de la main. Je m'arrête.

- Tout va bien ?
- Oui, oui... la voiture a dérapé !
- Faudra peut-être faire moins vite la prochaine fois...
- Je ne roulais pas trop vite !
- Ça doit être un complot, alors...

Je remonte ma vitre, et m'en vais tranquillement. Elle me regarde partir, médusée. J'ai surveillance d'examen, et pas spécialement envie de me salir pour désembourber sa voiture. Je vois dans mon rétroviseur qu'un gars s'arrête. Sort prestement de sa voiture. C'est beau la solidarité avec les jolies filles.

## Aux urgences pédiatriques

Aujourd'hui, j'ai accompagné ma fille aux urgences pédiatriques à Bordeaux. Rien de grave, si ce n'est mon état de nerfs en ressortant de cet enfer.

Les urgences pédiatriques, quel que soit le moment où l'on y arrive, c'est rempli de monstres bourrés d'énergie dont on se demande quel est le problème médical – si ce n'est le déficit d'attention qui leur est commun. C'est le genre de bambins que leurs parents traînent aux urgences parce qu'ils ont un rhume qui ne guérit pas, des rougeurs fessières, un gros aphte ou une verrue plantaire. Dans les cas les plus sérieux, ils sont probablement tombés du haut du toboggan à l'école ou ont avalé une clé USB dont leur papa avait besoin. En tout état de cause, rien n'entame leur hardiesse.

Il y avait donc là une collection de petits garçons d'environ trois-quatre ans, extrêmement toniques,

bruyants et mal élevés, qui évoluaient en tous sens sous les yeux attendris et las de leurs parents. Pas une seule petite fille. Il était assez évident qu'ils allaient, à très court terme, soit aggraver leur cas, en escaladant la chaise, elle-même juchée sur la table, soit aggraver celui d'un autre, en l'assommant avec le camion de pompier ou en lui enfonçant un feutre dans l'oreille.

Le personnel hospitalier était stoïque et patient. Ils doivent tous être sous Prozac pour continuer à faire semblant de trouver mignon qu'un gnome morveux vienne derrière le comptoir pour farfouiller dans leurs dossiers, faire obstacle à leurs déplacements ou débrancher l'imprimante. La mère de l'un ou l'autre a bien tenté un « Non, non, Matteo, ne va embêter le monsieur, il doit travailler le monsieur, on n'a pas le droit d'aller là, referme le portillon... ». Formule qui, tout le monde le sait, est destinée aux témoins de la scène et non à Matteo, qui s'en fiche éperdument et aurait besoin d'instructions plus claires (« Matteo, viens ici tout de suite, ou j'arrache un œil à ton doudou. Je compte jusqu'à 3 : 1... 2... »). C'est une façon commode pour la mère de se dédouaner de toute gêne que l'olibrius pourrait occasionner et des éventuelles blessures qu'il pourrait s'infliger en essayant de manipuler tout seul les portes battantes qui délimitent l'espace réservé au personnel hospitalier, ou en allant gambader sur le parking des ambulances. Quant au ton geignard employé pour délivrer la recommandation maternelle, il donne au spectateur des envies de flanquer une trempe, non pas à Matteo, mais à sa génitrice. Bref, la conviction et le ton n'y étaient pas, et je n'ai vu personne se lever pour empêcher Matteo ou un autre diable de faire ce que bon lui semblait dans la salle d'attente.

Comme notre cas n'était pas grave, nous sommes restés trois heures au milieu de cette ménagerie, à assister aux bagarres, aux chutes, aux caprices et aux crises de larmes des petits gars, à la destruction méthodique des rares jouets disponibles et à l'absence de réaction parentale. Car voici réuni un bel échantillon de parents qui comptent exclusivement sur les personnels de la crèche et de l'école primaire pour assurer l'éducation de leur progéniture, et ne voient pas au nom de quoi ils devraient se soucier personnellement d'une tâche aussi ingrate. Il y a tant à voir sur W9 ou sur l'écran d'un iPhone.

Ça m'a rappelé ce propos d'un parent d'élève, quand ma fille aînée était en maternelle. Arrivant le lundi matin, il s'adresse à l'institutrice, en prenant à témoin son gamin : « Ah, Madame, je suis vraiment content de vous voir. Kilian a été in-fer-nal tout le week-end, il a que fait des caprices, et je lui ai promis que vous alliez le fâcher lundi matin à l'école. Tu entends ça, Kilian ? La maîtresse va te fâcher maintenant ! Tu l'auras bien mérité. Tu as été vilain, vilain avec papa et maman, et maîtresse va te fâcher... » La maîtresse était consternée et gênée. Elle évitait les regards des témoins de la scène, de peur de trahir son effarement face à une telle conception de la paternité. Elle a éludé l'injonction du parent, et s'est bien gardée de houspiller Kilian en présence de son paternel.

À l'hôpital, le personnel a de toute évidence renoncé à dresser les sales gosses qui passent par là. Même quand ils envahissent leur espace de travail, saccagent le mobilier ou hurlent comme des gorets pour des raisons non médicales, les agents ne bronchent pas et continuent à vaquer à leurs occupations. Ils doivent se contenter de leur faire prendre de la Ritaline ou du Valium avant tout examen clinique. Et de leur donner deux cachets de Guronsan et un gramme de vitamine C quand l'examen est fini, histoire de se venger des parents défaillants.

## Suite de mes aventures avec les artisans

Le couvreur que j'avais un peu tancé s'est finalement réveillé, en sous-traitant le chantier à un autre. Ce dernier m'a contacté, a promis de passer, ne l'a pas fait. Je l'ai rappelé. Il a juré de me donner des nouvelles rapidement, ne l'a pas fait davantage. J'ai fini par perdre patience : j'ai fait comprendre en des termes assez

précis que j'étais mécontent (déjà six mois que mon acompte a été encaissé) et que tout ça n'était vraiment pas sérieux.

Un matin, deux gars ont sonné chez moi en se réclamant de la société sous-traitante. J'ai cru que c'était pour me faire passer l'envie d'admonester les artisans qui se lèvent tôt, travaillent dur et roulent en utilitaire Renault. En fait, c'était pour prendre les mesures du travail à faire. J'aime autant. Ils avaient la carrure des frères Spanghero et les trognes de sicaires du cartel de Medellin, avec des piercings et des tatouages plein le visage et les mains. Quand je m'adressais à celui qui semblait être le chef, et qui avait les oreilles tatouées comme un aborigène, l'autre crachait par terre comme si j'avais manqué de respect à sa sœur. Effrayant. Ils ont pris les mesures, et sont repartis.

Je n'ai plus eu de nouvelles. Après quelques coups de fil au patron, pour me rappeler une nouvelle fois à son bon souvenir, les deux brutes sont revenues faire le chantier. Toujours aussi aimables et souriants. Ils ont travaillé comme des porcs : pas en se roulant dans la boue, en grognant et en mangeant les glands tombés de mes chênes, mais en salopant le travail et en laissant toutes sortes de détritrus derrière eux. Je me suis gardé de le leur faire remarquer sur le moment, parce qu'ils avaient de grandes tenailles et de lourds marteaux avec lesquels ils auraient pu porter atteinte à mon intégrité physique. À mains nues aussi, d'ailleurs.

Après leur départ, j'ai envoyé un mail au patron, avec des photos du désastre, pour lui faire savoir que j'étais modérément satisfait du travail accompli. Le type m'a appelé et m'a dit que les ouvriers reviendraient arranger ça :

- Monsieur Costa, vous voyez, là où le bandeau est trop court ?

- Oui, oui, je vois bien. On pourrait y passer le pouce...

- Et bien j'ai une proposition à vous faire : plutôt que de tout changer, on va rajouter une pièce par-dessus, qui fera le retour, et viendra recouvrir le bandeau. Ca cachera l'interstice. Mais on vous le fait gratuitement, hein...

- Et vous voulez que je vous remercie ? Vous salopez le travail, vous me proposez un bricolage minable pour rattraper le truc, et je devrais être heureux de ne pas payer ?

- Non, non... je me suis mal fait comprendre...

Deux mois plus tard, les deux molosses étaient de retour. Ils sont entrés sur le terrain sans s'annoncer et sans rien demander à personne. Ils ont travaillé sous la pluie, l'air mauvais. Je les ai salués de loin, en montrant ostensiblement que j'étais occupé par ailleurs.

À l'issue de leur travail, les gars ont sonné pour signifier leur départ. Par chance j'étais au téléphone. Je leur ai fait mes adieux d'un geste de la main, les ai gratifiés de mon plus grand sourire et j'ai fait des mimiques signifiant : « désolé, c'est un coup de fil important, je ne peux pas raccrocher ». Soulagé, je les ai vus s'éloigner vers leur camion. Alors que j'allais rentrer, le plus balèze des deux, celui qui était doué de parole et avait les oreilles tatouées, a fait volte-face, a vu que ma conversation téléphonique était terminée, et m'a interpellé de sa voix d'ogre :

- Euh, je voulais quand même vous dire quelque chose...

Il s'est approché de moi à grandes enjambées. J'ai rapidement fait un bilan de la situation : j'ai essayé d'évaluer le temps qu'il me faudrait pour retourner à l'intérieur de la maison et m'enfermer. Les clés étaient-elles sur la porte ? Pas sûr... Alternative : trouver un objet pour me défendre. J'ai scruté le jardin à la recherche d'un outil ou de n'importe quoi de dur, de lourd ou de tranchant. Rien. Cette fois-ci, ils avaient nettoyé le chantier. J'ai donc fait face, stoïque, regrettant déjà d'être monté sur mes grands chevaux au

téléphone, et d'avoir mis en cause le professionnalisme des deux types auprès de leur patron.

Le gars s'est avancé, le visage sombre, scrutant le sol devant lui. À deux mètres de moi, il a redressé la tête et m'a fixé dans les yeux :

- Oui, je voulais vous dire, par rapport à ce que vous avez dit au patron sur notre travail de la dernière fois...

- (Glups)

- Eh ben, c'était pas correct...

- Je sais, mais...

- Je veux dire : on a bâclé. On était à la bourre. Voilà. Je suis désolé...

- Mais, vraiment, il n'y a pas de quoi...

Je ne l'ai pas invité à prendre un verre, mais le cœur y était.

### On se connaît ?

- Monsieur Costa ? (voix très aimable et proche, son clair ; pas une plateforme téléphonique à l'autre bout de la planète)

- Oui...

- Isabelle Dubois, de DRA isolation. Voilà, j'étais en train de mettre à jour notre fichier isolation-combles, et je vois que nous n'avons pas opéré de diagnostic récent chez vous. Faudrait qu'on règle ça...

- ... ?

- Donc, je regarde... ah, oui, bon : c'est Monsieur Picard ou Monsieur Raymond qui doit passer chez vous pour faire le bilan. Comme ça, ça sera fait. Quand est-ce que ça vous arrangerait ?

- Alors là je dis : bravo

- ... Pourquoi ?

- Parce que vous innovez...

- Comment ça ?

- Eh bien, vous vous distinguez vraiment dans le vaste paysage du démarchage téléphonique, si médiocre, déprimant et répétitif. Votre truc est bien ficelé et frais. Vous avez presque réussi à me faire croire que nous étions déjà en commerce, qu'on avait convenu d'un truc, que je vous avais sollicitée. Je me suis vraiment posé la question. Pour un peu, j'aurais marché...

- Mais, je n'ai jamais rien suggéré de tel... (ton fair-play)

- Pas vraiment, non. Mais votre entrée en matière est vraiment bien. Encore bravo.

- Merci...

- Ceci étant, ni Monsieur Picard, ni Monsieur Raymond, ni quiconque d'autre ne viendra visiter mes combles. Parce que je n'ai rien demandé. Si un jour ça me prend, je vous appellerai.

- Oh, ce n'est pas grave, ça n'a rien d'obligatoire...

- Bonne journée !

En réfléchissant bien, je me suis souvenu de qui est DRA : c'est le couvreur avec lequel j'ai eu récemment tant de soucis. Les gens qui s'y occupent de la prospection commerciale sont visiblement plus dégourdis que ceux qui y font les travaux.

## La maison de Claude

Aujourd'hui, c'était les Journées du Patrimoine. La mairie de la commune où j'habite, dans la périphérie de Bordeaux, a mis cette année l'accent sur mon quartier. Au programme : inauguration d'un sentier pédestre, bal champêtre, exposition de vieilles photos et visites guidées. Bon, il n'y a pas beaucoup de monuments classés par ici. Le quartier était celui des blanchisseuses, qui lavaient dans la petite rivière du coin le linge des bourgeois bordelais. Il en reste un vieux lavoir en planches et la friche de la blanchisserie industrielle qui lui a succédé. Raconter aux gens l'histoire de leur quartier et de ses habitants, leur en expliquer la faune et la flore locale, leur faire partager un moment de poésie et de convivialité me semble néanmoins une bonne idée.

Je choisis la visite qui porte sur l'histoire du quartier. Elle est animée par une comédienne/chanteuse, déguisée en guide touristique. La fille est très spirituelle et a une voix magnifique ; elle mêle habilement réflexions absurdes, bons mots, chansons et vrais éléments historiques, sur un scénario assez travaillé. Sur le parcours, elle fait arrêter le groupe – une vingtaine de personnes – en face d'une maison. C'est une petite bicoque en pierre (une échoppe, dans le parler local) mangée par les fleurs et entourée d'un joli potager, à laquelle est adossée une grange branlante. La maison est curieusement décorée, dans le registre de l'art brut : l'appentis est orné de toutes sortes d'objets et de panneaux, et la façade en pierre peinte de jolis motifs géométriques jaunes, bleus et rouges.

Avec son ton le plus sentencieux, elle explique :

- Voici la maison de Claude. C'est l'une des plus vieilles du quartier. Claude a 77 ans. Il a été maçon toute sa vie, et a appris à peindre à l'armée, quand il était jeune. Depuis qu'il est à la retraite, il décore sa maison avec des objets de récupération, et la peint selon son goût.

On s'aperçoit que Claude est là, de l'autre côté de la route, debout près de la porte d'entrée. Il attendait probablement le passage du groupe. La fausse guide a dû le rencontrer pour qu'il lui parle de sa maison et de l'histoire du quartier. C'est un vieux monsieur tout sec, habillé de noir, avec un béret. L'air pas forcément commode. Il a une drôle d'expression. Il se dirige vers le portillon de sa maison, et s'avance sur le trottoir vers le groupe, sans nous regarder. Je souffle à la guide :

- J'espère qu'il n'a pas de fusil...

La guide l'interpelle :

- Bonjour Claude ! Nous sommes venus admirer votre maison !

Claude s'immobilise sur le trottoir, en face du groupe, de l'autre côté de la route, et se met à pleurer :

- Je suis ému...

Spontanément, une partie du groupe traverse la route, très passante, pour aller l'embrasser et le réconforter. Je serre sa main toute noueuse :

- Tous les jours, quand je m'arrête pour acheter mon pain, j'admire votre maison. Je la trouve très belle...



- C'est vrai ?

Ben oui, c'est vrai.